IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

100 exemplaires sur papier pur fil Lafuma numérotés de 1 à 100 et 10 exemplaires sur papier teinté, hors commerce.

LA VIE INTELLECTUELLE

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

SAINT THOMAS D'AQUIN (Collection des grands philosophes - *Alcan*), 2 vol. in-8° .... *Epuisé.*

LA PHILOSOPHIE MORALE DE SAINT THOMAS D'AQUIN, 1 vol. in-8° (*Alcan*) .... *Epuisé.*

L'« INTRODUCTION A L'ETUDE DE LA MÉDECINE EXPÉRIMENTALE » *de Claude Bernard*, avec des notes critiques (*de Gigord*) 5 30

LES SOURCES DE LA CROYANCE EN DIEU, 1 vol in-12, 7[e] *édit.* (*Perrin*) .... 8 »

L'AMOUR CHRÉTIEN, 1 vol. in-12. 6[e] *mille* (*Gabalda*) .... 7 »

JÉSUS, 1 vol. in-12. 9[e] *édit.* (*Gabalda*) 4 50

L'EGLISE, 2 vol. in-12. 3[e] *édit.* (*Gabalda*) .... 12 »

LA POLITIQUE CHRÉTIENNE, 1 vol. in-12. (*Gabalda*) 4 50

SOCIALISME ET CHRISTIANISME, 1 vol. in-12. 3[e] *édition* (*Gabalda*). 6 »

FÉMINISME ET CHRISTIANISME, 1 vol. in-12. 3[e] *édition* (*Gabalda*). 6 »

LA FAMILLE ET L'ETAT DANS L'ÉDUCATION, 1 vol. in-12. 2[e] *édition* (*Gabalda*) 4 50

ART ET APOLOGÉTIQUE, 1 vol. in-12. (*Bloud et Gay*) .... 5 »

AGNOSTICISME ET ANTHROPOMORPHISME, 1 vol. in-18. (*Bloud et Gay*) .... 1 »

LA VIE HÉROIQUE, conférences données à la Madeleine de 1914 à 1919 (*Bloud et Gay*). La conférence 0 50

LE SERMON SUR LA MONTAGNE, évangile de guerre et de paix. 1 vol. in-12. (*Bloud et Gay*) 3 75

LES VERTUS THÉOLOGALES, Anthologies illustrées 3 vol. in-8°. La Foi, L'Espérance, La Charité. (*Laurens.*) Chaque volume. 9 »

LA PRIÈRE, 1 vol. in-12 (*Librairie de l'Art Catholique*) 6 50

PRIÈRE DANS NOS ÉPREUVES (*Art Catholique*) 1 25

LE CHEMIN DE LA CROIX (*Art Catholique*) .... 2 »

PAROLES FRANÇAISES, 1 vol. in-12 (*Bloud et Gay*) .... 5 »

LA VIE CATHOLIQUE, *première série*, 1 vol. in-12 (*Gabalda*) .... 8 »

A.-D. SERTILLANGES
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

LA VIE INTELLECTUELLE

SON ESPRIT
SES CONDITIONS
SES MÉTHODES



ÉDITIONS DE LA REVUE DES JEUNES
3, RUE DE LUYNES, PARIS-VIIᵉ. — TÉLÉPH. : FLEURUS 19-68

Imprimi potest
Parisiis, die 9 Martii 1921
fr. RAYMOND LOUIS O. P.

Imprimatur :
Parisiis, die 9 Martii 1921
E. THOMAS, V. G.

AVANT-PROPOS

On trouve parmi les œuvres de saint Thomas une lettre à un certain frère Jean, où sont énumérés SEIZE PRÉCEPTES POUR ACQUÉRIR LE TRÉSOR DE LA SCIENCE. Cette lettre, authentique ou non, veut être envisagée en elle-même; elle est sans prix; on voudrait en imprimer tous les termes dans l'intime du penseur chrétien. Nous venons de la publier une fois de plus à la suites des PRIÈRES du même Docteur, où se condense sa pensée religieuse et se trahit son âme (1).

L'idée nous était venue de commenter les SEIZE PRÉCEPTES, afin d'y rattacher ce qu'il peut être utile de rappeler aux hommes d'étude modernes. A l'usage, ce procédé nous a paru un peu étroit; nous avons préféré procéder plus librement; mais la substance de ce petit volume n'en est pas moins toute thomiste; on y trouvera ce que dans les SEIZE PRÉCEPTES ou ailleurs suggère le maître touchant la conduite de l'esprit.

Cet opuscule n'a pas la prétention de remplacer les SOURCES; il s'y réfère pour une part. L'auteur n'a pas oublié, non plus que beaucoup d'autres sans doute, l'émoi de ses vingt ans, quand le Père Gratry stimulait en lui l'ardeur du savoir.

A une époque qui a tant besoin de lumière, rappe-

(1) LES PRIÈRES DE SAINT THOMAS D'AQUIN, traduites et présentées par A.-D. SERTILLANGES (Librairie de l'Art Catholique).

lons souvent les conditions qui permettent d'acquérir la lumière et de préparer sa diffusion par des œuvres.

On ne traitera pas ici de la production en elle-même: ce serait l'objet d'un autre travail. Mais l'esprit est pareil qui procure l'enrichissement et qui procède à une sage dépense.

Ayant à dire plus loin que la dépense est en ce cas l'un des moyens de l'acquisition, nous ne pouvons douter de l'identité des principes qui rendent ici et là notre activité intellectuelle féconde.

C'est une raison d'espérer être utile à tous.

CHANDOLIN, 15 AOUT 1920.

CHAPITRE PREMIER

LA VOCATION INTELLECTUELLE

I. L'INTELLECTUEL EST UN CONSACRÉ. — II. L'INTELLECTUEL N'EST PAS UN ISOLÉ. — III. L'INTELLECTUEL APPARTIENT A SON TEMPS.

I

Parler de vocation, c'est désigner ceux qui entendent faire du travail intellectuel leur vie, soit qu'ils aient tout loisir de se livrer à l'étude, soit que, engagés dans des occupations professionnelles, ils se réservent comme un heureux supplément et une récompense le profond développement de l'esprit.

Je dis profond, pour écarter l'idée de teinture superficielle. Une vocation ne se satisfait point de lectures vagues et de petits travaux dispersés. Il s'agit de pénétration et de continuité, d'effort méthodique, en vue d'une plénitude qui réponde à l'appel de l'Esprit et aux ressources qu'il lui a plu de nous communiquer.

Cet appel ne doit pas être préjugé. On ne se préparerait que des déboires, à se lancer dans une voie où l'on ne saurait marcher d'un pied sûr. Le travail s'impose à tous, et après une première formation onéreuse, nul

n'agit sagement s'il laisse retomber peu à peu son esprit à l'indigence première; mais autre chose est le paisible entretien d'un acquis, autre chose la reprise en sous-œuvre d'une instruction qu'on sait n'avoir été que provisoire, que l'on considère uniquement comme un point de départ.

C'est ce dernier état d'esprit qui est celui d'un appelé. Il implique une résolution grave. La vie d'étude est austère et impose de lourdes obligations. Elle paie, et largement, mais elle exige une mise dont peu sont capables. Les athlètes de l'intelligence, comme ceux du sport, ont à prévoir les privations, les longs entraînements et la ténacité parfois surhumaine. Il faut se donner à plein cœur pour que la vérité se donne. La vérité ne sert que ses esclaves.

Une telle orientation ne doit pas être prise avant qu'on ne se soit longuement consulté. La vocation intellectuelle est comme toutes les autres: elle est inscrite dans nos instincts, dans nos capacités, dans je ne sais quel élan intérieur que la raison contrôle. Nos dispositions sont comme les propriétés chimiques qui déterminent, pour chaque corps, les combinaisons dans lesquelles ce corps peut entrer. Cela ne se donne pas. Cela vient du ciel et de la nature première. Toute la question est d'être docile à Dieu et à soi-même après en avoir entendu les voix.

Ainsi compris, le mot de Disraëli: « Faites ce qui vous plaît, pourvu que cela vous plaise pour de bon » comporte un grand sens. Le goût qui est en corrélation

avec les tendances profondes et avec les aptitudes, est un excellent juge. Si saint Thomas a pu dire que le plaisir qualifie les fonctions et peut servir à classer les hommes, il doit être porté à conclure que le plaisir peut aussi déceler nos vocations. Il faut seulement qu'on scrute jusqu'en ces profondeurs où le goût et l'élan spontané rejoignent les dons de Dieu et sa providence.

Outre l'immense intérêt de se réaliser soi-même en sa plénitude, l'étude d'une vocation intellectuelle comporte un intérêt général dont nul ne peut se détourner.

L'humanité chrétienne est composée de personnalités diverses, dont aucune n'abdique sans appauvrir le groupe et sans priver le Christ éternel d'une part de son règne. Le Christ règne par son déploiement. Toute vie d'un de ses « membres » est un instant qualifié de sa durée; tout cas humain et chrétien est un cas incommunicable, unique et par conséquent nécessaire de l'extension du « corps spirituel ». Si vous êtes désigné comme porte-lumière, n'allez pas dérober sous le boisseau l'éclat petit ou grand qui est attendu de vous dans la maison du Père de famille. Aimez la vérité et ses fruits de vie, pour vous et pour d'autres; consacrez à l'étude et à son utilisation le principal de votre temps et de votre cœur.

Tous les chemins, sauf un, sont mauvais pour vous, puisqu'ils s'écartent de la direction dans laquelle votre action est escomptée et requise. Ne soyez pas infidèle à Dieu, à vos frères et à vous-même en rejetant un appel sacré.

Cela suppose que vous venez à la vie intellectuelle dans des vues désintéressées, non par ambition ou sotte gloriole. Les grelots de la publicité ne tentent que de futiles esprits. L'ambition offense, en se la subordonnant, la vérité éternelle. Jouer avec les questions qui dominent la vie et la mort, avec la nature mystérieuse, avec Dieu, se faire un sort littéraire ou philosophique aux dépens du vrai ou hors la dépendance du vrai, n'est-ce pas un sacrilège? De tels buts, et le premier surtout, ne soutiendraient pas le chercheur; on verrait promptement l'effort se détendre et la vanité essayer de se contenter à vide, sans souci des réalités.

Mais cela suppose aussi qu'à l'acceptation du but vous joignez l'acceptation de ses moyens, sans quoi l'obéissance à la vocation ne serait guère sérieuse. Beaucoup voudraient savoir! Une aspiration vague dirige les multitudes vers des horizons que la plupart admirent de loin, comme le podagre ou le quinteux les neiges éternelles. Obtenir sans payer, c'est le vœu universel; mais c'est un vœu de cœurs lâches et de cerveaux infirmes. L'univers n'accourt pas au premier susurrement, et la lumière de Dieu ne vient pas sous votre lampe sans que votre âme l'importune.

Vous êtes un consacré : veuillez ce que veut la vérité, consentez, à cause d'elle, à vous mobiliser, à vous fixer dans ses domaines propres, à vous organiser, et, inexpérimenté, à vous appuyer sur l'expérience des autres.

« Si jeunesse savait !... » Ce sont surtout les

jeunes qui ont besoin de cet avertissement. La science est une CONNAISSANCE PAR LES CAUSES; mais activement, quant à sa production, elle est une CRÉATION PAR LES CAUSES. Il faut connaître et adopter les causes du savoir, puis les poser, et ne pas reculer le souci des fondements jusqu'au moment de monter la toiture.

Les premières années libres après les études, la terre intellectuelle fraîchement remuée, les semences jetées, que de belles cultures on pourrait entreprendre! C'est le temps qu'on ne retrouvera plus, le temps sur lequel on devra vivre plus tard: tel il aura été, tel on sera, car on ne reprend guère ses racines. Vivre en surface vous punira d'avoir négligé, en son temps, l'avenir qui toujours hérite. Que chacun y songe, à l'heure où songer peut servir.

Que de jeunes gens, avec la prétention de devenir des travailleurs, gaspillent misérablement leurs journées, leurs forces, leur sève intellectuelle, leur idéal! Ou ils ne travaillent pas — ils ont bien le temps! — ou ils travaillent mal, capricieusement, sans savoir ni qui ils sont, ni où ils veulent aller, ni comment on marche. Cours, lectures, fréquentations, dosage du travail et du repos, de la solitude et de l'action, de la culture générale et de la spécialité, esprit de l'étude, art d'extraire et d'utiliser les données acquises, réalisations provisoires qui annoncent le travail prochain, vertus à obtenir et à développer, rien n'est prévu, rien ne sera satisfait.

Pourtant, quelle différence, à égalité de ressources, entre celui qui sait et qui prévoit, et celui qui ne va qu'à

l'aventure! « Le génie est une longue patience », mais une patience organisée, intelligente. Il n'est pas besoin de facultés extraordinaires pour réaliser une œuvre; une moyenne supérieure y suffit; le reste est fourni par l'énergie et par ses sages applications. Il en est comme d'un ouvrier probe, économe et fidèle à l'ouvrage: il arrive, alors que l'inventeur n'est parfois qu'un raté et un aigri.

Ce que j'en dis vaut pour tous; je l'applique toutefois spécialement à ceux qui savent ne disposer que d'une partie de leur vie, la plus faible, pour s'adonner aux travaux de l'intelligence. Ceux-là doivent, plus que d'autres, être des consacrés. Ce qu'ils ne peuvent distribuer sur toute leur durée, ils auront à le masser sur un petit espace. L'ascétisme spécial et l'héroïque vertu du travailleur intellectuel devront être leur fait quotidien. Mais s'ils consentent à cette double offrande d'eux-mêmes, je le leur dis au nom du Dieu de vérité, qu'ils ne se découragent pas.

S'il n'est pas besoin de génie pour produire, encore moins est-il nécessaire d'avoir une pleine liberté. Bien mieux, celle-ci a ses pièges que de rigoureuses obligations peuvent aider à vaincre. Un flot gêné par des rives étroites s'élancera plus loin. La discipline du métier est une forte école : elle profite aux studieux loisirs. Contraint, on se concentrera davantage, on apprendra le prix du temps, on se réfugiera avec élan dans ces heures rares où, le devoir satisfait, on rejoint

l'idéal, où l'on jouit de la détente dans l'action de choix après l'action imposée par l'âpre existence.

Le travailleur qui trouve ainsi dans l'effort nouveau la récompense de l'effort ancien, qui en fait son trésor d'avare, est d'ordinnaire un passionné; on ne le détache pas de ce qui est ainsi consacré par le sacrifice. Si son allure paraît plus lente, elle a de quoi pousser plus avant. Pauvre tortue besogneuse, il ne muse pas, il s'obstine, et au bout de peu d'années, il aura dépassé le lièvre indolent dont l'allure dégagée faisait l'envie de sa pénible marche.

Jugez de même du travailleur isolé, privé de ressources intellectuelles et de fréquentations stimulantes, terré dans quelque trou de province où il paraît condamné à croupir, exilé loin des riches bibliothèques, des cours brillants, du public vibrant, ne possédant que soi et obligé à tout tirer de ce fonds inaliénable.

Ah! que celui-là non plus ne se décourage pas! Ayant tout contre soi, qu'il se garde soi-même et que cela lui suffise. Un cœur ardent a plus de chances d'arriver, fût-ce en plein désert, qu'un petit gavé du Quartier latin qui abuse. Ici encore, de la difficulté peut jaillir une force. On ne s'arc-boute, en montagne, que dans les passages difficiles; les sentiers plats vous laissent détendus et la détente qui ne se surveille pas devient vite funeste.

Ce qui vaut plus que tout, c'est le vouloir, un vouloir profond: vouloir être quelqu'un, arriver à quelque chose; être déjà, par le désir, ce quelqu'un qualifié par

son idéal. Le reste s'arrange toujours. Des livres, il y en a partout et ils ne sont nécessaires qu'en petit nombre. Des fréquentations, des stimulants, on les trouve en esprit dans la solitude : les grands êtres sont là, présents à qui les invoque, et les grands siècles poussent en arrière le penseur ardent. Les cours, ceux qui en disposent ne les suivent pas ou les suivent mal, s'ils n'ont en eux de quoi se passer au besoin de cette aubaine. Quant au public, s'il vous excite parfois, souvent il vous trouble, vous disperse, et pour deux sous que vous trouvez dans la rue, vous y pouvez perdre une fortune. Mieux vaut la solitude passionnée, où toute graine produit cent pour un et tout rayon de soleil une dorure d'automne.

Saint Thomas d'Aquin, venant se fixer à Paris et découvrant la grande ville de loin, dit au frère qui l'accompagnait : « Frère, je donnerais tout cela pour le commentaire de Chrysostome sur saint Matthieu ». Quand on éprouve de tels sentiments, il n'importe où l'on est ni de quoi l'on dispose ; on est marqué du sceau ; on est un élu de l'Esprit ; il n'est que de persévérer et de se confier à la vie telle que Dieu la règle.

Jeune homme qui comprenez ce langage et que les héros de l'intelligence semblent appeler mystérieusement, mais qui craignez d'être dépourvu, écoutez-moi. Avez-vous deux heures par jour ? Pouvez-vous vous engager à les préserver jalousement, à les employer ardemment, et puis, préposé vous aussi au ROYAUME DE

DIEU, pouvez-vous BOIRE LE CALICE dont ces pages voudraient vous faire goûter la saveur exquise et amère? Si oui, ayez confiance. Plus que cela, reposez-vous dans une certitude complète.

Contraint de gagner votre vie, du moins la gagnerez-vous sans lui sacrifier, comme il arrive si souvent, la liberté de votre âme. Délaissé, vous n'en serez qu'avec plus de violence rejeté vers vos nobles buts. La plupart des grands hommes exercèrent un métier. Les deux heures que je demande, beaucoup ont déclaré qu'elles suffisent à une destinée intellectuelle. Apprenez à administrer ce peu de temps ; plongez-vous tous les jours de votre vie dans la source qui désaltère et donne encore soif.

Voulez-vous aider pour votre humble part à perpétuer la sagesse parmi les hommes, à recueillir l'héritage des siècles, à fournir au présent les règles de l'esprit, à découvrir les faits et les causes, à orienter les yeux inconstants vers les causes premières et les cœurs vers les fins suprêmes, à raviver au besoin la flamme qui décline, à organiser la propagande de la vérité et du bien? C'est votre lot. Cela vaut sans doute un sacrifice supplémentaire et l'entretien d'une passion jalouse.

L'étude et la pratique de ce que le Père Gratry appelle la LOGIQUE VIVANTE, c'est-à-dire le développement de notre esprit ou verbe humain par son contact direct ou indirect avec l'Esprit et le Verbe divin, cette étude grave et cette pratique persévérante vous donneront entrée dans le sanctuaire admirable. Vous serez de

ceux qui croissent, qui acquièrent et se préparent aux dons magnifiques. Vous aussi, un jour, si Dieu veut, vous trouverez place dans l'assemblée des nobles esprits.

II

Un autre caractère de la vocation intellectuelle consiste en ceci que le travailleur chrétien, qui est un consacré, ne doit pas être un isolé. En quelque situation qu'il soit, quelque abandonné ou retiré qu'on le suppose matériellement, il ne doit pas se laisser tenter par l'individualisme, image déformée de la personnalité chrétienne.

Autant la solitude vivifie, autant l'isolement paralyse et stérilise. L'isolement est inhumain ; car travailler humainement, c'est travailler avec le sentiment de l'homme, de ses besoins, de ses grandeurs, de la solidarité qui nous lie dans une vie étroitement commune.

Un travailleur chrétien devrait vivre constamment dans l'universel, dans l'histoire. Puisqu'il vit avec Jésus-Christ, il ne peut en séparer les temps, ni les hommes. La vie réelle est une vie en un, une vie de famille immense avec la charité pour loi : si l'étude veut être un acte de vie, non un art pour l'art et un accaparement de l'abstrait, elle doit se laisser régir par cette loi d'unité cordiale. « Nous prions devant le crucifix » dit Gratry — nous devons y travailler aussi — « mais la vraie croix n'est pas isolée de la terre. »

Un vrai chrétien aura sans cesse sous les yeux l'image de ce globe où la croix est plantée, où les humains besogneux errent et souffrent, et où le sang rédempteur, en filets nombreux, cherche leur rencontre. Ce qu'il détient de clarté le revêt d'un sacerdoce; ce qu'il en veut acquérir est une promesse implicite de don. Toute vérité est pratique ; la plus abstraite en apparence, la plus élevée est aussi la plus pratique. Toute vérité est vie, orientation, chemin en vue de la fin humaine. C'est pourquoi Jésus-Christ a dit comme une affirmation unique : « JE SUIS LA VOIE, LA VÉRITÉ ET LA VIE. »

Travaillez donc toujours en esprit d'utilisation, comme l'Evangile parle. Entendez le genre humain bruire autour de vous ; distinguez-y tels ou tels, individus ou groupes, dont vous savez l'indigence ; découvrez ce qui peut les tirer de la nuit ; les ennoblir, ce qui, de près ou de loin, les sauve. Il n'y a de saintes vérités que les vérités rédemptrices, et n'est-ce pas en vue de notre travail comme de tout, que l'Apôtre a dit : « LA VOLONTÉ DE DIEU EST QUE VOUS SOYEZ SAINTS ! »

Jésus-Christ a besoin de notre esprit pour son œuvre comme il avait besoin, sur terre, de son propre esprit humain. Lui disparu, nous le continuons ; nous avons cet honneur incommensurable. Nous sommes ses « membres », donc son esprit en participation, donc ses coopérateurs. Il agit par nous au dehors et par son Esprit inspirateur au dedans, comme vivant, il agissait au dehors par sa voix, au dedans par sa grâce. Notre travail étant une nécessité de cette action, travaillons

comme Jésus méditait, comme il puisait, en vue de répandre, aux sources du Père.

III

Et puis, songez que si tous les temps sont égaux devant Dieu, si son éternité est un centre rayonnant où tous les points de la circonférence du temps viennent à distance égale, il n'en est pas de même des temps et de nous, qui habitons la circonférence. Nous sommes ici, sur la vaste roue, non ailleurs. Si nous y sommes, c'est que Dieu nous y plaça. Tout moment de la durée nous concerne et tout siècle est notre prochain, comme tout homme ; mais ce mot prochain est un mot relatif, que la sagesse providentielle précise pour chacun, et que chacun, dans sa sagesse soumise, doit préciser de même.

Me voici, homme du XXe siècle, contemporain d'un drame permanent, témoin de bouleversements comme peut-être n'en vit jamais le globe depuis que les monts surgirent et que les mers furent chassées dans leurs antres. Qu'ai-je à faire pour ce siècle haletant ? Plus que jamais la pensée attend les hommes et les hommes attendent la pensée. Le monde est en danger faute de maximes de vie. Nous sommes dans un train lancé à toute vitesse, et pas de signaux visibles, pas d'aiguilleurs. La planète ne sait où elle va, sa loi l'abandonne : qui va lui restituer son soleil ?

Ce que je dis là n'est pas pour rétrécir le champ de la recherche intellectuelle et pour la confiner dans

l'étude exclusivement religieuse. On le verra bien. J'ai dit déjà que toute vérité est pratique, que toute vérité sauve. Mais j'indique un esprit, et cet esprit au point de vue de l'opportunité comme en général, exclut le dilettantisme.

Il exclut aussi une certaine tendance archéologique, un amour du passé qui néglige les douleurs actuelles, une estime du passé qui paraît ignorer la présence universelle de Dieu. Tous les temps ne se valent pas, mais tous les temps sont des temps chrétiens, et il en est un qui, pour nous et pratiquement, les surpasse tous : le nôtre. En vue de celui-là sont nos ressources natives, nos grâces d'aujourd'hui et de demain, donc aussi les efforts qui y doivent répondre.

Ne ressemblons pas à ceux qui ont toujours l'air de porter les cordons du poêle aux funérailles du passé. Utilisons en vivant la valeur des morts. La vérité est toujours neuve. Comme l'herbe du matin qu'une délicate rosée recouvre, toutes les vertus anciennes ont envie de refleurir. Dieu ne vieillit pas. Il faut aider ce Dieu à renouveler non les passés ensevelis et les chroniques éteintes, mais la face éternelle de la terre.

Tel est l'esprit de l'intellectuel catholique, telle sa vocation. Plus tôt il précisera cette donnée générale par la découverte du genre d'études auquel il doit se livrer, mieux cela vaudra.

Entendez, maintenant, quelles vertus Dieu lui demande.

CHAPITRE II

LES VERTUS D'UN INTELLECTUEL CHRETIEN

I. LES VERTUS COMMUNES. — II. LA VERTU PROPRE A L'INTELLECTUEL. — III. L'ESPRIT D'ORAISON. — IV. — LA DISCIPLINE DU CORPS

I

Je pourrais dire : La vertu contient l'intellectualité en puissance, car, nous menant à notre fin, qui est intellectuelle, la vertu équivaut au suprême savoir.

On tirerait de là beaucoup de choses; on en pourrait même tirer tout, car à cette primauté de l'ordre moral se rattache la dépendance relative du vrai, du beau, de l'harmonie, de l'unité, de l'être même à l'égard de la moralité qui est apparentée au premier principe.

Mais j'aime mieux suivre une plus modeste route.

Les qualités du caractère ont en toute chose un rôle prépondérant. L'intellect n'est qu'un outil ; le maniement en déterminera les effets. Pour bien régir l'intelligence, n'est-il pas évident que des qualités tout autres que l'intelligence même sont requises ? Instinctivement, tout esprit droit déclare que la supériorité en un genre

quelconque inclut une dose de supériorité spirituelle. Pour juger vrai, il faut être grand.

N'y aurait-il pas quelque chose de choquant à voir une grande découverte issue d'un gredin ? La candeur d'un homme simple en serait toute meurtrie. On est scandalisé d'une dissociation qui offense l'harmonie humaine. On ne croit pas à ces joailliers qui vendent des perles et n'en portent pas. Voisiner avec la source sublime sans emprunter de sa nature morale, cela semble un paradoxe. Jouir du pouvoir de l'intelligence et en faire une force isolée, une « bosse », on soupçonne que c'est un jeu périlleux, car toute force isolée, au sein d'un tout équilibré, en devient la victime.

Si le caractère vient à sombrer, on doit donc s'attendre à ce que le sens des grandes vérités en pâtisse. L'esprit n'étant plus contrôlé, ne trouvant plus son niveau, s'engagera sur les mauvaises pentes, et l'on sait qu'UNE PETITE ERREUR AU COMMENCEMENT DEVIENT GRANDE A LA FIN. La force logique pourra précipiter plus bas celui dont l'âme a laissé le discernement sans sauvegardes. De là tant de chutes retentissantes, et tant de bévues quelquefois géniales, chez des maîtres désorientés.

La vie est une unité : il serait bien surprenant qu'on en pût mener une fonction en plein essor en négligeant l'autre, et que vivre les idées ne nous aidât point à les percevoir.

D'où se prend cette unité de la vie ? De l'amour. « Dis-moi ce que tu aimes, je te dirai ce que tu es. »

L'amour est en nous le commencement de tout, et ce point de départ commun de la connaissance et de la pratique ne peut manquer de rendre solidaires, dans une certaine mesure, les droits chemins de l'une et de l'autre.

La vérité arrive à ceux qui l'aiment, à ceux qui lui cèdent, et cet amour ne va pas sans vertu. De ce chef, en dépit de ses tares possibles, le génie en travail est déjà vertueux ; il suffirait à sa sainteté qu'il fût plus pleinement lui-même.

Le vrai pousse dans la même terre que le bien ; leurs racines communiquent. Détachée de cette racine commune et par là moins reliée à sa terre, l'une ou l'autre pâtit, l'âme s'anémie ou l'esprit s'étiole. Au contraire, en nourrissant le vrai on éclaire la conscience ; en fomentant le bien, on guide le savoir.

En pratiquant la vérité que l'on sait, on mérite celle qu'on ignore. On la mérite au regard de Dieu ; on la mérite aussi d'un mérite qui se couronne lui-même ; car toutes les vérités se tiennent, et l'hommage du fait étant de tous le plus décisif, quand nous le rendons à la vérité de la vie, nous approchons des clartés souveraines et de leurs dépendances. Que je m'embarque sur l'affluent, j'arrive au fleuve, et de là à la mer.

Serrons de plus près cette doctrine si importante, tellement importante que pour la rappeler seulement il eût été opportun de produire cet opuscule.

La vertu n'est-elle pas la santé de l'âme ? Et qui dira

que la santé ne fait rien à la vision? Demandez à l'oculiste. Un praticien intelligent ne s'en tient pas à mesurer la courbure du cristallin et à choisir des bésicles, il ne conseille pas que des collyres ou des bains locaux ; il s'inquiète de votre santé générale, de votre dentition, de votre régime de vie, de vos viscères. Ne vous étonnez pas si déjà ce médecin d'un seul organe vous questionne au sujet de votre vertu. La vision spirituelle n'est pas moins exigeante.

Croyez-vous que nous pensions avec l'intelligence seule ? Ne sommes-nous qu'un faisceau de pouvoirs où l'on prend pour ceci, pour cela l'instrument voulu ? Nous pensons « avec toute notre âme », déclarait Platon. Nous irons tout à l'heure beaucoup plus loin, nous dirons : avec tout notre être. La connaissance intéresse tout en nous, depuis l'idée vitale jusqu'à la composition chimique de la moindre cellule. Les désordres mentaux de toute nature, les états délirants, les hallucinations, les asthénies et les hypersthénies, les inadaptations au réel, quelle qu'en soit l'espèce, prouvent bien que ce n'est pas l'esprit tout seul qui pense, mais l'homme.

Comment ferez-vous pour bien penser avec une âme malade, avec un cœur travaillé par les vices, tiraillé par les passions, désorienté par des amours violentes ou coupables ? Il y a un état clairvoyant et un état aveugle de l'âme, disait Gratry, un état sain et par suite sensé, et un état insensé. « L'exercice des vertus morales, vous dit à son tour saint Thomas d'Aquin, vertus

par lesquelles sont bridées les passions, importe grandement à l'acquisition de la science (1). »

Je le crois bien ! Analysez. De quoi dépend avant tout l'effort de la science ? De l'attention, qui fixe le champ de la recherche, nous y concentre et appuie là toutes nos forces ; ensuite, du jugement, qui recueille le fruit de l'investigation. Or, les passions et les vices détendent l'attention, la dispersent, la dévient, et ils atteignent le jugement par des détours dont Aristote et beaucoup d'autres après lui ont scruté les méandres.

Tous les psychologues contemporains sont ici d'accord ; l'évidence ne permet nul doute. La « psychologie des sentiments » régit la pratique, mais aussi en grande partie la pensée. La science dépend de nos orientations passionnelles et morales. Nous apaiser, c'est dégager en nous le sens de l'universel ; nous rectifier, c'est dégager le sens du vrai.

Analysez encore. Quels sont les ennemis du savoir ? Evidemment l'inintelligence : aussi, ce que nous disons des vices, des vertus et de leur rôle dans la science présuppose des sujets par ailleurs égaux. Mais à part la sottise, quels ennemis redoutez-vous ? Ne songez-vous pas à la paresse, où s'ensevelissent les dons les meilleurs ? à la sensualité, qui affaiblit et alourdit le corps, enfume l'imagination, hébète l'intelligence, dissipe la mémoire ? à l'orgueil, qui tantôt éblouit et tantôt enténèbre, qui nous pousse dans notre propre sens tellement que le

(1) VII Physic, lib. 6.

sens universel peut nous échapper ? à l'envie, qui refuse obstinément une clarté voisine ? à l'irritation qui repousse les critiques et s'enferre dans l'erreur ?

Hors ces obstacles, un homme d'étude s'élèvera plus ou moins suivant ses ressources et son milieu ; mais il atteindra le niveau de son propre génie, de sa propre destinée.

Toutes les tares mentionnées s'appellent d'ailleurs plus ou moins l'une l'autre ; elles se recoupent, se ramifient et sont toutes à l'amour du bien ou à son mépris ce que sont à la source les filets d'eau entre-croisés. La pureté de la pensée exige la pureté de l'âme : voilà une vérité générale que rien n'entamera. Que le néophyte de la science s'en imprègne.

Montons plus haut, et puisque nous parlons de sources, n'oublions pas la première. La métaphysique la plus sûre nous apprend que par les sommets, le vrai et le bien non seulement sont liés, mais sont identiques.

On doit dire pour être exact que le bien dont on parle ainsi n'est pas à proprement parler le bien moral ; directement, il ne s'agit que du désirable ; mais un détour nous ramène de l'un à l'autre.

Le bien moral n'est que le désirable mesuré par la raison et proposé à la volonté comme une fin. Les fins se tiennent. Toutes dépendent d'une dernière. C'est cette dernière qui rejoint le vrai et s'identifie avec lui. Reliez ces propositions, et vous trouverez que le bien moral, s'il n'est pas identique au vrai de toute manière, en dé-

pend cependant à travers les fins du vouloir. Il y a donc entre les deux un lien lâche ou serré plus ou moins, mais infrangible.

Ce n'est point par ce qu'il y a en nous d'individuel que nous accédons à la vérité : c'est en vertu d'une participation à l'universel. Cet universel, qui est à la fois vrai et bien, nous ne pouvons l'honorer comme vrai, nous y unir intimement, déceler ses traces et subir puissamment son emprise sans le reconnaître et le servir également comme bien.

Gravissez la Grande Pyramide par ces marches géantes qui représentent si exactement l'ascension du vrai : si vous montez par l'arête nord, pouvez-vous arriver au sommet sans vous rapprocher de l'arête sud ? Vous en tenir à distance, c'est demeurer dans les niveaux bas ; vous en éloigner, c'est biaiser et redescendre. Ainsi le génie du vrai tend de lui-même à rejoindre le bien ; s'il s'en écarte, c'est aux dépens de son essor vers les cimes.

Bienheureux les cœurs purs, a dit le Seigneur, ils verront Dieu. « Garde la pureté de conscience », dit saint Thomas à son étudiant ; « ne laisse pas d'imiter la conduite des saints et des hommes de bien. » L'obéissance de l'âme à la source ineffable, ses dispositions filiales et aimantes l'ouvrent à l'envahissement des clartés comme à celui des ardeurs et des rectitudes. Aimée et réalisée comme vie, la vérité se révèle comme principe ; on voit selon ce qu'on est ; on participe à la vérité en participant à l'Esprit selon lequel

elle existe. Les grandes intuitions personnelles, les lumières pénétrantes viennent, à égalité de valeur, du perfectionnement moral, du détachement de soi et des banalités coutumières, de l'humilité, de la simplicité, de la discipline des sens et de l'imagination, de l'élan vers les grandes fins.

Il ne s'agit plus ici de prouver son adresse, de faire briller ses facultés ainsi qu'un joyau ; on veut communiquer avec le foyer de lumière et de vie ; on aborde ce centre en son unité, tel qu'il est ; on l'adore, et l'on renonce à ce qui lui est ennemi pour que sa gloire vous inonde. N'est-ce pas un peu tout cela que signifie le mot célèbre : « Les grandes pensées viennent du cœur » ?

II

Nous voilà donc assurés que la vertu prise en général est nécessaire à la science, et que, plus on y apporte de rectitude morale, plus l'étude est féconde. Il y a cependant une vertu propre à l'intellectuel, et il convient d'y insister, bien que, un peu partout, elle doive revenir au cours de ces pages.

La vertu propre à l'homme d'étude est évidemment la studiosité. Qu'on ne se hâte pas de trouver cela simplet : nos maîtres en la doctrine ont mis là beaucoup de choses, et en ont écarté beaucoup d'autres (1).

Saint Thomas rangeait la studiosité sous la tempérance modératrice, pour indiquer que de soi, le savoir

(1) Cf. Saint Thomas, Somme théologique, IIa IIæ, Q. CLXVII.

est sans doute toujours le bienvenu, mais que la constitution de la vie nous demande de TEMPÉRER, c'est-à-dire d'adapter aux circonstances et de relier aux autres devoirs un appétit de connaître qui facilement excède.

Quand je dis excéder, je l'entends dans les deux sens. Au règne de la studiosité, deux vices s'opposent : la NÉGLIGENCE d'une part, la VAINE CURIOSITÉ de l'autre. Omettons ici la première : si elle n'est pas odieuse au lecteur au moment de fermer ce petit livre, c'est qu'il se sera rebuté en chemin ou que nous aurons bien mal fait la route. Mais je n'en dis pas autant de la CURIOSITÉ. Celle-ci peut profiter de nos meilleurs instincts et les vicier au moment même où elle prétend les satisfaire.

Nous avons déjà cité les vues ambitieuses qui désorientent une vocation intellectuelle. Sans aller jusque là, l'ambition peut altérer la studiosité et ses effets utiles. Un acte d'ambition à propos de la science, ce n'est plus un acte de science, et celui qui s'y livre ne mérite plus le nom d'intellectuel.

Toute autre fin pécheresse appellerait le même verdict.

D'autre part, l'étude, même désintéressée et droite en elle-même, n'est pas toujours opportune ; si elle ne l'est point, le sujet de la science oublie son métier d'homme, et qu'est-ce que cet intellectuel qui n'est pas un homme ?

D'autres devoirs que l'étude sont des devoirs humains. La connaissance, prise en son absolu, est sans doute notre bien suprême ; mais ce qu'on en goûte ici

est souvent subordonné à d'autres valeurs qui en seront les équivalents sous les auspices du mérite.

Un curé de campagne qui se dévoue pour ses paroissiens, un praticien qui néglige la science pour des secours urgents, un fils de famille qui prend un métier pour aider les siens et renonce ainsi à une libre culture ne profanent point leur génie intérieur ; ils rendent hommage à ce Vrai qui est avec le Bien un seul et même Etre. S'ils agissaient autrement, ils n'offenseraient pas moins la vérité que la vertu, puisque, par un détour, ils opposeraient à elle-même la Vérité vivante.

On voit ainsi beaucoup de curieux de la science qui ne craignent pas de lui sacrifier leurs plus stricts devoirs. Ce ne sont plus des savants, ce sont des dilettantes. Ou bien, ils laissent l'étude qui répond à leurs obligations et poursuivent celle qui flatte leurs désirs, et la dépréciation est la même.

Ceux qui visent plus haut que leurs forces et s'exposent à l'erreur, ceux qui gâchent leurs facultés réelles pour en acquérir d'illusoires sont aussi des CURIEUX au sens ancien. Deux des seize conseils de saint Thomas en matière d'étude les visent : « ALTIORA TE NE QUÆSIERIES, ne cherche pas au-dessus de ta portée ». « VOLO UT PER RIVULOS, NON STATIM, IN MARE ELIGAS INTROIRE : Je veux que tu décides d'entrer dans la mer par les ruisselets, non directement. » Précieux conseils, qui profitent à la science comme à la vertu en équilibrant l'homme.

Ne chargez pas le sol avec excès ; ne poussez pas la

construction plus que ne permet la base, ou avant que la base ne soit affermie : ce serait faire en sorte que tout s'effondre.

Qui êtes-vous ? Où en êtes-vous ? Quelles substructions intellectuelles offrez-vous ? Voilà ce qui détermine vos sages entreprises. « Voulez-vous voir grand, plantez petit », disent les forestiers, et c'est, en d'autres mots, le conseil thomiste. Le sage commence par le commencement et ne fait un nouveau pas qu'après avoir assuré l'autre. C'est pour ce motif que les autodidactes ont tant de points faibles. On ne peut commencer à soi seul par le commencement. Quand on rejoint le groupe en cours de route, ce milieu vous offre des étapes franchies et ne vous montre pas le passage.

D'autre part, ce qui est vrai de chacun quant aux étapes de son développement est vrai de chacun par rapport aux autres. Il ne faut pas se surestimer, mais se juger. Nous accepter tels que nous sommes, c'est obéir à Dieu et nous préparer de sûres victoires. La nature cherche-t-elle au delà de ce qu'elle peut ? Tout y est exactement mesuré, sans vain effort et sans évaluation mensongère. Chaque être agit selon sa quantité et sa qualité, sa nature et sa force, puis se tient en paix. L'homme seul vit de prétentions et de tristesse.

Quelle science et quelle vertu, que de se bien juger et de demeurer soi-même ! Un rôle vous appartient que vous seul pouvez jouer et qu'il convient de jouer en perfection, au lieu de chercher à violenter la fortune. Les destinées ne sont pas interchangeables. A s'élever

comme à s'abaisser, on se perd. Allez devant vous et selon vous, avec Dieu pour guide.

Saint Thomas ajoute à ces prudences nécessaires le souci de ne pas arrêter sa curiosité aux objets d'en bas aux dépens de l'objet suprême. Nous tirerons de là, plus loin, une conséquence importante quant à l'organisation du travail (1) ; mais que d'abord l'étude laisse leur place au culte, à la prière, à la méditation directe des choses de Dieu. Elle-même est un office divin, mais en reflet ; elle cherche et honore les « traces » créatrices ou bien les « images », suivant qu'elle scrute la nature ou l'humanité ; mais elle doit le céder, en son temps, à la fréquentation directe ; si elle s'oublie, outre qu'un grand devoir est méconnu, l'image de Dieu dans le créé fait écran, et les traces ne servent qu'à égarer loin de Celui qu'elles attestent.

Etudier tellement qu'on ne prie plus, qu'on ne se recueille plus, qu'on ne lit plus ni la parole sacrée, ni celle des saints, ni celle des grandes âmes, tellement qu'on s'oublie, soi, et que, tout concentré sur les objets de l'étude, on en néglige l'hôte intérieur, c'est un abus et c'est un jeu de dupe. Supposer qu'on progressera ou que l'on produira ainsi davantage, c'est dire que le ruisseau coulera mieux si l'on tarit la source.

L'ordre de l'esprit doit répondre à l'ordre des choses. Dans le réel tout monte au divin, tout en dépend, parce

(1) Cf. infra. Le Champ du Travail : La Science comparée.

que tout en procède. Dans l'effigie du réel en nous, les mêmes dépendances se relèvent, à moins que nous n'ayons bouleversé les rapports du vrai.

III

Ces dispositions seront sauves si, indépendamment de la piété préalable à l'étude, on cultive dans le travail même l'esprit d'oraison.

C'est encore saint Thomas qui dit au passionné de la science : « ORATIONI VACARE NON DESINAS : n'abandonne jamais l'oraison », et Van Helmont nous explique ce précepte en prononçant cette sublime parole : « Toute étude est une étude de l'éternité. »

La science est une connaissance par les causes, disons-nous sans cesse. Les détails ne sont rien; les faits ne sont rien ; ce qui importe, ce sont les dépendances, les communications d'influence, les liaisons, les échanges qui constituent la vie de la nature. Or, en arrière de toutes les dépendances, il y a la dépendance première ; au nœud de toutes les liaisons, le suprême Lien ; au sommet des communications, la Source ; sous les échanges, le Don ; sous la systole et la diastole du monde, le Cœur, l'immense Cœur de l'Etre. Ne faut-il pas que l'esprit s'y réfère incessamment et ne perde pas une minute le contact de ce qui est ainsi le tout de toutes choses et par conséquent de toute science ?

L'intelligence n'est pleinement dans son rôle qu'en

exerçant une fonction religieuse, c'est-à-dire en rendant un culte au suprême vrai à travers le vrai réduit et dispersé.

Chaque vérité est un fragment qui exhibe de toutes parts ses attaches ; la Vérité en elle-même est une, et la Vérité est Dieu.

Chaque vérité est un reflet : en arrière du reflet et lui donnant valeur, il y a la Lumière. Chaque être est un témoin ; chaque fait est un secret divin : au delà est l'objet de la révélation, le héros du témoignage. Tout vrai se détache sur l'Infini comme sur son fond de perspective ; il s'y apparente ; il lui appartient. Une vérité particulière a beau occuper la scène, les immensités sont plus loin. On pourrait dire : une vérité particulière n'est qu'un symbole, un symbole réel, un sacrement de l'absolu ; elle figure, et elle est, mais non par elle-même ; elle ne se suffit pas ; elle vit d'emprunt et mourrait, abandonnée à son inconsistance.

Pour l'âme en plein éveil, toute vérité est donc un lieu de rendez-vous ; la Pensée souveraine y convie la nôtre : manquerons-nous la sublime rencontre ?

La vie du réel n'est pas toute dans ce qui se voit, dans ce qui s'analyse par la science. Le réel a une vie cachée, comme Jésus, et cette vie est aussi une vie en Dieu ; c'est comme une vie de Dieu ; c'est une révélation de sa sagesse par les lois, de sa puissance par les effets, de sa bonté par les utilités, de sa tendance à la diffusion par les échanges et par la croissance : il convient de vénérer et d'aimer cette sorte d'incarnation au contact

même de Celui qui s'incarne. Détacher ce « corps de Dieu » de son Esprit, c'est en abuser, comme c'est abuser du Christ que de voir en lui uniquement l'homme.

L'incarnation du Christ aboutit à la communion, où l'on ne dissocie pas le corps, le sang, l'âme et la divinité du Sauveur : la quasi-incarnation de Dieu dans l'être, de la Vérité éternelle en chaque cas du vrai doit aboutir aussi à une extase céleste, au lieu de nos distraites recherches et de nos banales admirations.

Décidons de travailler sous l'aile des grandes lois et sous la Loi suprême. Ni la connaissance, ni aucune manifestation de la vie ne doit être séparée de ses racines dans l'âme et dans le réel, là où le Dieu du cœur et le Dieu des cieux se révèlent et se joignent. L'unité doit se faire entre nos actes (y compris l'acte d'apprendre) et nos pensées et nos réalités premières. En tout, ayons toute l'âme, toute la nature, toute la durée et la Divinité elle-même avec nous.

Pour obtenir cet esprit d'oraison dans la science, il n'est d'ailleurs pas nécessaire de se livrer à quelque incantation mystérieuse. Nul effort extrinsèque n'est requis. Sans doute l'invocation de Dieu et son intervention spéciale ont leur place ici. Saint Thomas priait toujours avant de dicter ou de prêcher ; il avait composé à cet effet une oraison admirable (1) : l'enfant de la science qui balbutie cherche tout naturellement le mot qui lui

(1) Cf. Les Prières de saint Thomas d'Aquin. A l'art catholique, Paris.

manque dans le regard divin. Mais dans la science même, dans la science chrétienne, on trouve l'escabeau qui, nous haussant vers Dieu, nous permettra de revenir à l'étude avec une âme plus éclairée et comme avec les dons du prophète.

Tout ce qui instruit mène à Dieu par un chemin couvert. Toute vérité authentique est, de soi, éternelle, et l'éternité qu'elle porte oriente vers celle dont elle est la révélation. A travers la nature et l'âme, où peut-on bien aller, si ce n'est vers leur source ? Si l'on n'aboutit pas, c'est qu'on a dévié en chemin. D'un bond l'esprit inspiré et droit passe les intermédiaires, et à toute question qui se pose en lui, quelques réponses particulières qu'il puisse faire, une voix secrète répond : Dieu !

Dès lors, il n'y a qu'à laisser l'esprit à son essor d'une part, à son attention d'autre part, pour que, entre l'objet d'une étude particulière et celui de la contemplation religieuse, un va-et-vient s'établisse au profit de l'un et de l'autre. D'un élan rapide et souvent inconscient, on passe du VESTIGE ou de l'IMAGE à Dieu, et de là, rebondissant avec de nouvelles forces, on revient sur les traces du divin Marcheur. Ce qu'on y découvre est alors commenté, magnifié; on y voit un épisode d'un immense événement spirituel; même s'occupant d'un rien, on se sent le client de vérités devant lesquelles les montagnes sont éphémères ; l'Etre infini et la durée infinie vous enveloppent, et votre étude est bien vraiment « une étude de l'éternité ».

IV

Nous l'avons déjà dit, la doctrine du composé humain s'oppose à une dissociation des fonctions spirituelles et des fonctions corporelles les plus étrangères en apparence à la pensée pure. Saint Thomas donne sa signature à cette pensée ironique d'Aristote : Il est aussi ridicule de dire : L'âme toute seule comprend, que de dire : Elle bâtit ou elle fait de la toile (1). Lui-même avance ces propositions en apparence matérialistes : « Les diverses dispositions des hommes aux œuvres de l'âme tiennent aux diverses dispositions de leurs corps (2). » « A la bonne complexion du corps répond la noblesse de l'âme (3). »

Cela n'a rien de surprenant. La pensée naît en nous après de longues préparations où la machine corporelle tout entière est à l'œuvre. La chimie cellulaire est la base de tout; les sensations les plus obscures préparent notre expérience ; celle-ci est le produit du travail des sens qui élaborent lentement leurs acquisitions et les fixent par la mémoire. C'est au milieu de phénomènes physiologiques, en continuité avec eux et en leur dépendance que le fait intellectuel se produit. Nul ne pense, même s'il ne fait qu'utiliser une idée acquise, sans évoquer tout un lot d'images, d'émotions, de sensations qui sont le bouillon de culture de l'idée.

(1) Q. XIX de Veritate, art. 1, arg. 1.
(2) De memoria, lect. 1.
(3) In II de Anima, lect. 19.

Quand nous voulons éveiller chez quelqu'un une pensée, de quel moyen disposons-nous ? Seulement de celui-ci : produire en lui par la parole, par les signes, des états de sensibilité et d'imagination, d'émotion, de mémoire dans lesquels il découvrira notre idée et pourra la faire sienne. Les esprits ne communiquent que par le corps. De même, l'esprit de chacun ne communique avec la vérité et avec soi-même que par le corps. Tellement, que le changement par lequel nous passons de l'ignorance à la science doit être attribué, selon saint Thomas, directement au corps et seulement « par accident », à la partie intellectuelle (1).

Une telle doctrine, sans cesse reprise par le Docteur, si essentiellement, si providentiellement moderne, ne doit-elle pas engendrer cette conviction que pour penser, surtout pour penser avec ardeur et sagesse durant toute une vie, il est indispensable de plier à la pensée non seulement l'âme et ses divers pouvoirs, mais aussi le corps et tout l'ensemble des fonctions organiques ? Tout, chez un intellectuel, doit être intellectuel. Le complexus physique et mental, la substance homme sont au service de cette vie spéciale qui par certains côtés paraît si peu humaine, qu'ils ne lui opposent pas d'entraves ! Devenons une harmonie dont la conquête du vrai sera le résultat.

Or, il y a deux choses qu'il faut envisager l'une et l'autre sans aucun respect humain, bien que la première

(1) S. Thomas. Q. XXVI, de Veritate, art. 3, ad 12m.

ait coutume d'effaroucher des spirituels au jugement peu ferme.

Tout d'abord, n'ayez pas honte de songer à vous bien porter.

Des génies ont eu des santés déplorables, et si Dieu veut qu'il en soit ainsi de vous, ne discutons pas. Mais que ce soit de votre fait, c'est un cas de TENTATION DE DIEU fort coupable. Etes-vous bien sûr, élève des génies, d'avoir comme eux assez de vigueur pour tirer un triomphe de la lutte incessante de l'âme contre la débilité de sa chair? Rien ne dit que les génies mêmes n'aient pas vu leurs tares physiologiques dévier ou réduire leurs talents. Bien des anomalies intellectuelles, chez les mieux doués, s'expliqueraient peut-être ainsi, et la faible production de certains s'expliquerait de même.

A égalité de dons, il est certain que la maladie est une grave infériorité; elle diminue le rendement, elle empiète sur la liberté de l'âme au moment de ses délicates fonctions, elle dérive l'attention, elle peut fausser le jugement par les effets d'imagination et d'émotivité que provoque la souffrance. Une maladie d'estomac change le caractère d'un homme; son caractère change ses pensées. Si Léopardi n'avait pas été l'avorton qu'il fut, le compterait-on parmi les pessimistes?

Quand il s'agit pour vous de haute vie, ne croyez donc pas rabaisser le débat si vous vous inquiétez, en même temps que de la pensée, de toutes ses substructions organiques. « Une âme saine dans un corps sain »,

c'est bien toujours l'idéal. L'homme de pensée a une physiologie spéciale; il faut qu'il y veille et qu'il ne craigne pas de consulter l'homme de l'art (1).

En tout cas, les prescriptions courantes doivent être obéies. Une bonne hygiène est pour vous une vertu quasi intellectuelle. Chez nos modernes, où la philosophie est parfois si pauvre, l'hygiène est riche: n'en faites pas fi, elle enrichira votre philosophie.

Menez autant que possible une vie au grand air. Il est reconnu que l'attention, ce nerf de la science est en corrélation étroite avec la respiration, et, pour la santé générale, on sait que l'abondance d'oxygène est une condition première. Fenêtres ouvertes nuit et jour quand la prudence le permet, séances fréquentes de respirations larges, surtout combinées avec des mouvements qui les amplifient et qui les rendent normales (2), promenades encadrant le travail, voire se combinant avec lui selon la tradition grecque: ce sont là d'excellentes pratiques.

Il est important de travailler dans une position qui dégage les poumons et ne comprime pas les viscères. Il est bon de couper de temps en temps une séance d'application pour respirer profondément, pour s'étirer en deux ou trois gestes rythmés qui détentent le corps et l'empêchent, si je puis dire, de prendre de faux plis. On a découvert que de larges inspirations pratiquées

(1) Cf. RÉVEILLÉ PARISE : PHYSIOLOGIE ET HYGIÈNE DES HOMMES LIVRÉS AUX TRAVAUX DE L'ESPRIT, 1881.

(2) Cf. J.-P. MULLER. MON SYSTÈME DE RESPIRATION (Ed. Lafitte).

debout et en se haussant sur la pointe des pieds, fenêtre ouverte, sont beaucoup plus efficaces encore. Ne négligez rien, la congestion de vos organes et leur étiolement pourrait s'ensuivre.

Il faut chaque jour une séance d'exercices. Rappelez-vous le mot du médecin anglais: « Ceux qui ne trouvent pas le temps de faire des exercices devront trouver le temps d'être malades. » Si vous ne pouvez vous exercer en plein air, d'excellentes méthodes y suppléent. Celle de J.-P. Muller est une des plus intelligentes; il y en a d'autres (1).

Un travail manuel doux et distrayant serait également précieux à l'esprit et au corps. Nos pères ne l'ignoraient pas; mais notre siècle est devenu un forcené qui se rit de la nature; c'est pourquoi la nature se venge. Réservez-vous chaque année, et secondairement en cours d'année, des vacances sérieuses. Par où je n'entends pas l'absence de tout travail, qui détendrait avec excès des facultés volontiers volages, mais la prédominance du repos, du plein air et de l'exercice dans la nature.

Soignez votre alimentation. Une nourriture légère, simple, modérée en quantité et en apprêts vous permettra un travail plus prompt et plus libre. Un penseur ne passe pas sa vie en séances de digestion.

Veillez bien davantage encore à votre sommeil. N'en prenez ni trop ni trop peu. Trop alourdit, en-

(1) J.-P. Muller : Mon système (Ed. Lafitte).

crasse, épaissit le sang et la pensée; trop peu vous expose à prolonger et à superposer dangereusement les excitations du travail. Observez-vous; en matière de sommeil comme au sujet de la nourriture, trouvez la mesure qui vous convient et faites-en l'objet d'une résolution ferme. Il n'y a pas ici de loi commune.

Au total, comprenez que le soin du corps, instrument de l'âme, est pour l'intellectuel une vertu et une sagesse; saint Thomas lui en reconnaît hautement le caractère et fait entrer cette sagesse du corps parmi les éléments qui concourent à la béatitude temporelle, amorce de l'autre (1). Ne devenez pas un rachitique, un raté, qui serait plus tard peut-être un hébété, un vieillard avant le temps, donc un sot économe à l'égard du talent à lui confié par le Maître.

Mais le souci du conjoint corporel comporte aussi d'autres éléments. Nous avons parlé des passions et des vices comme de formidables ennemis de l'esprit. Nous songions alors à leurs effets psychologiques, aux troubles qu'ils apportent dans le jugement, dans l'orientation de l'esprit, qu'ils transforment, arrivés à un certain degré, en puissance de ténèbres. Actuellement il est question de leurs efforts corporels, qui redeviennent, indirectement, maladies de l'âme.

Si l'on demeure un gourmand, un paresseux, un esclave de l'oreiller et de la table; si l'on abuse du

(1) Contra Gentes, III. cap. CXLI.

vin, de l'alcool, du tabac; si l'on s'oublie dans des excitations malsaines, dans des habitudes à la fois débilitantes et énervantes, dans des péchés peut-être pardonnés périodiquement, mais dont les effets demeurent, comment pratiquera-t-on l'hygiène dont nous venons de plaider la nécessité?

Un ami du plaisir est un ennemi de son corps et devient donc promptement un ennemi de son âme. La mortification des sens est requise à la pensée et peut seul nous amener à cet ÉTAT CLAIRVOYANT dont parlait Gratry. Obéissez-vous à la chair, vous êtes en passe de devenir chair, alors qu'il faut devenir tout esprit.

Pourquoi appelle-t-on saint Thomas le DOCTEUR ANGÉLIQUE? Est-ce uniquement pour son génie ailé? Non, c'est parce que tout en lui se subordonnait à la pensée géniale et sainte, parce que sa chair, issue des rives tyrrhéniennes, avait revêtu les blancheurs du Carmel et de l'Hermon; parce que, chaste, sobre, prompt à l'élan et éloigné de tout excès, il était tout entier une âme, « une intelligence servie par des organes, » selon la définition célèbre.

La discipline du corps et sa mortification, jointes aux soins nécessaires dont, pour leur compte, elles constituent la meilleure part: telle est, travailleurs chrétiens, et vous surtout, jeunes hommes, une des plus précieuses sauvegarde de votre avenir.

CHAPITRE III

L'ORGANISATION DE LA VIE

I. SIMPLIFIER. — II. GARDER LA SOLITUDE. — III. COOPÉRER AVEC SES PAREILS. — IV. CULTIVER LES RELATIONS NÉCESSAIRES. — V. CONSERVER LA DOSE NÉCESSAIRE D'ACTION. — VI. MAINTENIR EN TOUT LE SILENCE INTÉRIEUR.

I

Pour que tout en vous s'oriente vers le travail, il ne suffit pas de vous organiser au dedans, de préciser votre vocation et d'administrer vos forces: il faut encore disposer votre vie, j'entends quant à son cadre, à ses obligations, à ses voisinages, à son décor.

Un mot se présente ici en tête de tout : Simplifiez. Vous avez à faire un voyage difficile: ne vous encombrez pas de trop de bagages. Il se peut que vous n'en soyez pas tout à fait le maître, et alors, que servirait, pensez-vous, de légiférer? Erreur! Dans une même situation extérieure, un esprit de simplification peut beaucoup, et ce qu'on n'écarte pas au dehors, on peut toujours l'écarter de son âme.

« Tu n'atteleras pas ensemble l'ane et le

BŒUF », dit la Loi : le travail pacifique et sage ne doit pas être associé aux tiraillements capricieux et bruyants d'une vie tout extérieure. Un certain ascétisme est sous cette forme encore le devoir du penseur. Religieuse ou laïque, scientifique, artistique, littéraire, la contemplation ne cadre pas avec les aises trop onéreuses et les complications. Il faut payer pour le génie la taxe de luxe. Le dix pour cent de ce privilège ne le ruinera pas ; ce n'est pas lui qui payera, ce sont plutôt nos défauts, en tout cas nos tentations, et le bénéfice en sera double.

Pour donner l'hospitalité à la science, il n'est pas besoin de meubles rares, ni d'un domestique nombreux. Beaucoup de paix, un peu de beauté, certaines commodités ménagères de temps, c'est le maximum du nécessaire.

Réduisez votre train de vie. Des réceptions, des sorties qui entraînent à des obligations nouvelles, des cérémonies de voisinage, tout le rituel compliqué d'une vie artificielle que tant de mondains maudissent en secret, ce n'est pas l'affaire d'un travailleur. La vie mondaine est fatale à la science. L'idée et l'ostentation, l'idée et la dissipation sont les ennemis mortelles. Quand on pense au génie, on ne se le représente pas à dîner.

Ne vous laissez pas prendre en cet engrenage qui accapare peu à peu le temps, les préoccupations, les disponibilités, les forces. Les préjugés ne sont pas vos dictateurs. Soyez vous-même votre propre guide ; obéissez à des convictions, non à des rites, et les convictions d'un intellectuel doivent se référer à son but.

Une vocation est une concentration. L'intellectuel est un consacré: qu'il n'aille pas se disperser en futilités exigeantes. Qu'il jette toutes ses ressources au feu de l'inspiration, comme Bernard Palissy sacrifiait ses meubles. Le travail et ses conditions, voilà tout. La dépense et les soins disséminés sur les riens seraient bien mieux utilisés à se former une bibliothèque, à se ménager un voyage instructif, des vacances reposantes, des auditions musicales qui rafraîchissent l'inspiration, etc.

Ce qui favorise votre œuvre est toujours opportun; ce qui l'entrave et vous embrousaille est à exclure, car, outre les inconvénients immédiats, vous êtez ainsi poussé à la recherche du gain et vous désorientez votre effort. Le prêtre a le droit de vivre de l'autel et l'homme d'étude de son œuvre; mais on ne dit pas la messe pour de l'argent et l'on ne doit pas dans ce but penser et produire.

Si vous êtes de ceux qui ont à gagner leur vie en dehors du travail de choix, comment, si votre vie se surcharge, préservez-vous les maigres heures dont vous disposez? C'est le cas de réduire au minimum la matière, afin d'alléger, de délivrer l'esprit.

A cet égard, une femme d'intellectuel a une mission que peut-être il est bon de signaler: si souvent elle l'oublie et, au lieu d'être la Béatrix, ne sait être que la perruche bavarde et dissipatrice!

Toute femme doit épouser la carrière de son mari; le centre de gravité de la famille est toujours le labeur du père. Là est vie productive, donc aussi l'essentiel

du devoir. Mais cela est d'autant plus vrai que la carrière embrassée est plus noble et plus laborieuse. La vie commune a ici pour centre un sommet; la femme doit s'y installer, au lieu de chercher à en écarter la pensée virile. L'entraîner dans des riens sans rapport avec ses aspirations, c'est dégoûter le mari à la fois de ces deux vies qui se contredisent l'une l'autre. Que la fille d'Eve y songe et ne donne pas raison plus que de droit au « DIVISUS EST » de saint Paul. Si l'homme marié est « divisé » d'une certaine façon, qu'il soit aussi doublé. Dieu lui a donné UNE AIDE SEMBLABLE A SOI : qu'elle ne devienne pas AUTRE. Les tiraillements occasionnés par l'incompréhension de l'âme sœur sont fatals à la production; ils font vivre l'esprit dans une inquiétude qui le ronge; nul essor et nulle joie ne lui sont plus laissés, et comment l'oiseau volerait-il sans ses ailes, l'oiseau et l'âme sans leur chant?

Que la gardienne du foyer n'en soit donc pas le mauvais génie, qu'elle en soit la muse. Ayant épousé une vocation, qu'elle ait aussi la vocation. Réaliser par elle-même ou par son mari, qu'importe? Elle doit réaliser toutefois, puisqu'elle n'est, avec celui qui réalise, qu'une seule chair. Sans avoir besoin d'être une intellectuelle, encore moins une femme de lettres ou un bas-bleu, elle peut produire beaucoup en aidant son mari à produire, en l'obligeant à se contrôler, à donner son maximum, en le relevant aux heures inévitables des chutes, en redressant ses fléchissements, en consolant ses déboires sans les lui accentuer par trop d'insistance, en calmant

ses chagrins, en devenant sa douce récompense après son labeur.

Au sortir du travail, l'homme est comme un blessé; il a besoin d'enveloppement et de calme: qu'on n'aille pas le violenter; qu'on le détende et qu'on l'encourage; qu'on s'intéresse à ce qu'il fait; qu'on le double au moment où il est comme réduit par une dépense peut-être excessive, bref qu'on lui soit une mère, et ce fort qui est toute faiblesse sentira sa vigueur s'orienter vers de nouveaux tourments.

Quant aux enfants, cette douce complication doit servir à renouveler le courage mieux qu'à lui ôter de ses ressources. Ils prennent beaucoup de vous, ces petits, et à quoi serviraient-ils, s'ils ne nous faisaient de temps à autre « enrager »? Mais ils vous donnent du cœur autant et plus peut-être qu'ils n'en dépensent; ils peuvent hausser votre inspiration en la mêlant d'allégresse; ils vous reflètent amoureusement la nature et l'homme et vous défendent ainsi de l'abstrait; ils vous ramènent au réel dont leurs yeux interrogateurs attendent de vous l'exact commentaire. Leur front pur vous prêche l'intégrité, cette sœur du savoir, et leur facilité à croire, à espérer, à rêver grand et à attendre tout de la paternité qui les guide, n'est-ce pas aussi pour vous, penseur, un exhaussement et un motif d'espérer? Vous pouvez voir une image de Dieu et un signe de nos destinées immortelles, dans cette image de l'avenir.

Ceux qui ont renoncé à la famille afin de se donner tout entiers à leur œuvre et à Celui qui l'inspire ont le

droit de s'en féliciter, en appréciant les libertés qui leur sont octoyées par ce sacrifice. Ceux-là songeront à leurs frères chargés de soins en se répétant le mot souriant de Lacordaire à propos d'Ozanam: « Il y a un piège qu'il n'a pas su éviter, c'est le mariage. » Mais le travailleur engagé dans des liens peut et doit faire de ces liens une force, un motif d'élan et une des formes de son idéal.

II

Dans l'organisation de la vie, le point essentiel à sauvegarder et en vue duquel tout le reste est voulu, c'est l'aménagement extérieur et intérieur de la solitude. Saint Thomas en est tellement pénétré que sur seize conseils à l'intellectuel, il en consacre sept aux relations et à la retraite. « JE VEUX QUE TU SOIS LENT A PARLER ET LENT A TE RENDRE AU PARLOIR. » « NE T'ENQUIERS AUCUNEMENT DES ACTIONS D'AUTRUI. » « MONTRE-TOI AIMABLE ENVERS TOUT LE MONDE », mais « NE SOIS TRÈS FAMILIER AVEC PERSONNE, CAR TROP DE FAMILIARITÉ ENGENDRE LE MÉPRIS ET FOURNIT MATIÈRE A BEAUCOUP DE DISTRACTIONS. » « NE TE MÊLE NULLEMENT DES PAROLES ET DES ACTIONS SÉCULIÈRES. » « EVITE PAR-DESSUS TOUT LES COURSES INUTILES. » « AIME TA CELLULE, SI TU VEUX ÊTRE INTRODUIT DANS LE CELLIER A VIN. »

Le cellier à vin dont il est ici parlé, par allusion au CANTIQUE DES CANTIQUES et au commentaire de

saint Bernard, c'est l'abri secret de la vérité, dont l'odeur attire de loin l'Epouse, c'est-à-dire l'âme ardente ; c'est le gîte de l'inspiration, le foyer de l'enthousiasme, du génie, de l'invention, de la recherche chaleureuse, c'est le théâtre des débats de l'esprit et de sa sage ivresse.

Pour entrer dans ce logis, il faut quitter les banalités, il faut pratiquer la retraite, dont la cellule monastique est le symbole.

Soyez donc lent à parler et lent à vous rendre là où l'on parle, parce que beaucoup de paroles font s'ÉCOULER l'esprit COMME DE L'EAU; payez par votre gracieuseté envers tous le droit de ne fréquenter vraiment que quelques-uns dont le commerce est profitable; évitez, même avec ceux-là, l'excessive familiarité qui abaisse et qui désoriente; ne courez pas après les nouvelles qui occupent l'esprit en vain; ne vous mêlez point des actions et des paroles SÉCULIÈRES, c'est-à-dire sans portée morale ou intellectuelle; évitez les démarches inutiles qui consomment les heures et favorisent le vagabondage des pensées. Telles sont les conditions du recueillement sacré. Seulement ainsi on approche des secrets royaux qui font le bonheur de l'Epouse; par cette conduite seulement on se tient avec respect devant la vérité.

La retraite est le laboratoire de l'esprit; la solitude intérieure et le silence sont ses deux ailes. Toutes les grandes œuvres ont été préparées au désert, y compris la rédemption du monde. Les précurseurs, les continuateurs, le Maître ont subi ou doivent subir une même loi.

Prophètes, apôtres, prédicateurs, martyrs, pionniers de la science, inspirés de tous les arts, simples hommes ou Homme-Dieu, tous payent tribut à l'isolement, à la vie silencieuse, à la nuit.

C'est dans la nuit astrale et dans sa vacuité solennelle que l'univers a été pétri par le Créateur : celui qui veut goûter les joies créatrices ne doit pas se hâter de prononcer le FIAT LUX, ni surtout de passer en revue toutes les bêtes du monde ; dans les ombres propices, qu'il prenne le temps, comme Dieu, de disposer la matière des astres.

Les plus beaux chants de la nature retentissent la nuit. Le rossignol, le crapaud à la voix de cristal, le grillon chantent dans l'ombre. Le coq proclame le jour et ne l'attend pas. Tous les annonciateurs, tous les poètes, et aussi les chercheurs et les prêcheurs de vérités éparses ont à se plonger dans la grande vacuité qui est une plénitude.

Nul grand homme n'a tenté d'y échapper. Lacordaire disait qu'il s'était fait dans sa chambre, entre son âme et Dieu, « un horizon plus vaste que le monde » et s'était procuré « les ailes du repos ». Emerson se proclamait « un sauvage ». Descartes s'enfermait dans son « poêle ». Platon avait déclaré qu'il consommait « plus d'huile dans sa lampe que de vin dans sa coupe ». Bossuet se levait la nuit pour rencontrer le génie du silence et de l'inspiration ; les grandes pensées ne lui venaient que dans l'éloignement des bruits et des soucis futiles.

Ce qui compte doit élever une barrière entre lui et ce qui ne compte pas. La vie banale et les LUDIBRIA dont parlait saint Augustin, les jeux et les querelles d'enfants qu'un baiser apaise doivent cesser sous le baiser de la muse, sous la caresse enivrante et calmante de la vérité.

« Pourquoi es-tu venu? », se demandait à lui-même saint Bernard à propos du cloître: AD QUID VENISTI? Et toi, penseur, pourquoi es-tu venu à cette vie hors la vie courante, à cette vie de consécration, de concentration, par suite de solitude? N'est-ce pas en vertu d'un choix? N'as-tu pas préféré la vérité au mensonge quotidien d'une vie qui se disperse, voire aux soucis élevés, mais secondaires de l'action? Dès lors, seras-tu infidèle à ton culte, en te laissant ressaisir par ce que tu as librement quitté?

Pour que l'Esprit nous emporte dans les solitudes intérieures, comme Jésus au désert, il faut que nous lui prêtions les nôtres. Pas de retraite, pas d'inspiration. Mais sous le rond de la lampe, comme dans un firmament, tous les astres de la pensée se rassemblent.

Quand le calme du silence monte en vous et que le feu sacré pétille seul, loin du tintamarre des routes, et quand la paix, qui est LA TRANQUILLITÉ DE L'ORDRE, établit l'ordre des pensées, des sentiments, des recherches, vous êtes en ultime disposition d'apprendre, vous pouvez assembler, puis créer; vous êtes strictement à pied d'œuvre: ce n'est pas le moment d'accueillir des misères, de vivoter tandis que le temps coule et de vendre le ciel pour des riens.

La solitude vous permet le contact avec vous-même, contact si nécessaire si vous voulez vous réaliser, vous : être non plus le perroquet de quelques formules apprises, mais le prophète du Dieu intérieur qui à chacun parle un langage unique.

Nous reviendrons longuement sur cette idée d'une instruction spéciale à chacun, d'une formation qui est une ÉDUCATION, c'est-à-dire un déploiement de notre âme, âme unique et qui n'a eu ni n'aura sa pareille dans les siècles, car Dieu ne se répète pas. Mais il faut savoir qu'on ne sort ainsi de soi qu'en vivant avec soi, de tout près, dans la solitude.

L'auteur de l'IMITATION disait : « Je ne suis jamais allé parmi les hommes que je n'en sois revenu moins homme. » Poussez l'idée plus loin et dites : que je n'en sois revenu moins l'homme que je suis, moins moi-même. Dans la foule, on se perd, à moins de se tenir fermement, et il faut d'abord créer cette attache. Dans la foule, on s'ignore, tout encombré d'un MOI étranger qui est une multitude.

« Comment t'appelles-tu ? — Légion » : telle serait la réponse de l'esprit dispersé et dissipé dans la vie extérieure.

Les hygiénistes recommandent pour le corps le bain d'eau, le bain d'air et le bain intérieur d'eau pure : j'y ajouterais pour l'âme le bain de silence, afin de tonifier l'organisme spirituel, d'accentuer sa personnalité, et de lui en donner le sentiment actif, comme l'athlète

sent ses muscles et en prépare le jeu par les mouvements intérieurs qui en sont la vie même.

Ravignan a dit: « La solitude est la patrie des forts, le silence est leur prière. » Quelle prière à la Vérité, en effet, et quelle force de coopération à son influence, dans le recueillement prolongé, fréquemment repris, à des heures dites, comme pour un rendez-vous qui deviendra peu à peu une continuité, une vie étroitement commune! « On ne peut, dit saint Thomas, contempler tout le temps, mais celui qui ne vit que pour la contemplation, qui oriente vers elle tout le reste et la reprend dès qu'il peut, lui donne une sorte de continuité autant qu'il appartient à la terre (1). »

La douceur s'en mêlera, car « la cellule bien gardée devient douce: CELLA CONTINUATA DULCESCIT ». Or, la douceur de la contemplation est une partie de son efficacité. Le plaisir, explique saint Thomas, appuie l'âme sur l'objet, comme un outil de serrage; il renforce l'attention et déploie les pouvoirs d'acquisition, que la tristesse ou l'ennui comprimeraient. Lorsque la vérité vous prend et que le duvet de son aile glisse sous votre âme pour la soulever dans d'harmonieux élans, c'est le moment de vous hausser avec elle et de planer, tant qu'elle vous portera, dans les régions hautes.

Vous ne deviendrez pas pour cela l'isolé que nous avons condamné; vous ne serez pas loin de vos frères pour avoir quitté le bruit qu'ils font et qui vous en sé-

(1) SOMME THÉOLOGIQUE I*a* II*æ*, q. III, art. 2, ad 4^{m}.

pare spirituellement, qui empêche donc la vraie fraternité.

Le prochain, pour vous, intellectuel, c'est l'être qui a besoin de vérité, comme le prochain du bon Samaritain était le blessé de la route. Avant de donner la vérité, acquérez-la, et ne jetez pas le grain de vos semailles.

Si la parole de l'IMITATION est vraie, loin des hommes vous en serez plus homme et plus avec les hommes. Pour connaître l'humanité et pour la servir, il faut entrer en soi, là où tous nos objets viennent au contact et prennent de nous soit notre force de vérité, soit notre puissance d'amour.

On ne peut s'unir à quoi que ce soit que dans la liberté intérieure. Se laisser accaparer, tirailler, qu'il s'agisse des gens ou des choses, c'est travailler à désunir. Loin des yeux, près du cœur.

Jésus nous montre bien qu'on peut être tout au dedans et tout donné aux autres, tout aux hommes et tout en Dieu. Il a gardé sa solitude; il n'a touché la foule qu'avec une âme de silence dont sa parole est comme la porte étroite pour les échanges de la divine charité. Et quelle souveraine efficacité, dans ce contact qui réservait tout, excepté le point précis par lequel Dieu pouvait passer et les âmes le joindre!

Il ne devrait précisément y avoir de place, entre Dieu et la foule, que pour l'Homme-Dieu et pour l'homme de Dieu, pour l'homme de vérité et de don.

Celui qui se croit uni à Dieu sans être uni à ses frères est UN MENTEUR, dit l'apôtre; ce n'est qu'un faux mystique et, intellectuellement, un faux penseur; mais celui qui est uni aux hommes et à la nature sans être uni à Dieu dans le secret, sans être le client du silence et de la solitude, n'est plus que le sujet d'un royaume de mort.

III

Toutes nos explications montrent bien que la solitude dont nous venons de faire l'éloge est une valeur à tempérer par des valeurs connexes, qui la complètent et qui l'utilisent. Nous ne plaidons pas la solitude pour rien. Le sacrifice du commerce et de la sympathie de nos frères vaut une compensation. Nous n'avons droit qu'au SPLENDIDE ISOLEMENT. Or, celui-ci ne sera-t-il pas d'autant plus riche, d'autant plus fécond que le voisinage supérieur recherché dans la retraite sera favorisé par des fréquentations choisies et mesurées avec sagesse?

La fréquentation première de l'intellectuel, celle qui le qualifiera selon ce qu'il est, sans préjudice de ses besoins et de ses devoirs d'homme, c'est la fréquentation de ses pareils. Je dis fréquentation, j'aimerais mieux dire coopération, car se fréquenter sans coopérer n'est pas faire œuvre intellectuelle. Mais combien est rare une telle conjonction des esprits, en ce temps d'individualisme et d'anarchie sociale! Le P. Gratry le déplo-

rait; il rêvait de Port-Royal et voulait faire de l'Oratoire « un Port-Royal moins le schisme ». « Que de peine on pourrait s'épargner, disait-il, si l'on savait s'unir ou s'entr'aider! Si au nombre de six ou sept, ayant la même pensée, on procédait par enseignement mutuel, en devenant réciproquement et alternativement élève et maître; si même, par je ne sais quel concours de circonstances heureuses, on pouvait vivre ensemble! si outre les cours de l'après-midi et les études sur les cours, on conversait le soir, à table même, sur toutes ces belles choses, de manière à en apprendre plus, par causerie et par infiltration, que par les cours eux-mêmes! (1) »

Les ateliers de jadis, et surtout les ateliers d'art étaient des amitiés, des familles: l'atelier d'aujourd'hui est une geôle, ou bien un meeting. Mais ne verrons-nous pas, sous l'impression du besoin qui de plus en plus en est ressenti autour de nous, l'atelier familial élargi, ouvert au dehors et non moins concentré que naguère? Ce serait le moment de concevoir et de fonder l'atelier intellectuel, association de travailleurs également enthousiastes et appliqués, librement réunis, vivant dans la simplicité, dans l'égalité, nul d'entre eux ne prétendant s'imposer, alors même que tel posséderait une supériorité reconnue qui serait précieuse au groupe. Loin de toute compétition et de tout orgueil, ne cherchant que la vérité, les amis ainsi assemblés seraient, si je puis dire, multipliés l'un par l'autre, et l'âme commune

(1) Les Sources, Première partie, ch. VI, 54.

prouverait une richesse qui ne paraîtrait avoir d'explication suffisante nulle part.

Il faut avoir une âme si forte, pour travailler seul! Etre à soi seul sa société intellectuelle, son encouragement, son appui, trouver dans un pauvre vouloir isolé autant de force qu'il peut y en avoir dans l'entraînement d'une masse ou dans l'âpre nécessité, quel héroïsme! On a d'abord de l'enthousiasme, puis, la difficulté venant, le démon de la paresse nous dit: A quoi bon? Notre vision du but s'affaiblit; les fruits son trop lointains ou nous paraissent amers; vaguement nous nous sentons dupes. Il est certain que l'appui d'autrui, les échanges, l'exemple seraient, contre ce spleen, d'une efficacité admirable; ils suppléeraient chez beaucoup à cette puissance d'imagination et à cette constance de vertu qui ne sont le fait que de quelques-uns et qui pourtant sont nécessaires à la poursuite persévérante d'une grande fin.

Dans les couvents où l'on ne se parle pas, où l'on ne se visite pas, l'influence d'une rangée de cellules laborieuses anime et active pourtant chaque ascète; ces alvéoles en apparence isolées font une ruche; le silence est collectif et le labeur conjoint; l'accord des âmes ignore les murailles; un même esprit plane, et l'harmonie des pensées soulève chacune d'elles comme un motif de symphonie que la vague générale des sons porte et prolonge. Quand ensuite les échanges interviennent, le concert s'enrichit; chacun exprime et écoute, apprend et instruit, reçoit et donne, recevant encore selon qu'il

donne, et peut-être ce dernier aspect de la coopération sera-t-il le plus envié.

L'amitié est une maïeutique; elle tire de nous nos plus riches et nos plus intimes ressources; elle fait ouvrir les ailes de nos rêves et de nos obscures pensées; elle contrôle nos jugements, expérimente nos idées nouvelles, entretient l'ardeur et enflamme l'enthousiasme.

Il y en a des exemples aujourd'hui dans les jeunes Revues, où des adeptes convaincus assument une tâche et se dévouent à une conception. Les CAHIERS DE LA QUINZAINE naquirent de ce vœu, l'AMITIÉ DE FRANCE, LES LETTRES aussi; la REVUE DES JEUNES s'en pénètre chaque jour davantage. On n'y vit pas ensemble, mais on y travaille d'un même cœur et l'on s'y concerte, on s'y reprend, on y est gardé et provoqué à la fois par une ambiance dont une grande tradition fournit l'essentiel.

Essayez, si vous le pouvez, de vous agréger à une fraternité de ce genre, de la constituer au besoin.

En tout cas, même dans l'isolement matériel, recherchez en esprit la société des amis du vrai. Rangez-vous dans leur groupe, sentez-vous en fraternité avec eux et avec tous les chercheurs, tous les producteurs que la chrétienté assemble. La COMMUNION DES SAINTS n'est pas un phalanstère, elle est pourtant une unité. « LA CHAIR — toute seule — NE SERT DE RIEN »; l'esprit, tout seul, peut quelque chose. L'unanimité utile consiste moins à être ensemble en un gîte ou en un groupe étiqueté qu'à s'efforcer, chacun, avec le sentiment que

d'autres s'efforcent, à se concenterer sur place, d'autres se concentrant, de telle sorte qu'une tâche s'accomplisse, qu'un même principe de vie et d'activité y préside, et que les pièces de la montre, à chacune desquelles un travailleur en chambre applique son attention exclusive, aient Dieu pour monteur.

IV

J'ai dit aussi que la solitude du penseur n'est pas une exclusion de ses devoirs, ni un oubli de ses besoins. Il y a des relations nécessaires. Puisqu'elles sont nécessaires, elles font partie de votre vie, même comme intellectuel, puisque nous ne séparons pas l'intellectuel de l'homme. A vous de les lier à l'intellectualité de telle manière que non seulement elles ne l'entravent pas, mais la servent.

Cela se peut toujours. Le temps donné au devoir ou au réel besoin n'est jamais perdu; le souci qu'on y consacre est une partie de la vocation et n'en serait ennemi que si l'on considérait celle-ci abstraitement, hors la providence.

Vous n'allez pas penser que votre œuvre vaille mieux que vous, et que même un supplément de possibilités intellectuelles puisse prévaloir sur l'achèvement de votre être. Ce qui se doit et ce qu'il faut, faites-le; si votre humanité l'exige, elle saura bien s'arranger avec elle-même. Le bien est le frère du vrai: il aidera son frère. Etre là où l'on doit être, y faire ce que l'on doit, c'est

préparer la contemplation, la nourrir et quitter Dieu pour Dieu, comme disait saint Bernard.

Il est pénible de sacrifier de belles heures à des fréquentations et à des démarches en elles-mêmes inférieures à notre idéal; mais puisque le cours de ce monde est tout de même fait pour s'allier à la vertu, il faut penser que la vertu y trouvera son compte, vertu intellectuelle ou vertu morale. A certains jours, ce sera uniquement à travers la moralité que l'intellectualité atteindra son gain malgré ses concessions vertueuses; dans d'autres circonstances, ce sera par elle-même.

Car, n'oubliez pas que dans les fréquentations, même courantes, il y a aussi à glaner pour vous. Trop de solitude vous appauvrirait. Quelqu'un écrivait récemment: « La difficulté des romanciers de nos jours me semble être celle-ci: s'ils ne vont pas dans le monde, leurs livres sont illisibles, et s'ils y vont, ils n'ont plus le temps d'écrire. » Angoisse de la mesure, qu'on rencontre partout! Mais romancier ou non, vous sentez bien que vous ne pouvez vous renfermer tout à fait. Les moines mêmes ne le font pas. Il faut garder, en vue du travail, le sentiment de l'âme commune, de la vie, et comment l'auriez-vous, si, coupé de communication avec les humains, vous n'envisagiez plus qu'une humanité de rêve?

L'homme trop isolé devient timide, abstrait, un peu bizarre; il titube dans le réel comme le marin trop fraîchement débarqué; il n'a plus le sens de la destinée; il paraît vous regarder comme une « proposition » à in-

sérer dans un syllogisme, ou comme un cas à noter sur un calepin.

La richesse infinie du réel a aussi de quoi nous instruire; il faut la fréquenter en esprit de contemplation, mais ne pas la déserter. Et dans le réel, ce qu'il y a de plus important pour nous, n'est-ce pas l'homme, l'homme centre de tout, but dernier de tout, miroir de tout et qui invite le penseur de toute spécialité à une confrontation permanente?

Dans la mesure où l'on peut choisir, il faut se régler de façon à voisiner autant que possible avec des gens supérieurs. A cela aussi une femme d'intellectuel doit veiller. Qu'elle n'ouvre pas sa maison au hasard; que son tact soit comme un crible; au lieu de la société du grand monde, qu'elle prise celle des grandes âmes, et qu'elle n'aille point, par légèreté, par vanité, par quelque intérêt sans réelle conséquence, entraîner son mari chez des sots.

Que dis-je? Les sots mêmes concourent à nous servir et à achever notre expérience. Ne les recherchez pas: il y en a bien assez! mais ceux que vous rencontrez, sachez les utiliser, intellectuellement, par une sorte de contre-épreuve et humainement, chrétiennement, par l'exercice des vertus dont ils sont les clients.

La société est un livre à lire, bien que ce soit un livre banal. La solitude est un chef-d'œuvre; mais souvenez-vous du mot de Leibniz, qui ne trouvait si méchant livre qu'il n'en pût tirer quelque chose. Vous ne pensez

pas tout seul, comme vous ne pensez pas avec l'intelligence toute seule. Votre intelligence s'associe vos autres facultés, votre âme votre corps; et votre personne ses relations; c'est tout cela, votre être pensant: composez-le de votre mieux; mais que ses tares mêmes, comme vos maladies, deviennent des valeurs, au moyen de quelque heureuse industrie de votre grandeur d'âme.

Du reste, dans vos fréquentations, comportez-vous de telle sorte que toujours votre esprit et votre cœur dominent votre cas: vous ne serez ainsi ni envahi ni contaminé, quand le milieu sera médiocre, et s'il est noble, il ne fera que renforcer au dedans de vous les effets de la solitude, votre attache à la vérité et les leçons qu'elle vous prodigua.

Il faudrait que nos contacts avec le dehors fussent comme ceux de l'ange, qui touche et n'est pas touché, à moins qu'il ne veuille, qui donne et à qui l'on ne prend rien, parce qu'il appartient à un autre monde.

Par la modération des discours, vous obtiendrez aussi cette permanence du recueillement et cette sagesse d'échanges dont il est si urgent de vous munir. Parler pour dire ce qu'il faut dire, pour exprimer un sentiment opportun ou une idée utile, après cela se taire, c'est le secret de se garder tout en se communiquant, au lieu que le flambeau s'éteigne pour en allumer d'autres.

C'est du reste également le moyen de donner à sa parole du poids. La parole pèse quand on sent au dessous d'elle le silence, quand elle cache et laisse deviner,

en arrière des mots, un trésor qu'elle dispense à mesure, comme il convient, sans hâte et sans agitation frivole. Le silence est le contenu secret des paroles qui comptent. Ce qui fait la valeur d'une âme, c'est la richesse de ce qu'elle ne dit pas.

V

Ce que nous disions des fréquentations s'applique à l'action avec peu de retouches. Il s'agit toujours de doser la vie du dedans et celle du dehors, le silence et le bruit.

La vocation intellectuelle, strictement prise, est le contraire de l'action; la VIE CONTEMPLATIVE et la VIE ACTIVE ont toujours été opposées comme issues de pensées et d'aspirations contraires. La contemplation recueille, l'action dépense; l'une appelle la lumière, l'autre ambitionne le don.

A parler en général, on doit évidemment se résigner au partage des tâches, content chacun, de louer ce qu'on ne fait pas, d'en aimer les fruits en autrui et de les goûter grâce à la communion des âmes. Mais la vie réelle ne permet pas un départ aussi strict.

Le devoir peut forcer à l'action comme tout à l'heure à la société, et il devra bénéficier de nos remarques. L'action réglée par la conscience prépare cette même conscience aux règles du vrai, la dispose au recueillement lorsqu'en sera venue l'heure, l'unit à la Providence qui est aussi source de vérité. La pensée et l'action ont le même Père.

Ensuite, même sans obligation, il est toujours nécessaire au penseur de réserver une part de son temps et de son cœur à la vie active. Cette part est parfois réduite; chez le sage elle n'est jamais nulle. Le moine travaille des mains ou se livre aux œuvres de zèle; le grand médecin a sa clinique, son hôpital; l'artiste a ses expositions, sa société, ses tournées ou ses conférences; l'écrivain est sollicité de tant de façons qu'il aurait peine à ne pas s'engager dans quelque dessein.

Tout cela est bon. Car si en ce monde chaque chose a sa mesure, la vie intérieure doit avoir la sienne. Elle veut que l'action se limite et cède le pas à la solitude, parce que l'action extérieure agite l'âme, que le silence apaise; mais le silence poussé trop loin agit à son tour; le reflux de tout l'homme vers la tête désoriente et donne le vertige; une diversion est indispensable à la vie cérébrale; il nous faut le calmant de l'action.

Il en est des raisons physiologiques dans lesquelles je ne vais pas entrer; les raisons psychologiques s'y appuient et même s'y ramènent, car l'âme en tant que distincte du corps, ne se fatiguerait pas. Mais le composé animé se fatigue du repos comme de la dépense; il requiert un équilibre dont le centre de gravité peut d'ailleurs se déplacer et varier de l'un à l'autre. Le corps qui s'immobilise trop s'atrophie et s'énerve; l'âme qui l'imite s'étiole et se ronge. A force de cultiver le silence, on arriverait au silence de mort.

D'un autre côté, la vie intellectuelle a besoin de l'aliment des faits. On trouve des faits dans les livres; mais

chacun sait qu'une science purement livresque est fragile; elle souffre du défaut de l'abstrait; elle perd contact, et par suite offre au jugement une matière trop quintessenciée, presque illusoire.

Saint Thomas consacre un article de la SOMME à prouver la nécessité de s'appuyer au réel pour juger, parce que, dit-il, le réel est le but dernier du jugement; or le but, tout le long du chemin, doit donner sa lumière (1).

Les idées sont dans les faits, elles ne vivent pas en elles-mêmes, comme le crut Platon: cette vue métaphysique a des conséquences pratiques. Homme de pensée, il faut se tenir au voisinage de ce qui est, sinon l'esprit vacille. Le rêve est-il autre chose qu'une pensée coupée de communication avec le dehors, une pensée qui ne veut plus? Le rêve inconsistant est l'écueil de la pensée pure; il faut s'en écarter comme une cause d'impuissance et de chute. La pensée s'appuie aux faits comme le pied au sol, comme l'infirme aux béquilles.

La dose d'action recommandée au penseur aura donc cet avantage de lui stabiliser l'esprit. Elle aura également celui de l'enrichir. Que d'expériences la vie nous propose chaque jour! Nous les laissons passer, mais un penseur profond les recueille et en compose ses trésors; ses cadres spirituels en seront peu à peu remplis, et ses idées générales, contrôlées d'une part, seront en outre illustrées d'une documentation vivante.

(1) Ia Pars, q. LXXXIV, art. 8.

L'idée, en nous, privée de ses éléments d'expérience, de ses PHANTASMES, n'est qu'un concept vide, qui ne se perçoit même plus. Dans la mesure où les phantasmes sont riches, la pensée est ample et forte. Or, l'action trouve partout sur sa route des éléments assimilables et des « tranches de vie » qui seront la figuration de ses idées abstraites. Elle en trouve même plus qu'elle n'en peut compter, car le réel est une sorte d'infini que nulle analyse, nulle supputation rationnelle n'épuise.

Mettez un artiste devant un arbre, il en fera des croquis indéfiniment, sans que jamais il ait pensé rendre entièrement ce que la nature exprime; mettez-le devant un croquis d'arbre, voire devant l'arbre d'un Claude Lorrain ou d'un Corot, quand il l'aura copié consciencieusement, il aura tari le modèle.

L'individuel est ineffable, disaient les anciens philosophes. L'individuel, c'est le réel, par opposition aux thèmes de l'esprit. En se plongeant dans le réel par l'action, on trouve dans cette matière des formes nouvelles, comme l'artiste, en exécutant nourrit sa conception, la redresse et l'achève.

Enfin, cet instructeur qu'est l'action est en même temps un professeur d'énergie dont les leçons ne seront pas inutiles à un solitaire. Par ses invites et par ses résistances, par ses difficultés, ses revers, ses succès, par l'ennui et la lassitude qu'elle oblige à vaincre, par les contradictions qu'elle ne manque pas de soulever et par les besoins nouveaux qu'elle fait naître, elle nous stimule et retrempe nos forces; elle secoue cette paresse

fondamentale et cette orgueilleuse quiétude qui ne sont pas moins hostiles à la pensée qu'aux réalisations.

Les vertus du dehors viendront ainsi au secours de celles du dedans, l'enquête active servira le recueillement, le butin préparera le miel. La pensée, tour à tour plongée dans les deux abîmes : celui du réel et celui de l'idéal, fortifiée par une volonté aguerrie, éclairée et avertie par les RAISONS DU CŒUR que l'action met sans cesse en cause, sera un autre outil de recherche et un autre arbitre de vérité qu'une raison juchée sur l'ÉCHELLE DE PORPHYRE.

Je voudrais voir notre homme d'étude engagé à tout moment dans quelque entreprise peu onéreuse, à laquelle il consacrerait un temps bien délimité, sans céder à l'entraînement, en s'intéressant toutefois, et de tout son cœur, à des résultats qui ne doivent pas être pour lui comme les bûches que certains vont scier pour se reposer la tête. Agir sans se donner à l'action tout entier, ce n'est pas agir comme homme, et ni le repos de l'homme, ni son instruction, ni sa formation n'en peuvent résulter. C'est pourquoi, si déjà vous n'en avez qui s'imposent à vous, cherchez des causes qui vous passionnent parce qu'elles sont de prix, des œuvres de lumière, de relèvement, de préservation, de progrès, des ligues de bien public, des sociétés de défense et d'action sociales, toutes entreprises qui veulent leur homme sinon quant à sa vie entière, du moins quant à son être au complet. A cela donnez-vous aux heures où l'inspira-

tion vous accorde et même vous impose un congé à elle-même utile. Ensuite, vous lui reviendrez, et le ciel où elle vous introduit vous sera d'autant plus doux que vous aurez expérimenté, en même temps que ses trésors, les périls, les fanges et les aspérités de la terre.

VI

Il me paraît résulter de tout ceci que la solitude utile, le silence, la retraite du penseur sont des réalités mitigées, animées par un esprit d'une exigence stricte. C'est en vue de la retraite, du silence et de la solitude intime que l'action et les fréquentations sont admises, et c'est par eux qu'elles sont dosées. Cela se doit, si vraiment l'intellectuel est un consacré, et si l'ON NE PEUT SERVIR DEUX MAITRES.

L'esprit de silence sera donc réclamé partout. C'est lui surtout qui importe, tellement que nous avons pu, en rigueur, concevoir une vie intellectuelle fondée sur un travail de deux heures par jour. Penserait-on que, ces deux heures sauves, on peut se conduire ensuite comme si elles n'étaient pas? Ce serait bien mal comprendre. Ces deux heures sont données à la concentration, mais la consécration de toute la vie n'en est pas moins requise.

Un intellectuel doit être intellectuel tout le temps. Ce que suggère saint Paul du chrétien: SOIT QUE VOUS MANGIEZ, SOIT QUE VOUS BUVIEZ, SOIT QUE VOUS

FASSIEZ UNE AUTRE CHOSE QUELCONQUE, FAITES TOUT POUR LA GLOIRE DE DIEU, doit s'appliquer au chrétien en quête de lumière. La gloire de Dieu est pour lui le vrai, il doit y songer partout, s'y plier en tout. La solitude qui lui est recommandée est moins une solitude de lieu qu'une solitude de recueillement; elle est élévation plus qu'éloignement; elle consiste à s'isoler par en haut, grâce au don de soi aux choses supérieures et moyennant la fuite des légèretés, des divagations, de la mobilité et de toute volonté capricieuse; elle réalise le CONVERSATIO NOSTRA IN CŒLIS de l'apôtre, en portant notre demeure et notre commerce au ciel des esprits.

Demeurer chez soi et se livrer au babillage intérieur, au tiraillement des désirs, à l'exaltation de l'orgueil, au flux de pensées qui introduisent en nous un dehors absorbant et plein de discorde, serait-ce bien la solitude? Il y a une fausse solitude comme il y a une fausse paix. Au contraire, sortir et agir par devoir, par sagesse ou par le souci d'une détente dont nous plaiderons plus loin encore la nécessité, ce peut être une solitude supérieure, qui nourrit et qui tonifie l'âme au lieu de l'amoindrir.

Ce que saint Augustin appelle la « pureté de la solitude » peut se maintenir partout; son impureté peut souiller même son propre gîte. « Tu peux être dans une ville, a écrit Platon, comme un berger dans sa cabane sur le haut d'une colline. » Ayez l'inspiration intérieure, la retenue, l'amour de ce à quoi vous êtes donné, ayez avec vous le Dieu de vérité, et vous êtes seul en plein univers.

CHAPITRE IV

LE TEMPS DU TRAVAIL

I. LE TRAVAIL PERMANENT. — II. LE TRAVAIL DE LA NUIT. — III. LES MATINS ET LES SOIRS. — IV. LES INSTANTS DE PLÉNITUDE

I

De bien des façons nous avons dû qualifier déjà le labeur intellectuel; il faut, néanmoins, serrer de plus près ses diverses conditions et tout d'abord le temps que le penseur lui consacre.

L'étude a été appelée UNE PRIÈRE A LA VÉRITÉ. Or, la prière, nous dit l'Evangile, ne doit jamais être interrompue : « IL FAUT TOUJOURS PRIER ET NE JAMAIS CESSER » (Luc, XVIII, 1). Je sais qu'on peut entendre ce texte avec bénignité; il voudrait dire : Ne passez pas de jour, de semaine, de longue période sans vous adresser à Dieu. Mais nos docteurs se sont gardés de rétrécir ainsi une grande parole; ils l'ont prise à la lettre et en ont tiré une doctrine profonde.

La prière est l'expression du désir; sa valeur est faite de notre aspiration intérieure, de sa teneur et de sa force. Otez le désir, la prière n'est plus; altérez-le, elle

change ; fortifiez ou atténuez son élan, la prière prend essor ou bien n'a plus d'ailes. Inversement, supprimez l'expression en laissant le désir, la prière, à beaucoup d'égards, reste intacte. Un enfant qui ne dit rien, mais fixe un œil ardent sur le jouet d'une vitrine, puis regarde sa mère qui sourit, n'a-t-il pas formulé la plus touchante prière? N'eût-il rien vu, le désir du jeu, inné chez l'enfant comme la soif d'agir, n'est-il pas pour les siens une prière permanente qu'ils exaucent?

IL FAUT PRIER TOUJOURS, cela équivaut donc à dire : Il faut toujours désirer les choses éternelles, les choses du temps qui les servent, le pain quotidien de toute nature et de toute opportunité, la vie en toutes ses ampleurs, terrestres et célestes.

Appliquez ce commentaire à la prière active de l'étude, vous entrez dans une considération extrêmement précieuse. Le penseur est un consacré; il n'est cependant penseur en activité que durant bien peu d'heures. Carlyle disait : « Je ne crois pas qu'aucun littérateur ait consacré à la littérature le cinquième de son temps. » Puisque la plus grande partie de sa vie est ainsi à niveau ou en bas, il faut bien que l'homme des hauteurs redescende et s'incline: quel gain, s'il pouvait ne pas se plier tout entier!

Comme la prière peut durer tout le temps, parce qu'elle est un désir et que le désir demeure: pourquoi l'étude ne durerait-elle pas tout le temps, elle qui est aussi un désir et un appel du vrai?

Le désir de savoir définit notre intelligence comme

puissance de vie. Instinctivement nous voulons connaître comme nous demandons du pain. Si la plupart des hommes s'attardent en des désirs plus terriens, le penseur a ceci de particulier que le désir de savoir l'obsède: pourquoi ne pas faire travailler ce désir, le faire travailler, dis-je, constamment, comme un cours d'eau sous lequel on a aménagé des turbines?

Cela se peut, et la psychologie nous l'apprend, autant que l'expérience. Le cerveau travaille tout le temps; les turbines que je réclame existent, elles tournent, elles entraînent un système de rouages d'où les idées s'échappent comme les étincelles d'une dynamo en plein rendement. Les processus nerveux s'enchaînent en série continue et ne s'arrêtent pas plus que les mouvements du cœur ou le souffle de nos poitrines. Que manque-t-il, pour utiliser en faveur de la vérité cette vie permanente? Uniquement de la discipline. Il faut que les dynamos soient reliées aux turbines, les turbines au courant; il faut que le désir de connaître actionne régulièrement, et non plus par intermittence, le fonctionnement cérébral conscient ou inconscient.

La plus grande partie de notre activité nerveuse ne sert de rien, parce qu'elle n'est pas captée. A vrai dire, elle ne peut l'être tout entière, car notre pouvoir sur elle est relatif, et à forcer le rendement, on briserait la machine; mais le possible n'est recherché que par bien peu. L'habitude y est d'un grand poids; bien montée, elle agit comme une seconde nature, et c'est ici que se placent nos conseils pratiques.

« TOUT CE QUE TU POURRAS, dit saint Thomas à l'homme d'étude, EFFORCE-TOI DE LE RANGER DANS LA CASSETTE DE L'ESPRIT, COMME CELUI QUI ENTEND REMPLIR UN VASE. » Nous reviendrons sur cette comparaison, qui pourrait prêter à équivoque ; mais il s'agit ici du soin d'acquérir, non de la façon. Ce qui importe à l'homme de vérité, c'est de comprendre que la vérité est partout, et qu'il en laisse passer un flot continu qui pourrait activer son âme.

LA SAGESSE CRIE DANS LES RUES, dit la Bible; ELLE ÉLÈVE SA VOIX SUR LES PLACES; ELLE PRÊCHE A L'ENTRÉE DES LIEUX BRUYANTS; AUX PORTES DE LA VILLE ELLE FAIT ENTENDRE SES PAROLES : JUSQUES A QUAND, IGNORANTS, AIMEREZ-VOUS VOTRE IGNORANCE?... RETOURNEZ-VOUS... ET JE RÉPANDRAI SUR VOUS MON ESPRIT... J'ÉTENDS MA MAIN ET PERSONNE N'Y PREND GARDE. (*Proverbes*, I, 20-24.) Ce pressant appel du vrai, s'il était entendu, élargirait un esprit et l'enrichirait plus que beaucoup de séances laborieuses. Celles-ci demeureraient nécessaires; mais la lumière qui s'y concentre irait s'épanouissant de façon à couvrir presque toute la vie; un courant s'établirait qui amènerait, sous la lampe, les résultats de la pensée diffuse et ferait retour à cette dernière pour lui donner une orientation, une portée habituelle et par suite une fécondité.

Voyez ce qui se passe quand vous voulez meubler un appartement. Jusque-là, vous ne pensiez pas aux meubles, tellement que circulant dans les rues de Paris,

où sur quatre boutiques il en est une d'antiquaire, vous ne les voyiez même pas ; leurs formes ne vous arrêtaient pas; vous ignoriez les tendances de la mode, les chances de telle trouvaille, la spécialité de tel quartier, les prix, etc. Au contraire, votre esprit éveillé par le désir, tout vous frappe, tout vous retient; on dirait que Paris est un vaste magasin, et vous savez en huit jours ce que toute une vie eût daigné apprendre.

La vérité est plus répandue que les meubles. Elle CRIE DANS LES RUES et ne nous délaisse point quand nous la délaissons. Les idées sont dans les faits; elles sont aussi dans les conversations, dans les hasards, dans les spectacles, dans les visites et les flâneries, dans les lectures les plus banales. Tout contient des trésors, parce que tout est dans tout, et quelques lois de la vie ou de la nature gouvernent tout le reste.

Newton eût-il découvert la gravitation, si son attention au réel ne l'eût averti et disposé à s'apercevoir que les pommes tombent comme les univers ? Les lois de gravitation des esprits, les lois sociologiques, philosophiques, morales, artistiques ne sont pas moins appliquées partout. Une grande pensée peut naître à propos de chaque fait. En toute contemplation, fût-ce celle d'une mouche ou d'un nuage qui passe, il y a une opportunité de réflexions sans fin. Tout accrochement de lumière peut mener au soleil; toute voie ouverte est un corridor vers Dieu.

Or, ces richesses, nous pourrions les capter, si nous étions là. Regardant tout en esprit d'inspiration, nous

verrions partout des leçons, des prophéties du vrai ou des confirmations, des prodromes et des suites. Mais le plus souvent nous n'y sommes pas, notre attention est absente.

Prenez donc l'habitude d'être présent à ce jeu de l'univers matériel et moral. Apprenez à regarder; confrontez ce qui s'offre à vous avec vos idées familières ou secrètes. Ne voyez pas dans une ville uniquement des maisons, mais de la vie humaine et de l'histoire. Qu'un musée ne vous montre pas que des cadres, mais des écoles d'art et de vie, des conceptions de la destinée et de la nature, des orientations successives ou diverses de la technique, de la pensée inspiratrice, des sentiments. Qu'un atelier ne vous parle pas seulement de fer et de bois, mais de la condition humaine, du travail, de l'économie ancienne et moderne, des rapports de classes. Que les voyages vous apprennent l'humanité ; que les paysages évoquent à vos yeux les grandes lois du monde; que les étoiles vous parlent des durées incommensurables ; que les cailloux du chemin soient pour vous le résidu de la formation de la terre; que la vue d'une famille rejoigne en vous celle des générations, et que la moindre fréquentation vous renseigne sur la plus haute conception de l'homme. Si vous ne savez pas regarder ainsi, vous ne deviendrez ou ne serez qu'un esprit banal. Un penseur est un filtre où le passage des vérités abandonne leur meilleure substance.

Apprenez à écouter, et écoutez, d'abord, qui que ce soit. Si c'est aux halles, ainsi que le préten-

dait Malherbe, qu'on apprend sa langue, aux halles aussi, c'est-à-dire dans la vie courante, on peut apprendre la langue de l'esprit. Une foule de vérités circulent dans les discours les plus simples. Le moindre mot écouté avec attention peut être un oracle. Un paysan est à certains moments beaucoup plus sage qu'un philosophe. Tous les hommes se rejoignent en refluant tout au fond d'eux-mêmes, et si quelque profonde impression, un retour instinctif ou vertueux à la simplicité originelle écarte les conventions, les passions qui d'ordinaire nous dérobent à nous-mêmes ou aux autres, on entend toujours un discours divin, quand un homme parle.

Dans chaque homme est tout l'homme, et une profonde initiation nous en peut venir. Si vous étiez romancier, ne sentez-vous pas ce que vous pourriez recueillir là? Le plus grand romancier se forme au pas des portes, le plus petit à la Sorbonne ou dans les salons. Seulement, au lieu de se mêler, le grand observateur se réserve, il vit à part soi, il monte, et la plus petite vie lui apparaît comme un grand spectacle.

Or, ce que cherche le romancier peut servir à tous, car tous ont besoin de cette profonde expérience. Le penseur n'est penseur vraiment que s'il trouve dans la plus légère impulsion du dehors l'occasion d'un élan sans fin. Son caractère est de garder toute sa vie la curiosité de l'enfance, sa vivacité d'impression, sa tendance à voir tout sous l'angle du mystère, son heureuse faculté de trouver partout de fécondes surprises.

Toutefois, soyez au guet tout spécialement, quand vous avez le bonheur de vous entretenir avec quelqu'un qui sait et qui pense. Quelle tristesse de voir les hommes d'élite si peu utiles à leur entourage! Pratiquement, on les assimile aux simples d'esprit; on en prend ce qu'ils ont de commun, non ce qu'ils ont de rare. Un trésor est là, et l'on joue avec la clef sans ouvrir. On sourit parfois de leur gaucherie, de leurs petites bizarreries de gens abstraits: chose bien innocente; mais ce qui est sot, c'est de prendre un air de supériorité qui oublie le grand être.

Les grandes valeurs sont assez clairsemées pour qu'on ne les laisse pas ainsi sans emploi. Elles s'emploient elles-mêmes, et tout le monde les emploie sans le savoir; mais le sachant, on en reçoit une instruction et une impulsion qui décideront parfois de toute une existence. Nombre de saints, de grands capitaines, d'explorateurs, de savants, d'artistes le sont devenus pour avoir rencontré une personnalité éminente et avoir entendu le son d'une âme. Les échos de cet appel muet se sont fait entendre en eux jusqu'à la fin de leur vie, et c'était une clameur qui les chassait devant elle; un invisible flot les portait. La parole d'un grand homme, comme celle de Dieu, est parfois créatrice.

Mais il est entendu que les grands hommes ne le sont qu'après leur mort. La plupart ne les reconnaissent pas. Tel qui peut-être vaut Descartes est assis près de vous, et vous ne l'écoutez pas, vous ne l'interrogez pas, vous discutez avec lui dans un esprit querelleur, vous lui

coupez la parole pour dire des bagatelles. Et s'il n'a pas cette taille, étant toutefois une grandeur d'esprit, pourquoi le laissez-vous ensevelir ou emporter silencieusement sa richesse ?

Observant et écoutant — je ne parle pas de lire parce que nous y reviendrons, vous apprendrez à réfléchir, vous rendrez vôtre et adapterez à vos besoins ce que vous aurez acquis. Les grandes découvertes ne sont que des réflexions sur des faits communs à tous. On a passé des myriades de fois sans rien voir, et un jour, l'homme de génie observe les liens qui rattachent à ce que nous ignorons ce qui est sous nos yeux à toute minute. Qu'est la science, sinon la lente et successive guérison de notre cécité ? Il est vrai que l'observation a besoin d'être préparée par des études et par des solutions antérieures ; on trouve ce qu'on cherche ; il n'est donné qu'à celui qui a. C'est pourquoi je parlais d'un va-et-vient entre les lumières du dedans et celles du dehors. Toujours est-il que l'esprit doit être en perpétuelle disposition de réfléchir, comme en perpétuelle disposition de voir, d'entendre, de tirer au vol, comme le bon chasseur, le gibier qui passe.

Précisons davantage, et disons que cet éveil d'esprit peut profiter non seulement à notre culture générale, mais à notre spécialité, mais à notre étude actuelle, au travail en chantier. Emportez vos problèmes avec vous. Le cheval de louage fait sa course et rentre à son box ; le libre coursier a toujours les naseaux dans le vent.

Puisque la vérité est partout et que tout est lié, pourquoi ne pas étudier chaque question au contact de ce qui s'y apparente? Tout doit nourrir notre spécialité. Tout doit venir témoigner pour ou contre nos thèses. L'univers est en grande partie ce que nous l'avons fait. Le peintre ne voit partout que formes, couleurs, mouvements, expressions ; l'architecte équilibre des masses; le musicien perçoit des rythmes et des sons, le poète des sujets de métaphores, un penseur des idées en acte.

Il n'y a rien là d'un particularisme étroit; il s'agit de méthode. On ne peut poursuivre tout. Gardant un œil pour la libre observation, on consacre à une recherche particulière l'attention en surcroît et, « en y pensant toujours », comme Newton, on recueille des éléments pour une œuvre.

Avoir toujours de la pensée en expectative : voilà le grand secret. L'esprit de l'homme est un ruminant. La bête regarde au loin, mâchonne lentement, cueille une touffe ici, une brindille là, prend tout le pré pour soi, et aussi l'horizon, composant avec l'un son lait, avec l'autre son âme obscure.

On nous apprend à vivre en présence de Dieu : ne pouvons-nous vivre aussi en présence de la Vérité? La vérité est comme la divinité spéciale du penseur. Telle vérité particulière ou tel objet d'étude peuvent nous être présents à tout moment. Est-il sage, est-il normal de laisser l'homme de recherche dans le cabinet de travail, d'avoir ainsi deux âmes : celle du travailleur et

celle du bon vivant qui circule? Ce dualisme n'est pas naturel; il conduit à penser que la poursuite du vrai est pour nous un métier, au lieu d'une passion noble.

Il y a temps pour tout, dit la Bible, et j'accorde qu'on ne peut éviter le partage ; mais puisque, en fait, on pense tout le temps, pourquoi ne pas utiliser cette pensée au bénéfice de ce qui nous inquiète?

Dira-t-on qu'une telle tension est incompatible avec la santé cérébrale et avec les conditions de la vie? D'accord ; mais aussi ne s'agit-il pas de tension, ni même, ordinairement, de volonté actuelle. J'ai parlé d'habitude, parlons, si vous le voulez, de subconscience. Notre esprit a le pouvoir de fonctionner sans nous, pour peu que nous préparions sa besogne et tracions légèrement l'épure des canaux où ses courants obscurs s'engageront.

Le désir de savoir bien ancré en vous, la passion du vrai allumée, votre attention consciente s'étant portée souvent sur les faits de la vie propres à entretenir le feu et à satisfaire le désir, vous faites de votre esprit un limier perpétuellement en chasse ! Il ne lui en coûte plus; il obéit à une nouvelle nature. Vous pensez aussi facilement dans une direction qu'autrefois au hasard.

Cette direction n'est sans doute qu'un à peu près, et vous tendre à l'excès serait absurde; mais convient-il de refuser ce qui se peut en arguant de ce qui ne se peut pas? Vous avez là une ressource immense; vous

l'employez en établissant un peu de discipline dans un travail cérébral qui se fait, mais sans vous et d'une façon anarchique. Réglez ce travail, et que votre cerveau, lui aussi, soit un intellectuel.

A l'usage, vous vous apercevrez que cela ne fatigue nullement, que cela épargne, au contraire, beaucoup de fatigue; car les trouvailles faites ainsi à la fortune du regard, sans les avoir recherchées, simplement parce qu'on s'est résolu et entraîné à n'être pas aveugle, ces inventions, souvent les plus heureuses parce qu'elles sont spontanées, encouragent beaucoup le chercheur ; elles le tiennent en éveil et en joie; il attend avec délices l'heure de retraite où il pourra fixer et développer sons acquis.

A maintes reprises, on obtiendra de cette façon l'emmanchement difficile, le tournant qu'on eût cherché en vain devant sa table, arrêté à un point de vue et n'en pouvant sortir. Ce qui n'avait point de rapport au travail conduit à quelque chose qui en est le fond. La science laborieuse en sera tout éclairée; on saura où l'on va et l'on espérera pour bientôt une nouvelle aubaine.

Ce procédé de hasard répond aux contingences cérébrales et au travail obscur de l'association des idées. Une foule de lois s'appliquent là, sans qu'il y ait de loi pour leur application à l'une ou à l'autre, à telle ou telle heure, et tout cela se combinant sans nous — je veux dire sans volonté arrêtée, sous la seule impression du désir qui est l'âme du penseur et qui le qualifie

comme le jeu l'enfance, comme l'amour la femme — cela n'est pas la surcharge qu'on croit.

Une femme se fatigue-t-elle, en promenade, à épier l'hommage des passants, ou une jeune fille à guetter l'occasion de rire, ou un jeune garçon celle de gambader? L'esprit qui guette la vérité par amour, non par contrainte, par une tendance d'abord instinctive, puis cultivée sans doute, mais amoureusement, passionnément, ne peinera pas davantage. Il joue, il chasse, il se livre à un sport utile et enivrant, il aime, et rien n'est plus éloigné de l'effort précis et volontaire des heures de concentration.

Ainsi le sage promène par tous les temps et sur toutes les routes un esprit mûr pour des acquisitions que le vulgaire néglige. La plus obscure occupation est pour lui le prolongement de la plus sublime; ses visites de cérémonie sont d'heureuses enquêtes, ses promenades des explorations, ses auditions et ses réponses muettes un dialogue que tient en lui la vérité avec elle-même. Partout son univers intérieur se confronte avec l'autre, sa vie avec la Vie, son travail avec l'incessant travail des êtres, et en sortant de l'étroit espace où son étude se concentre, on a l'impression non qu'il quitte le vrai, mais qu'il ouvre à deux battants sa porte, pour que le monde pousse vers lui tout le vrai qui se dépense en ses puissants ébats.

II

Le Père Gratry a recommandé avec insistance de n'exclure point du travail permanent les heures de léthargie et de ténèbres. Il veut qu'on fasse travailler la nuit. Ce conseil s'appuie sur la psychologie et sur l'expérience.

Le sommeil est une détente; il est l'abdication du vouloir conscient qui ne songe plus à vivre, ne se propose point de but et se trouve ainsi livré en grande partie à la nature générale. Ce n'est pas un vain symbole que l'attitude du dormeur couché, rapproché de la terre, comme s'il disait à la nature : Reprends-moi; assez longtemps je me suis raidi contre tes puissances; j'ai combattu, debout, ton déterminisme niveleur; à l'égalisation des forces qui est la loi de ce monde périssable, j'ai opposé le sursaut de la vie: je me rends, maintenant, jusqu'à l'heure de lutter encore.

La vie ardente étant ainsi suspendue, la courroie de transmission du moteur humain ayant passé de la liberté individuelle à la liberté des forces cosmiques, il en résulte un nouveau fonctionnement qui a ses propres lois, qui suit des chemins ignorés de la claire conscience et réalise des combinaisons étrangères aux volontés et aux caprices clairvoyants. Nos forces intérieures se regroupent; nos pensées se classent; des recoupements s'y produisent; l'énergie abandonnée par l'action s'emploie paisiblement. Savoir utiliser ce travail sans en

troubler les rythmes est pour le penseur une richesse nouvelle.

Il ne s'agira pas de veiller; au contraire: le noctambule est un mauvais travailleur; nous avons demandé sur ce point l'obéissance à l'hygiène générale, qui devrait plutôt, à l'égard de l'homme d'étude, aggraver ses prétentions. Mais le sommeil, lui-même, est un travailleur, un associé du labeur diurne; on peut domestiquer ses forces, utiliser ses lois, profiter de cette filtration, de cette clarification qui s'opère dans l'abandon de la nuit.

Un travail cérébral commencé, une idée amorcée, idée qu'un incident du dedans ou du dehors avait empêchée d'éclore tout à fait ou de trouver sa place naturelle, s'achève là et s'engrène: n'échappez pas cette occasion de gain; recueillez, avant qu'elle ne se replonge dans la nuit mentale, cette clarté qui peut vous être un secours.

Comment vous y prendrez-vous? En certaines occasions, aucune industrie particulière n'est requise. Au réveil, on trouve toute prête et tout enregistrée la collaboration du sommeil. Le travail de la veille vous apparaît sous un jour plus net; une voie nouvelle, une région vierge est devant nous ; des relations d'idées, de faits, d'expressions, une heureuse comparaison, une image éclairante, tout un morceau peut-être ou tout un plan de réalisation auront surgi. Le tout est là, bien lucide ; il n'y aura qu'à utiliser, en son temps, ce qu'Hypnos a daigné effectuer pour vous.

Mais d'ordinaire, la chose se passe tout autrement. La nature n'est pas à nos ordres; elle va son chemin; son fleuve roule de l'or; mais c'est à nous de recueillir et de ne pas laisser s'engouffrer ce que charrient les ondes opulentes.

Très souvent, des lueurs passeront durant une insomnie de quelques minutes, d'une seconde peut-être : il faut les fixer. Les confier au cerveau détendu, c'est imprimer sur l'onde; il y a grand'chance pour que le lendemain ne porte même pas la trace d'un vague incident.

Faites donc mieux. Ayez sous la main un bloc-note ou une boîte de fiches. Notez sans trop vous réveiller, sans allumer s'il se peut, puis replongez-vous dans vos ombres. Vous soulager ainsi de la pensée sera peut-être favoriser le sommeil au lieu de le troubler. Si vous dites : je me souviendrai, je le veux, cette volonté est ennemie du repos plus qu'un rapide griffonnage. Souvenez-vous que le sommeil est une détente du VOULOIR.

Dans d'autres occasions, c'est le matin, au premier réveil, que les lueurs viennent. Vous ouvrez les yeux, et l'on dirait que l'œil intérieur, lui aussi, s'ouvre, qu'il s'éclaire sur un nouveau monde. La terre a tourné ; les cieux de l'intelligence n'ont plus le même aspect; des constellations nouvelles brillent. Regardez bien ce spectacle inédit, et ne tardez pas, un instant, à en fixer les grandes lignes; indiquez les traits expressifs, les tournants, ce qui suffira à déterminer tout le détail quand vous aurez le loisir de le reprendre.

Chaque penseur a dans son expérience des faits de lucidité matinale parfois surprenants, on dirait miraculeux. Des traités complets sont ainsi venus en pleine lumière après une longue et pénible série d'études enchevêtrées, où l'auteur avait le sentiment d'être comme perdu dans un bois, sans clairière ni perspective.

Des inventions ont été faites ainsi. Des éléments épars dans l'esprit, des expériences anciennes ou des connaissances en apparence de nul intérêt s'étaient associés, et des questions s'étaient résolues, toutes seules, par le classement spontané des images mentales qui représentaient l'idée de leur solution.

Vite au bloc-note, quand un bonheur de cette espèce vous échoit. Poussez, tant que l'idée vient; extrayez, n'ajoutez rien de vous-même. Sans nulle intervention perturbatrice, avec une attention soumise à la nature dont c'est là le travail, tirez doucement sur la chaîne qui s'est constituée, étalez les chaînons, les chaînettes accessoires qui en partent, marquez les proportions, les dépendances, sans aucun souci de style — j'entends d'un style voulu, car il se peut que ce soient de précieux éléments de style qui, de cette façon, se déroulent.

Quand le tiroir est vide et que la chaîne des pensées neuves en paraît entièrement extraite, arrêtez-vous d'écrire, mais ne laissez pas, durant quelque temps, de garder l'œil fixé sur votre richesse : Il se peut qu'elle s'accroisse encore, que la chaîne pousse de nouveaux chaînons, que les chaînettes se multiplient et se subdivisent. Tout cela est tellement précieux qu'il n'en faut

pas perdre une parcelle. C'est du travail épargné pour le jour. La nuit, bonne collaboratrice, vous a donné sans nul effort de votre part une journée de vingt-quatre heures complètes, peut-être des semaines, celles qu'exigerait pour se laisser mailler par l'effort volontaire le fastueux joyau qu'elle vous a fourni.

Toutefois, le souci de cueillir n'est pas suffisant. Le sommeil, qui travaille tout seul, travaille sur une matière préalable; il ne crée rien; habile à combiner et à simplifier, à faire aboutir, il n'a le pouvoir d'opérer que sur les données de l'expérience et le labeur du jour. Il faut donc lui préparer sa besogne. Compter sur lui, c'est d'abord compter sur soi.

Les moines ont cette coutume, aussi ancienne que la piété, de déposer, le soir, comme une graine, dans les sillons de la nuit, leur point de méditation; ils ont l'espoir, au réveil, de trouver la graine amollie déjà, pénétrée par l'humidité de la terre et peut-être germée: elle poussera plus promptement au soleil de la réflexion et de la grâce.

Sans renoncer à cette pratique, qu'il y aurait lieu de généraliser parmi les chrétiens, on peut y ajouter l'ensemencement de la nuit par le travail. La terre humaine est riche : deux graines y voisineront sans conflit. Amenez à vous, en vous endormant, confiez à Dieu et à l'âme la question qui vous préoccupe, l'idée qui est lente à déployer ses virtualités, ou même se dérobe. Ne faites aucun effort qui retarderait le som-

meil. Au contraire, apaisez-vous dans cette pensée: l'univers travaille pour moi; le déterminisme est l'esclave de la liberté et, durant que je repose, il tournera sa meule; je puis surseoir à l'effort : les cieux roulent, et en roulant ils font mouvoir dans mon cerveau les rouages délicats que je fausserais peut-être; je dors, la nature veille, Dieu veille, et je recueillerai demain un peu de leur travail.

Dans cette calme disposition, vous vous détendez pleinement, plus que dans l'inquiétude d'un lendemain sans aide, plus surtout que dans ce retour, si fréquent, le soir, des ennuis de la journée, ennuis qu'une demi-inconscience grossit, qui empoisonnent la nuit et qui, le matin, seront là pour vous resservir leur potion amère.

De même qu'un travail doux et régulier harmonise le jour, le travail inconscient de la nuit peut y verser la paix et en écarter les divagations, les insanités épuisantes ou pécheresses, les cauchemars. Menez tout doucement un enfant par la main: sa turbulence s'apaise.

On ne préconise donc pas le surmenage, la confusion du jour et de la nuit. Non; il faut dormir; un sommeil réparateur est indispensable. Mais on vous dit que la nuit, comme nuit, peut d'elle-même travailler, qu'elle « porte conseil »; que le sommeil, comme sommeil, est un artisan utile; que le repos, comme repos, est encore une force. C'est bien selon leur nature, et non par une violence à leur propre constitution qu'on entend employer ses aides. Le repos n'est pas une mort; c'est une

vie, et toute vie a son fruit. Pouvant le cueillir vous-même, ne laissez pas aux oiseaux nocturnes le fruit du sommeil.

III

De là l'importance extrême, pour le travailleur comme pour l'homme religieux, des matins et des soirs. On ne peut préparer, surveiller, conclure avec une âme attentive les heures de repos, si l'on abandonne au hasard ce qui les avoisine.

Le matin est sacré; le matin, l'âme rafraîchie considère la vie comme d'un tournant où elle lui apparaît tout entière. La destinée est là; notre tâche reprend; c'est le moment de la juger, une fois de plus, et de confirmer, par un acte exprès, notre triple vocation d'hommes, de chrétiens et d'intellectuels.

« Philippe, souviens-toi que tu es un homme »: ce mot de l'esclave macédonien à son maître nous est dit par le jour, lorsque, frappant nos yeux, il évoque les lumières de l'âme ; « un homme », dis-je, non pas en général, mais qualifié par un cas précis, un homme qui est là, en face de Dieu, comme un fait singulier, unique, et, si petit qu'il soit, seul en état d'occuper sa propre place.

Cet homme ne va-t-il pas, au sortir des heures d'inconscience, renouvelé et comme renaissant, envisager l'ensemble de sa vie dans une vue rapide, marquer le

point où il en est, composer la journée qui vient et partir ainsi d'un pied alerte, d'un esprit éclairé pour sa nouvelle étape?

Tel sera l'effort combiné du premier réveil, de la prière du matin, de la méditation, et surtout de la messe, si l'on a la possibilité de l'entendre ou le bonheur de la dire.

Le premier réveil doit être un SURSUM CORDA! Dire une formule chrétienne est à ce moment d'une excellente pratique; la dire tout haut est mieux, car les psychologues le savent, notre voix nous suggestionne et joue à notre égard le rôle d'un DOUBLE. C'est là un « esclave » que nous ne pouvons négliger; il a autorité de par nous, il est nous, et sa voix sonne avec l'étrange empire de celui qui est à la fois même et autre.

On apprend aux enfants à « donner leur cœur à Dieu »; l'intellectuel, enfant en cela, doit par surcroît donner son cœur à la vérité, se rappeler qu'il en est le serviteur, en répudier les ennemis en lui, aimer, pour qu'ils lui reviennent, ses ennemis du dehors, et consentir aux efforts que la vérité, pour ce jour-là, lui demande.

Vient ensuite la prière. Le Père Gratry conseille à l'intellectuel de dire PRIME, qui aurait pour pendant, le soir COMPLIES : rien n'est plus beau, en effet, rien n'est plus efficace, plus épanouissant. La plupart des prières liturgiques sont des chefs-d'œuvre; celles-ci sont amples et douces comme un lever et un coucher d'astre. Essayez: vous ne pourrez plus rien dire d'autre. Toute la vraie vie est là, toute la nature, et le travail en sera

préparé comme un voyage par l'ouverture d'une baie inondée de soleil.

Quel que soit le choix, la prière de l'intellectuel doit souligner au passage ce qui est de son cas, en faire son profit et en composer le bon propos que le travail chrétien réalise. Acte de foi dans les hautes vérités qui soutiennent la science; acte d'espérance dans le secours divin pour la lumière comme pour la vertu ; acte d'amour à l'égard de Celui qui est infiniment aimable et de ceux que notre étude veut en rapprocher; PATER, pour demander avec le pain la nourriture de l'intelligence; AVE, adressé à la Femme revêtue du soleil, victorieuse de l'erreur comme du mal. En ces formules et en d'autres, l'intellectuel se retrouve, évoque sa tâche et, sans isoler sa spécialité de la vie chrétienne en son ensemble, il peut bénéficier de ce qui est prévu pour lui et providentiellement déposé dans le trésor commun.

La méditation est tellement essentielle au penseur qu'il n'est pas besoin d'en reprendre l'éloge. Nous avons prôné L'ESPRIT D'ORAISON : où se nourrira-t-il mieux que dans ces contemplations matinales où l'esprit détendu, non encore repris par les soins du jour, porté, soulevé sur l'aile de la prière, monte facilement vers ces sources du vrai que l'étude capte péniblement ?

Si la sainte messe peut être entendue, si elle est dite, les ampleurs qu'elle contient ne vous saisiront-elles pas ? Ne verrez-vous pas, du haut du Calvaire à nouveau dressé, de la chambre haute où le festin du départ se renouvelle, l'humanité se ranger autour de vous, cette

humanité dont vous ne devez pas perdre le contact, cette vie que les paroles du Sauveur illuminent, cette indigence que sa richesse secourt et que vous devez avec lui secourir, éclairer, sauver pour votre part en vous sauvant vous-même ?

La messe vous met vraiment en état d'éternité, en esprit d'Eglise universelle, et dans l'ITE MISSA EST, vous êtes tout disposé à voir une MISSION, un envoi de votre zèle au dénuement de la terre ignorante et folle.

La matinée imprégnée de toute cette rosée, rafraîchie et vivifiée par ces brises spirituelles ne peut manquer de fécondité ; vous l'attaquerez avec foi ; vous la poursuivrez avec courage ; le jour dépensera les provisions de lumière de l'aurore ; le soir viendra avant l'épuisement des clartés, comme l'année se clôt en laissant dans les granges de la semence pour l'année nouvelle.

Le soir ! comme d'ordinaire on sait peu le sanctifier, l'apaiser, le préparer au sommeil vraiment réparateur ! Comme on le gaspille et le pollue, comme on le désoriente !

Ce que font de lui les hommes de plaisir, n'y insistons pas : leur cas est étranger au nôtre. Mais voyez ces gens sérieux qu'on appelle travailleurs : hommes d'affaires, industriels, officiers publics, gros commerçants — je parle de leur foule. Le soir venu, les voilà qui « débrident » et ne pensent plus à rien, laissant aller l'esprit à la dissipation qui soi-disant délasse, dînant, fumant, jouant, bavardant bruyamment, courant le

théâtre, ou le café-concert, bâillant au cinéma et se couchant « détendus ».

En effet, DÉTENDU, on l'est ainsi, mais comme le violon dont on aurait relâché à fond toutes les cordes. Quel travail, le lendemain, pour tout réaccorder !

Je connais des industriels qui se détendent en lisant Pascal, Montaigne, Ronsard, Racine. Enfoncés dans un bon fauteuil, bien éclairés en arrière, au chaud, leur famille toute paisible ou doucement bruissante autour d'eux, ils vivent, après avoir peiné. Ce moment est à eux; ce moment est le moment de l'homme, après que le spécialiste a donné de la tête et du cœur contre vingt obstacles.

Un intellectuel, s'il n'a pas besoin de cette compensation, a besoin bien plus encore de ce calme. Sa veillée doit être un recueillement, son souper une réfection légère, son jeu le rangement facile du travail du jour et la préparation de celui du lendemain. Il lui faut ses COMPLIES — je le prends cette fois au figuré — qui complètent et qui inaugurent; car tout complément d'un travail continu, comme nous le requérons, est un commencement aussi bien qu'un terme. On ne clôt que pour rouvrir. Le soir est l'organe de liaison entre les coupures diurnes dont le total fait une vie. Le matin, on devra aussitôt vivre: il faut s'y disposer le soir et préparer la nuit qui soude à sa manière, sans nous, les labeurs conscients.

Quoi qu'en pense l'illusion passionnée et intéressée de ceux qui dans l'homme prétendent garder la part

du viveur, la dissipation n'est pas du repos, c'est de l'épuisement. Le repos ne peut pas consister dans la dissémination des forces. Le repos est une rétrogradation loin de l'effort, dans le sens de ses sources; c'est une restauration, non une folle dépense.

Je sais bien que dépenser, c'est parfois acquérir: alors on parle de sport, de récréation, et nous saurons exiger, non pas seulement tolérer cette détente active. Mais là n'est pas l'office normal du soir. Pour le soir, il y a un double repos, l'un spirituel, l'autre physique: le repos en Dieu et le repos dans la nature maternelle. Or, le premier, c'est la prière qui le procure; quant à l'autre, le repos du corps, puisqu'il précède le repos plus complet de la nuit, il faut qu'il y mène.

On doit se livrer, le soir, aux rythmes doux dont la respiration nocturne est le modèle. Laisser en nous les déterminismes faciles s'exercer, les habitudes remplacer les initiatives, le traintrain familier se substituer à l'effort de l'activité ardente, en un mot cesser de vouloir, d'une certaine façon, pour que le renoncement de la nuit s'inaugure: telle est la sagesse. Et la sagesse se reconnaîtra dans la structure de cette vie atténuée, de cette demi-activité qui s'apaise. La famille y aura sa part; une douce conversation scellera l'union des âmes; on échangera les impressions reçues, les projets formés; on se confirmera dans ses vues, dans ses fins; on consolera la vieillesse du jour; l'harmonie régnera, et l'on aura célébré une digne vigile pour la fête que chaque jour nouveau doit être au chrétien.

Le dormeur prend souvent, sans le savoir, la position qu'il eut jadis dans le sein de sa mère. C'est un symbole. Le repos revient aux origines : origines de la vie, origines de la force, origines de l'inspiration; il se retrempe; le repliement général du soir a cette signification. Or, se retremper, ce ne peut pas être s'agiter; c'est comme se réfugier, c'est prouver à la sève humaine, par sa concentration pacifique, un renouveau de vigueur; c'est restaurer en nous la vie organique et la vie sacrée par une heureuse détente, par la prière, le silence et le sommeil.

IV

Nous en venons à ce qui n'est plus préparation, prolongement, relâche utilitaire, repos en vue du travail, mais travail proprement dit et temps consacré à la concentration studieuse, à l'effort plein. Aussi appellerons-nous ces sommets de notre vie intellectuelle envisagée quant à sa durée : les instants de plénitude.

La plus grande partie de cet opuscule n'a d'autre objet que d'envisager l'emploi de ce temps : il ne peut donc être question, ici, que de le ménager en lui-même, de le centrer, de le préserver, de garder la « cellule intérieure » contre l'envahissement qui la menace.

Les moments de notre vie étant de valeurs très inégales, et pour chacun la répartition de ces valeurs obéissant à des lois diverses, on ne peut donner de règle absolue; mais on doit insister sur ceci. Etudiez-vous,

ayez égard à ce qu'est votre vie, à ce qu'elle vous permet, à ce qu'elle favorise ou interdit, à ce qu'elle vous propose d'elle-même pour les heures ardentes.

Celles-ci se placeront-elles le matin, le soir, partie le matin et partie le soir ? vous seul en pouvez décider, parce que vous seul connaissez vos obligations et votre nature, d'où dépend la structure imposée à vos journées.

Quand on ne dispose que de peu d'heures et qu'on peut les situer librement, il semble que le matin doive obtenir la préférence. La nuit a réparé vos forces ; la prière vous a donné des ailes ; la paix règne autour de vous et l'essaim des distractions ne bourdonne pas encore. Mais chez certains, des contre-indications peuvent surgir. Si le sommeil est pénible, il arrive que le matin soit anxieux et engourdi. Ou bien la solitude manque ; on guette alors les heures d'isolement.

Quoi qu'il en soit, le choix opéré, il s'agira de ménager les instants élus et de se ménager soi-même pour leur exploitation intégrale. Il faudra tout prévoir pour que rien ne vienne encombrer, dissiper, réduire ou affaiblir cette précieuse durée. Voulant pour elle la plénitude, excluez-en les préparations lointaines ; prenez toutes dispositions utiles ; sachez ce que vous voulez faire et comment ; rassemblez vos matériaux, vos notes, vos livres ; n'ayez pas à vous déranger pour des riens.

De plus, pour que ce temps soit gardé et soit vraiment libre, que votre lever soit prompt, exact, votre alimentation légère ; fuyez les vaines conversations, les

visites inutiles ; limitez la correspondance au strict nécessaire; bâillonnez les journaux. Ces prescriptions, que nous avons données comme sauvegarde de toute vie d'étude, s'appliquent à ce qui en est le centre.

Tout ainsi disposé, tout prévu, vous serez aussitôt à pied d'œuvre; vous pourrez vous appliquer à fond, vous absorber et pousser votre pointe; votre attention ne sera pas distraite, votre effort ne sera pas morcelé. Fuyez par-dessus tout le demi-travail. N'imitez pas ceux qui restent longtemps à leur bureau avec une attention lâche. Mieux vaut rétrécir le temps et le traiter en profondeur, en accroître la valeur, qui seule compte.

Faites quelque chose ou bien ne faites rien. Ce que vous décidez de faire, faites-le ardemment, à plein collier, et que l'ensemble de votre activité soit une série de reprises fortes. Le demi-travail, qui est un demi-repos, ne favorise ni le repos ni l'étude.

Appelez alors l'inspiration. Si la déesse n'obéit pas toujours, elle est toujours sensible aux efforts sincères. Il ne s'agit pas de vous tendre à l'excès, mais de vous orienter, de viser le but et d'écarter du champ visuel, comme le tireur, tout ce qui n'est pas la cible. Renouvelez l'« esprit d'oraison »; soyez en état d'éternité, le cœur soumis au vrai, l'esprit sous les grandes lois, l'imagination ouverte comme une aile, votre être entier sentant au-dessus de soi, même durant le jour qu'elles ne désertent point, les étoiles silencieuses. Sous vos pieds, très bas, seront les bruits de la vie, vous ne les percevrez plus, vous entendrez seulement le chant des

sphères, qui dans le songe de Scipion symbolisent l'harmonie des forces créatrices.

S'ouvrir ainsi à la vérité, s'abstraire de tout le reste, et, si je puis dire, prendre un billet pour un autre monde, c'est le vrai travail. C'est de celui-là que nous parlons, quand nous disons que deux heures par jour suffisent à une œuvre. Evidemment, c'est peu, mais toutes les conditions remplies, en vérité, cela suffit et vaut mieux que les soi-disant quinze heures dont tant de hâbleurs assourdissent les échos.

Certains bourreaux de travail ont atteint, en réalité, ces chiffres fabuleux; leur cas est ce qu'on peut appeler une heureuse monstruosité, à moins que ce ne soit une ruineuse folie. Les travailleurs normaux apprécient de deux à six les heures qu'on peut donner d'une façon durable et réellement féconde. La question principale n'est pas là, elle est dans l'emploi, elle est dans l'esprit.

Qui connaît le prix du temps en a toujours assez; ne pouvant l'allonger, il le hausse, et tout d'abord ne le raccourcit pas. Le temps a une épaisseur, comme l'or; mieux vaut la médaille forte, bien frappée et de ligne pure que la feuille dilatée par l'art du batteur. Batteur, battage : l'alliance des mots a ici sa signification. Beaucoup se paient d'apparences, de velléités brouillonnes, bourdonnent toujours et ne travaillent jamais.

Il faut noter que la séance de travail profond ne peut pas être plus uniforme que la vie intellectuelle en son ensemble. Proportionnellement, elle a les mêmes phases; elle s'entraîne peu à peu, parfois péniblement;

elle arrive à son maximum, puis se fatigue. C'est un cycle complet, avec son matin frais, son midi ardent, son soir qui décline. Il faut être le Josué de ce soir, pour que la bataille toujours trop courte se poursuive.

Nous aurons à revenir sur les conditions de cette clarté protégée; je n'en signale ici qu'une seule : défendre sa solitude avec une âpreté qui ne respecte plus rien. Si vous avez des devoirs, donnez-leur en temps normal ce qui leur appartient; si vous avez des amis, convenez d'opportunes rencontres ; si des fâcheux vous sollicitent, fermez-leur gracieusement votre huis.

Il est urgent, durant les heures sacrées, non seulement que vous ne soyez pas dérangé, mais que vous sachiez ne le devoir pas être; qu'une sécurité complète vous détende de ce côté, pour vous permettre une tension heureuse. Un luxe de précautions sévères ne sera jamais de trop. Que Cerbère soit à votre porte. Toute exigence du dehors est prise sur le dedans et peut coûter à votre esprit de précieuses rencontres. « Quand les demi-dieux s'en vont, les dieux arrivent (1). »

Notez seulement que cette solitude complète, seul milieu favorable au travail, n'a pas à être prise matériellement. Une présence peut doubler, au lieu de la dissiper, votre quiétude. Ayez près de vous un travailleur également ardent, un ami absorbé en quelque pensée ou quelque occupation harmonieuse, une âme de choix qui comprend votre œuvre, s'y unit, appuie votre effort d'une

(1) Ralph-Waldo Emerson. Poems.

tendresse silencieuse et d'une ardeur allumée à la vôtre: cela n'est plus une distraction c'est une aide.

A certains jours, dans les bibliothèques publiques, on sent le recueillement vous pénétrer et vous porter de toutes parts comme une atmosphère. Une impression religieuse vous subjugue ; on n'oserait se distraire, on ne pourrait déchoir. Plus il y a autour de vous de ces adorateurs qui rendent au vrai un culte en esprit et en vérité, plus vous êtes seul, devant le vrai seul, plus la contemplation vous est aisée et délectable.

Un jeune ménage, où dans le bureau de l'époux on voit la table ou la corbeille à ouvrage de l'épouse, où l'amour sait planer et faire silence, laissant ses ailes flotter au vent du rêve noble et de l'inspiration, c'est encore une image du travail. Dans l'unité de la vie telle qu'un mariage chrétien l'inaugure, il y a une place pour l'unité de la pensée et de son recueillement nécessaire. Plus les âmes sœurs seront ensemble, mieux elles seront défendues contre le dehors.

Toujours est-il qu'une fois bien comprise et bien préparée, la solitude doit être défendue obstinément. Il ne faut écouter personne, ni amis indiscrets, ni parents inconscients, ni passants, ni charité même. On ne peut avoir de la charité pour tout à la fois. Vous appartenez à la vérité : à elle votre culte. Hors les cas qui ne se discutent pas, rien ne doit prévaloir sur la vocation.

Le temps d'un penseur, quand il l'emploie vraiment, est à le bien prendre une charité universelle; nous ne l'apprécions qu'ainsi. L'homme du vrai appartient au

genre humain avec le vrai lui-même : nul égoïsme à redouter, quand pour ce sublime et universel bienfaiteur des hommes on s'est jalousement isolé.

Sachez d'ailleurs vous faire absoudre affectueusement par ceux que vous délaissez et que parfois vous peinez ainsi. Achetez la solitude; payez vos libertés en usant d'égards délicats et de dévouements affables. Il est à souhaiter que votre retraite soit plus profitable à tous que votre concours. En tout cas, qu'elle leur soit au minimum onéreuse. Acquittez-vous, et que votre indépendance relative ait pour contrepoids votre dépendance absolue quand reparaissent les devoirs.

CHAPITRE V

LE CHAMP DU TRAVAIL

I. LA SCIENCE COMPARÉE. — II. LE THOMISME CADRE IDÉAL DU SAVOIR. — III. LA SPÉCIALITÉ. — IV. LES SACRIFICES NÉCESSAIRES.

I

On ne peut donner de conseil bien précis sur ce qu'il convient d'apprendre, et moins encore sur le dosage des éléments admis dans un plan de travail. Saint Thomas n'en fait aucune mention dans les SEIZE PRÉCEPTES. En vérité, c'est affaire de vocation personnelle, en dépendance étroite du but poursuivi. Toutefois, quelques indications sont possibles, et les donner peut servir de point de départ à d'utiles réflexions.

Nous ne prenons pas la question à son origine première; nous parlons entre gens ayant dépassé la scolarité et se proposant d'organiser ou de compléter des études profondes. A ce niveau, le sujet appelle les observations si intéressantes du Père Gratry relatives à la SCIENCE COMPARÉE. On peut trouver que le développement de ce thème dans les SOURCES a un peu vieilli; mais le fond en demeure et mériterait de la part des jeunes intellectuels des méditations sérieuses.

Science comparée, disons-nous, et par là nous entendons l'élargissement des spécialités par le rapprochement de toutes les disciplines connexes, puis le rattachement de ces spécialités et de leur ensemble à la philosophie générale et à la théologie.

Il n'est pas sage, il n'est pas fécond, dût-on poursuivre une spécialité très déterminée, de s'y enfermer aussitôt. C'est se poser des œillères. Nulle science ne se suffit ; nulle discipline envisagée seule n'est une lumière suffisante à ses propres voies. Isolée, elle se rétrécit, s'amaigrit, s'étiole et, à la première occasion, s'égare.

Une culture partielle est toujours indigente et précaire. Sans trêve l'esprit s'en ressent ; je ne sais quelle liberté de mouvement, quelle sûreté de regard lui manquent et paralysent ses gestes. Un « fruit sec » est celui qui ne sait rien, mais aussi celui qui s'est réduit et desséché pour avoir rendu prématurément sa terre exclusive.

On peut assurer sans paradoxe que chaque science poussée à fond donnerait les autres sciences, les sciences la poésie, la poésie et les sciences la morale, puis la politique et la religion même en ce qu'elle a d'humain. Tout est dans tout, et un cloisonnement n'est possible que par abstraction. Abstraire n'est pas mentir, dit le proverbe : ABSTRAHERE NON EST MENTIRI ; mais c'est à condition que l'abstraction qui distingue, qui isole méthodiquement, qui concentre sa lumière sur un point, n'aille pas séparer de ce qu'elle étudie ce qui, plus ou moins directement, en relève. Couper ainsi de

communications son objet, c'est le fausser, car ses attaches font partie de lui-même.

Peut-on étudier une pièce d'horlogerie sans songer à la pièce voisine? Peut-on étudier un organe sans s'inquiéter du corps? On ne peut davantage avancer en physique ou en chimie sans mathématiques, en astronomie sans mécanique et sans géologie, en morale sans psychologie, en psychologie sans sciences naturelles, en rien sans histoire. Tout se tient; les lumières se croisent, et un traité intelligent de chacune des sciences fait allusion, plus ou moins, à toutes les autres.

Si donc vous voulez vous préparer un esprit ouvert, net, vraiment fort, défiez-vous, tout d'abord, de la spécialité. Etablissez vos bases suivant la hauteur où vous voulez monter; élargissez l'orifice de l'excavation d'après la profondeur où elle doit atteindre. Comprenez du reste que le savoir n'est ni une tour ni un puits, mais une habitation d'homme. Un spécialiste, s'il n'est pas un homme, est un rond-de-cuir; sa splendide ignorance fait de lui un égaré parmi les humains; il est inadapté, anormal et sot. L'intellectuel catholique ne copiera pas ce modèle. Appartenant au genre humain par sa vocation, il veut d'abord en être; il marchera sur le sol d'un pied franc, avec sa base de sustentation, non en sautillant sur ses pointes.

Notre savoir a essayé de sonder la nuit en tous sens; nos savants y plongent la main pour ramener des étoiles; ce noble effort ne laisse indifférent aucun vrai penseur. Suivre jusqu'à un certain point les explorations de

chaque chercheur est pour vous une obligation qui se résout à la fin en capacité décuplée pour vos propres recherches. Quand vous en viendrez au spécial, ayant ainsi expérimenté mainte culture, amplifié vos regards, pris le sentiment des liaisons par les profondeurs, vous serez un autre homme que le confiné d'une discipline étroite.

Toute science, cultivée à part, non seulement ne se suffit pas, mais présente des dangers que tous les hommes de sens ont reconnu. Les mathématiques isolées faussent le jugement, en l'habituant à une rigueur que ne comporte aucune autre science et moins encore la vie réelle. La physique, la chimie obsèdent par leur complexité et ne donnent à l'esprit aucune ampleur. La physiologie pousse au matérialisme, l'astronomie à la divagation, la géologie fait de vous un limier qui flaire, la littérature vous vide, la philosophie vous enfle, la théologie vous livre au faux sublime et à l'orgueil doctoral. Il faut passer d'un esprit à l'autre afin de les corriger l'un par l'autre; il faut croiser les cultures pour ne pas ruiner le sol.

Et ne croyez pas que de pousser jusqu'à un CERTAIN POINT cette étude comparée, ce soit vous surcharger et vous trouver en retard pour une étude spéciale. Vous ne vous surchargerez pas, car les lumières trouvées dans la comparaison vous allégeront, au contraire, toutes choses; prenant de l'ampleur, votre esprit en sera plus apte à recevoir sans être grevé.

Quand on accède au centre des idées, on se rend

tout facile, et quel meilleur moyen d'avoir accès au centre que de tenter différentes voies qui toutes, à la manière des rayons d'un cercle, donnent le sentiment d'une rencontre et d'un carrefour commun?

Je connais un linguiste qui, en quinze jours, débrouille une langue nouvelle. Pourquoi? — parce qu'il en connaît beaucoup d'autres. D'un coup d'œil il saisit l'esprit de son nouvel idiome, ses caractères fondamentaux, sa constitution entière. Les sciences sont les langues diverses en lesquelles la nature ineffable est balbutiée péniblement par les hommes; en déchiffrer plusieurs, c'est favoriser chacune d'elle, car au fond elles ne sont qu'un.

De plus, l'instinct puissant et l'enthousiasme éveillés chez tout homme bien doué par cette façon de voyager à travers les sciences, d'explorer ces magnifiques domaines comme on visite tour à tour les fjords de Norvège, la Corne d'Or, les hypogées d'Egypte, les pampas d'Amérique et les palais chinois, cette ardeur en quelque sorte épique, dont est saisie une intelligence forte au contact des grandeurs d'esprit, communique à l'étude une verve et des facilités merveilleuses.

Un rabbin à qui l'on reprochait de surcharger la loi répondait : « Quand un boisseau est plein de noix, on peut y mettre encore beaucoup de mesures d'huile »; celui-là avait le zèle, qui pour la capacité spirituelle correspond à la chaleur qui dilate les corps. Une coupe au soleil a plus de contenance qu'à l'ombre. Un esprit enivré au spectacle du vrai, épanoui par lui comme un

arc-en-ciel devient capable d'acquérir sans fatigue, avec joie des connaissances qui lasseraient le triste suppôt d'une seule science.

Les grands hommes se sont toujours montrés plus ou moins universels; excellant en une partie, ils furent dans les autres au moins des curieux, fréquemment des savants, parfois des spécialistes encore. Vous n'auriez pas confiné dans une seule culture des hommes comme Aristote, Bacon, Léonard de Vinci, Leibniz ou Gœthe. Henri Poincaré étonnait ses confrères de toutes les sections, à l'Académie des Sciences, par ses vues géniales; le consulter, c'était se placer tout de suite au centre du savoir, là où il n'y a plus de sciences diverses.

Vous n'avez pas de telles prétentions? Soit! mais pour chacun proportionnellement, ce que les grands ont pratiqué demeure l'indication féconde. Faites-vous un plan large, qui peu à peu se rétrécira au point de vue du temps consacré à chaque étude secondaire, jamais au point de vue de l'ampleur du regard et de l'esprit du travail.

Choisissez bien vos conseillers. Un seul pris entre mille pour l'ensemble, d'autres pour chaque partie, s'il est nécessaire. Répartissez le temps; réglez la succession des cultures: cela ne va pas au hasard.

En chaque chose, allez droit à l'essentiel; ne vous laissez pas attarder par les minuties: ce n'est point par leurs minuties que les sciences se tiennent; c'est souvent par leur détail, mais le détail caractéristique, c'est-à-dire, encore, le fond.

D'ailleurs, vous ne pouvez pas vous diriger en tout cela avant d'avoir pénétré ce qui nous reste à dire.

De même que nulle science particulière ne se suffit, ainsi l'ensemble des sciences ne se suffit pas sans la reine des sciences: la philosophie, ni l'ensemble des connaissances humaines sans la sagesse issue de la science divine elle-même: la théologie.

Le Père Gratry a exprimé sur ce point des vérités capitales, et saint Thomas, beaucoup plus profondément encore, a marqué la place, le rang de ces deux reines du double royaume (1). Les sciences, sans la philosophie, se découronnent et se désorientent. Les sciences et la philosophie, sans la théologie, se découronnent encore bien davantage, puisque la couronne qu'elles répudient est une couronne céleste, et elles se désorientent plus irrémédiablement, car la terre sans le ciel ne trouve plus ni la trajectoire de sa giration, ni les influences qui la rendent féconde.

Aujourd'hui que la philosophie a fléchi, les sciences s'abaissent et s'éparpillent; aujourd'hui que la théologie est ignorée, la philosophie est stérile, elle ne conclut à rien, elle fait de la critique sans boussole et, sans boussole encore, de l'histoire; elle est sectaire et destructrice souvent, elle est compréhensive et accueillante parfois, elle n'est jamais rassurante, vraiment éclairante; elle n'enseigne pas. Et pour ses maîtres qui ont le double

(1) Voir notamment, dans la SOMME THÉOLOGIQUE, toute la PREMIÈRE QUESTION; dans le Commentaire sur le DE TRINITATE de Boèce, la QUESTION IIe art. 2; dans le CONTRA GENTES, le chapitre Ier du Ier Livre.

malheur d'ignorer et d'ignorer qu'ils ignorent, la théologie est une chose de l'autre monde.

Oui, certes, de l'autre monde, la thologie l'est, en effet, quand à son objet; mais l'autre monde porte celui-ci, le continue en tous sens, en arrière, en avant et au-dessus, et il n'est pas étonnant qu'il l'éclaire.

Si l'intellectuel catholique appartient à son temps, il ne peut rien faire de mieux que de travailler pour sa part à nous restituer l'ordre qui nous manque. Ce qui fait défaut à ce temps au point de vue doctrine, ce n'est pas la dose du savoir, c'est l'harmonie du savoir, harmonie qui ne s'obtient que par un appel aux premiers principes (1).

L'ordre de l'esprit doit correspondre à l'ordre des choses et puisque l'esprit ne s'instruit vraiment que par la recherche des causalités, l'ordre de l'esprit doit correspondre à l'ordre des causes. Si donc il y a un Etre premier et une Cause première, c'est là que s'achève et que s'éclaire ultimement le savoir. En philosophe d'abord, au moyen de la raison; en théologien ensuite, utilisant la lumière venue des sommets, l'homme de vérité doit centrer sa recherche en ce qui est point de départ, règle et fin à titre premier, en ce qui est tout à tout, comme à tous.

L'ordre ne vient, en aucun genre d'objets ou de dis-

(1) Charles DUNAN a écrit cette parole frappante : « Pour la philosophie moderne, les problèmes transcendants sont nuls et non avenus. Mais la réciproque est vraie : si ces problèmes existent, c'est la philosophie moderne qui n'existe pas ». LES DEUX IDÉALISMES, p. 182. Paris 1911, Alcan éd.

ciplines, qu'au moment où les principes, hiérarchiquement rangés jusqu'au principe premier, jouent leur rôle de principes, de chefs, comme dans une armée, comme dans une maison ordonnée, comme dans un peuple. Aujourd'hui, nous avons répudié les premiers principes, et le savoir s'est débandé. Nous n'avons plus que des bribes, de magnifiques oripeaux et pas d'habits, de magnifiques chapitres et pas de livre achevé, pas de Bible.

Les Bibles du savoir, ce furent autrefois les SOMMES: nous n'avons plus de Sommes, et nul parmi nous n'est en état d'en écrire une. Tout est chaotique. Mais tout au moins, si une Somme collective est prématurée, chaque homme qui pense et qui désire vraiment SAVOIR peut essayer de constituer sa Somme personnelle, c'est-à-dire d'introduire l'ordre en ses connaissance par un appel aux principes de cet ordre, c'est-à-dire en philosophant, et en couronnant sa philosophie par une théologie sommaire, mais profonde.

Les savants chrétiens, depuis le début jusqu'à la fin du XVIIe siècle, ont tous été des théologiens, et les savants, chrétiens ou non, jusqu'au XIXe, ont tous été des philosophes. Depuis, le savoir s'est abaissé; il a gagné en surface et perdu en hauteur, donc aussi en profondeur, car la troisième dimension a deux sens qui se répondent. Que le catholique conscient de cette aberration et de ses conséquences n'y succombe pas; devenu intellectuel ou désireux de le devenir, qu'il vise l'intellectualité complète; qu'il se donne toutes ses dimensions.

« La théologie, disait le Père Gratry, est venue insérer

dans l'arbre de la science une greffe divine, grâce à laquelle cet arbre peut porter des fruits qui ne sont pas les siens. On n'ôte rien de sa sève, on lui donne au contraire un cours glorieux. En raison de ce nouvel élan imprimé au savoir, de cet appel des données humaines à une collaboration céleste, toutes les connaissances sont vivifiées et toutes les disciplines élargies. L'unité de la foi donne au travail intellectuel le caractère d'une coopération immense. C'est l'œuvre collective des humains unis en Dieu. Et c'est pourquoi la science chrétienne, telle qu'elle est, et bien plus encore quand aura été écrite la Somme des temps modernes, ne peut que dépasser en ampleur et en inspiration tous les monuments de l'antiquité et du néo-paganisme. Les Encyclopédies n'en approchent pas plus que Babel des cathédrales.

Cherchant la vérité, on ne devrait pas pouvoir ignorer un tel trésor. J'espère que la génération prochaine, mise sur la voie par celle-ci qui dépasse si notoirement ses aînées, abordera tout de bon et sans respect humain la science des sciences, le cantique des cantiques du savoir, la théologie inspiratrice et seule finalement concluante. Elle y trouvera à la fois la maturité et l'envol, le lyrisme puissant et calme qui est la vie complète de l'esprit.

Il n'est pas si difficile qu'on le croit de pénétrer la théologie, et ce n'est pas une étude très longue, au degré où il s'agit de l'obtenir. L'adopter comme spécialité, ce serait autre chose. Consacrez-y quatre heures

par semaine pendant les cinq ou six années que suppose une formation, ce sera très suffisant; vous n'aurez plus ensuite qu'à entretenir.

Mais n'allez pas, surtout, vous confier à de faux maîtres. Abordez aussitôt saint Thomas d'Aquin. Etudiez la SOMME, sans négliger, au préalable, de vous renseigner très exactement sur le contenu de la foi. Ayez sous la main le CATÉCHISME DU CONCILE DE TRENTE, qui est lui-même un puissant abrégé de théologie. Possédez pleinement ce manuel et poursuivez avec saint Thomas, jour par jour, le développement rationnel de la science divine. Le texte vous paraîtra d'abord sec, abstrus; puis, peu à peu, les lumières dominatrices brilleront; les premières difficultés vaincues auront pour récompense des victoires nouvelles; vous apprendrez la langue du pays, et, au bout d'un certain temps, vous circulerez là comme chez vous, sentant que ce chez vous est une sublime demeure.

Etudiez, bien entendu, en latin! Les traductions de la SOMME sont traîtresses. Celui qui se laisserait arrêter par le petit effort de débrouiller une langue dont un esprit ordinaire vient à bout en deux mois ne mériterait pas qu'on s'inquiète de sa formation. Nous parlons pour des ardents : que ceux-là, désireux de pénétrer dans le « cellier à vin », se donnent la peine d'en chercher la clef.

Quelque ouvrage d'introduction vous faisant pressentir le contenu de saint Thomas et vous servant de prélibation serait utile. Ne vous y attardez pas; mais

prenez cette main qui se tend pour vous mettre en marche (1).

D'un autre côté, un répétiteur d'esprit ouvert et bien informé serait au début d'un immense secours: j'allais dire secours indispensable. Il vous initierait à mesure au vocabulaire spécial du thomisme, vous éviterait des hésitations et des quiproquos, éclairerait un texte par un autre texte, vous signalerait les pistes et garderait votre marche des faux pas. Toutefois, pénétré comme je suis de la nuisance d'amis maladroits, du refroidissement et de l'espèce de scandale qu'occasionnent de sots commentaires, je vous dis: Recherchez plutôt la solitude qu'un concours borné. Efforcez-vous de casser la noix; elle meurtrira vos mains, mais elle cédera, et saint Thomas lui-même instruira son disciple.

A cet effet, consultez soigneusement, à l'occasion de chaque article les passages différents auxquels les éditions vous renvoient; consultez l'INDEX TERTIUS, ce trésor; comparez; faites que les documents se complètent, se commentent, et rédigez vous-même votre article. Excellente gymnastique, qui procurera à votre esprit souplesse, vigueur, précision, haine du sophisme et de l'à peu près, ampleur, et, en même temps, accumulation progressive de notions nettes, profondes, bien enchaînées, toujours reliées à leurs principes premiers et constituant, par leur coadaptation, une forte synthèse.

(1) Cf. Comme ouvrage élémentaire : JACQUES MARITAIN, ELÉMENTS DE PHILOSOPHIE, Téqui 1920. Pour le travailleur plus avancé : A.-D. SERTILLANGES, SAINT THOMAS D'AQUIN, dans la Collection des Grands Philosophes. Alcan 1910.

II

J'arrive par là tout naturellement à exposer ma pensée relativement au thomisme envisagé comme cadre d'une science comparée.

On ne saurait contester l'utilité de posséder le plus tôt possible, dès le départ s'il se peut, un ensemble d'idées directrices formant corps, et capable, comme l'aimant, d'attirer et de se subordonner toutes nos connaissances. Qui n'a pas cela ressemble, dans l'univers intellectuel, au voyageur qui facilement coule au scepticisme, à fréquenter tant de civilisations disparates et de doctrines adverses.

Ce désarroi est un des grands malheurs de ce temps. S'en retirer, grâce à l'équilibre intellectuel que procure une doctrine sûre, c'est un bienfait incomparable. Or, le thomisme est à cet égard souverain. On dirait qu'il a été créé sept siècles d'avance pour étancher notre soif. Comparé à l'eau limoneuse qu'on nous sert, il est une source limpide. Après qu'on a vaincu par un effort vigoureux les premières difficultés d'une exposition archaïque, il vous rassure l'esprit, l'établit en pleine clarté et lui offre un cadre à la fois souple et fort pour ses acquisitions ultérieures.

Le thomisme est une synthèse. Ce n'est pas pour cela une science complète; mais la science complète peut s'y appuyer comme à un pouvoir de coordination et de surélévation quasi miraculeux. Si un pape a pu dire de l'œuvre de saint Thomas prise dans son détail QUOT

ARTICULI, TOT MIRACULA, à bien plus forte raison l'ensemble est-il un prodige.

Etudiez ce système, appréciez-en les caractères, jugez-en les idées maîtresses, puis leur ordre, puis la fécondité de leur généalogie descendante, l'ouverture d'angle, ou pour mieux dire la capacité vitale de chaque notion en face des faits et des notions accessoires qui la peuvent nourrir: vous verrez avec étonnement que nul ensemble partiel ne peut être comparé à celui-là comme force attractive à l'égard du tout, que nulle graine n'a plus de pouvoir pour absorber et pour canaliser les sucs de la terre.

Le thomisme est une position de l'esprit tellement bien choisie, si éloignée de tous les extrêmes où se creusent les abîmes, si centrale par rapport aux sommets, qu'on y est conduit logiquement de tous les points du savoir et que de lui on rayonne, sans brisures du chemin, dans toutes les directions de la pensée et de l'expérience.

D'autres systèmes s'opposent aux systèmes voisins : celui-ci les concilie dans une lumière plus haute, ayant songé à ce qui les séduisait et s'inquiétant de faire droit à tout ce qu'ils ont de juste. D'autres systèmes ont été contredits par les faits: celui-ci vient à leur rencontre, les enveloppe, les interprète, les classe et les consacre à l'égal d'un droit.

Nulle métaphysique n'offre aux sciences de la nature des principes d'agencement et d'interprétation supérieure plus secourables; nulle psychologie rationnelle

n'est mieux en rapport avec ce que la psychologie expérimentale et les sciences annexes ont trouvé; nulle cosmologie n'est plus souple et plus accueillante aux découvertes qui ont déconcerté tant de rêveries anciennes; nulle morale ne sert mieux le progrès de la conscience humaine et des institutions.

Je ne puis tenter ici de prouver si peu que ce soit le bien fondé de ces affirmations; en attendant que chacun l'éprouve pour son compte, c'est une question de confiance. Mais la confiance du catholique ne doit-elle pas aller naturellement à celle qui a reçu mission et grâce pour guider de haut l'essor de son esprit?

L'Eglise croit aujourd'hui, comme elle le crut dès le premier abord, que le thomisme est une arche salvatrice, capable de garder à flot les esprits dans le déluge des doctrines. Elle ne le confond pas avec la foi, ni davantage avec la science en toute son ampleur; elle sait qu'il est faillible et qu'il a participé, en tout ce qui est théorie transitoire, aux erreurs des temps; mais elle estime que sa membrure répond dans son ensemble à la constitution du réel et de l'intelligence, et elle constate que la science comme la foi y concourent, parce que lui-même a pris position entre elles comme un castel au carrefour des routes.

On ne peut rien imposer en un tel domaine; mais je dis à celui qui se décide à la science comparée, c'est-à-dire qui forme le propos de mener de front les sciences particulières, la philosophie et la théologie comme une

seule et unique recherche: consultez-vous; essayez de trouver dans votre cœur assez de foi en votre guide séculaire pour ne pas lui marchander une libre adhésion filiale. Si vous y réussissez, votre fidélité aura sa récompense; vous monterez à un niveau que ne connaissent ni le solipsisme orgueilleux ni la modernité sans base éternelle.

III

Complétons aussitôt ce que nous venons de dire de la science comparée, pour qu'on ne croie pas que sous ce couvert nous poussons à une science encyclopédique. Plus on sait, sous certaines conditions, mieux cela vaut; mais en fait, les conditions ne pouvant être remplies — aujourd'hui moins que jamais, l'esprit encyclopédique est ennemi de la science.

La science consiste en profondeur plus qu'en superficie. La science est une connaissance par les causes, et les causes plongent comme des racines. Il faut sacrifier toujours l'étendue à la pénétration, pour cette raison que l'étendue, par elle-même, n'est rien et que la pénétration, en nous introduisant au centre des faits, nous fournit la substance de ce qu'on recherchait dans une poursuite sans terme.

Nous avons plaidé une certaine extension, mais c'était en faveur de la profondeur même et à titre de formation; la formation obtenue et l'approfondissement assuré de ses possibilités, il en faut venir à creuser, et seule la spécialisation peut le permettre.

Il est fréquent que ce qui est indispensable au pre-

mier abord devienne hostile ensuite. L'hostilité se manifesterait ici de bien des façons et elle mènerait à la décadence de l'esprit par des voies diverses.

Tout d'abord, chacun a ses capacités, ses ressources, ses difficulés intérieures ou extérieures, et l'on doit se demander s'il serait sage de cultiver également ce pour quoi l'on est fait et ce qui se tient plus ou moins hors de vos prises. Vaincre une difficulté est bien; il le faut; mais la vie intellectuelle ne doit pas être une acrobatie permanente. Il est très important de travailler dans la joie, donc dans la facilité relative, donc dans le sens de ses aptitudes. Il faut, en avançant tout d'abord dans diverses voies, se découvrir soi-même et, une fois averti de sa vocation spéciale, s'y fixer.

Ensuite, un danger guette les esprits qui se répandent par trop : c'est de se contenter de peu. Satisfaits de leurs explorations à travers tout, ils arrêtent l'effort ; leurs progrès, tout d'abord rapides, sont ceux des feux follets sur la terre. Nulle énergie ne se déploie longtemps si elle n'est stimulée par la difficulté croissante et soutenue par l'intérêt croissant aussi d'une fouille laborieuse. L'ensemble examiné, jugé dans ses relations et son unité de principes fondamentaux, il est urgent, si l'on ne veut piétiner sur place, de s'attaquer à une tâche précise, limitée, proportionnée à ses forces et de s'y donner désormais de tout son cœur.

Nos propositions de tout à l'heure trouvent là leur réciproque. Nous disions : Il faut entrer dans diverses voies pour avoir le sentiment des rencontres ; il faut

aborder la terre largement pour aboutir à des profondeurs. Cela fait, si l'on ne pense plus qu'à creuser au centre, le rétrécissement apparent profite à tout l'espace, le fond du trou montre tout le ciel. Dès que l'on sait à fond quelque chose, pour peu que l'on ne soit pas ignorant du reste, ce reste en toute son étendue a le bénéfice du voyage vers les profondeurs. Tous les abîmes se ressemblent et tous les fondements communiquent.

De plus, à supposer qu'on s'attaque avec une même et durable énergie à toutes les branches du savoir, on se trouvera promptement devant une tâche impossible. Que fera-t-on ? Ayant voulu être légion, on aura oublié d'être quelqu'un ; en visant au géant, on se diminue comme homme.

Chacun, dans la vie, a son œuvre ; il doit s'y appliquer courageusement et laisser à autrui ce que réserve à autrui la Providence. Il faut écarter la spécialité tant qu'il s'agit de devenir un homme cultivé, et, en ce qui concerne le héros de ces pages, un homme supérieur ; mais il faut faire appel de nouveau à la spécialité quand il s'agit d'être un homme exerçant une fonction et se proposant un rendement utile. En d'autres termes, il faut tout COMPRENDRE, mais en vue de parvenir à FAIRE quelque chose.

IV

Concluez de là l'obligation de se résoudre, en son temps, aux sacrifices nécessaires. C'est une grande peine de se dire : En prenant un chemin, j'en abandonne mille.

Tout est intéressant; tout pourrait être utile; tout attire et séduit l'esprit généreux ; mais il y a la mort ; il y a les nécessités de l'esprit et des choses : force est bien de se soumettre et de se contenter, pour ce que le temps et la sagesse vous dérobent, du regard de sympathie qui sera encore un hommage au vrai.

N'ayez pas honte d'ignorer ce que vous ne pourriez savoir qu'au prix de la dispersion. Que vous en ayez de l'humilité, oui, car cela marque nos limites ; mais nos limites acceptées sont une partie de notre vertu ; une grande dignité en ressort: celle de l'homme qui se tient dans sa loi et qui joue son rôle. Nous sommes peu de chose mais nous faisons partie d'un tout et nous en avons l'honneur. Ce que nous ne faisons pas, nous le faisons encore : Dieu le fait, nos frères le font, et nous sommes avec eux dans l'unité de l'amour.

Ne vous croyez donc pas tout possible. Mesurez-vous, mesurez votre tâche ; après quelques tâtonnements inévitables, sachez vous limiter sans raideur ; gardez, moyennant des lectures et au besoin de petits travaux, le bénéfice des cultures premières, le contact des ampleurs, mais pour le principal de votre temps et de vos forces, concentrez-vous. Le demi-savant n'est pas celui qui ne sait que la moitié des choses, c'est celui qui ne les sait qu'à demi. Sachez ce que vous avez décidé de savoir; ayez un regard pour le reste. Ce qui n'est pas de votre vocation propre, abandonnez-le à Dieu qui en aura le soin. Ne soyez pas un déserteur de vous-même, pour avoir voulu vous substituer à tous.

CHAPITRE VI

L'ESPRIT DU TRAVAIL

I. L'ARDEUR DE LA RECHERCHE. — II. LA CONCENTRATION. — III. LA SOUMISSION AU VRAI. — IV. LES ÉLARGISSEMENTS. — V. LE SENS DU MYSTÈRE.

I

Le champ du travail déterminé, il est bon de marquer l'esprit qui doit animer le travailleur, et c'est d'abord, avant tout mode particulier de son application, un esprit de zèle. « ECLAIRE-TOI DE TES DOUTES », dit saint Thomas à son disciple.

Un esprit actif est constamment en quête de quelque vérité qui est pour lui, dans le moment, la figuration de cette vérité intégrale à laquelle il a voué son culte. L'intelligence est pareille à l'enfant, sur les lèvres duquel les POURQUOI ne se taisent point. Un bon éducateur laisse-t-il sans satisfaction cette féconde inquiétude? Ne profite-t-il pas d'une curiosité neuve, comme d'un jeune appétit, pour nourrir solidement l'organisme spirituel naissant? Notre âme ne vieillit pas; elle est toujours en croissance; à l'égard de la vérité, elle est toujours enfant; chargés nous-mêmes de son éducation per-

manente, nous ne devons, autant qu'il se peut, laisser sans solution aucun des problèmes qui se posent à nous au cours du travail et sans conclusion appropriée aucune de nos enquêtes.

Que l'homme d'étude soit donc aux écoutes de la vérité. Tandis qu'il est penché sur sa tâche, l'Esprit souffle en lui, se révèle peut-être au dehors, envoie ses prophètes, hommes, choses, livres, événements : l'âme attentive n'en doit rien négliger ; car cet esprit du vrai, comme la grâce, souvent passe et ne revient pas. Lui-même, d'ailleurs, n'est-il pas une grâce ?

Le grand ennemi du savoir, c'est notre indolence ; c'est cette paresse originelle qui répugne à l'effort, qui veut bien, capricieusement, donner de ci de là quelque coup de collier, mais vite revient à un automatisme négligent, considérant un élan vigoureux et soutenu comme un vrai martyre. Un martyre, peut-être ! étant donnée notre constitution ; mais ce martyre, il faut y être préparé ou renoncer à l'étude ; car que peut-on faire sans mâle énergie ? L'esprit est comme l'aéroplane qui ne peut se maintenir haut qu'en progressant de toute la force de son hélice. S'arrêter, c'est choir.

Par contre, une ardeur tenace peut nous porter hors de toutes les limites prévues par nos rêves. On ne sait pas à quel point l'intelligence est plastique et susceptible d'entraînement. Bossuet a dit : « L'esprit de l'homme peut trouver jusqu'à l'infini, sa seule paresse met des bornes à sa sagesse et à ses inventions. » Ce que nous prenons pour barrière n'est le plus souvent que

la broussaille de nos défauts et de nos négligences sensuelles. Entre concevoir et projeter, projeter et exécuter, exécuter et parfaire, que de délais, que de chutes! L'habitude de l'effort rapproche ces étapes et fait passer de la conception à l'achèvement par une pente rapide. L'homme fort dresse devant soi l'échelle de Jacob, pour les montées et les descentes des anges qui nous visitent.

Certains esprits en arrivent promptement à se contenter d'un certain acquis. Ayant travaillé au début, ils ont perdu le sentiment de leur vide. Ils ne songent pas que nous sommes toujours vides de ce que nous n'avons point et que, dans un champ de découverte illimité, il n'y a jamais lieu de se dire: Arrêtons-nous là. S'il ne s'agit que de parade ou de quelque avantage, un petit stock de pensées y peut suffire. Beaucoup se servent ainsi d'un paravent léger pour masquer à autrui et à eux-mêmes une vaste ignorance. Mais une réelle vocation ne se satisfait pas à si peu de frais ; elle considère tout acquis comme un point de départ. Savoir, chercher, savoir de nouveau et repartir pour chercher encore, c'est la vie d'un homme consacré au vrai, comme acquérir, quelle que soit sa fortune, est le but de l'avare. L'intellectuel sincère dit chaque jour au Dieu de vérité: « LE ZÈLE DE TA MAISON ME DÉVORE. »

C'est sur le tard plus que jamais qu'il y a lieu de se garder d'une telle tentation. On connaît le cas de ceux qu'on appelle « bonzes », vieux savants qui étouffent sous les honneurs, qu'on écrase d'exigences et qui per-

dent en représentation le temps qu'ils consacraient jadis à des découvertes. Mieux outillés, ils ne produisent plus; soutenus de toute façon, ils ne sont cependant qu'une ombre d'eux-mêmes. On disait du peintre Henner, à la fin de sa vie : « Il ne fait plus que de faux Henner. » Je ne signe pas ce jugement, mais le mot est cruel, et, pour tous ceux qu'il pourrait viser, il est redoutable. Il ne faut pas se dissimuler que, chez les jeunes aussi, on constate ce radotage prématuré qui, heureux d'une trouvaille réelle ou apparente, l'exploite à satiété et perd à étirer un fil de plus en plus ténu, des soins qui seraient mieux employés à fondre un lingot ou à frapper une médaille.

Un vrai penseur apporte à son travail un tout autre esprit; il est entraîné par un instinct de conquérant, une fougue, un élan, une inspiration héroïques. Un héros ne se fixe pas, ne se limite pas. Un Guynemer juge une victoire comme une répétition pour une autre victoire ; selon un mode tout-puissant, il vole, repart, atteint l'adversaire, se retourne contre un nouveau et ne voit que dans la mort la fin de sa carrière.

Il faut toujours chercher, toujours s'efforcer. La nature pousse le sauvageon à refleurir, l'astre à briller, l'eau à couler, dévalant les pentes, tournant les obstacles, remplissant les vides, rêvant de la mer qui l'attend là-bas, où elle atteindra peut-être. La création à tous ses étages est une aspiration continue: l'esprit, qui est en puissance toutes choses, ne peut limiter de lui-même ses formes idéales plus que les formes naturelles dont

elles sont le reflet. La mort le limitera, et aussi son impuissance : que du moins son courage fuie les paresseuses frontières. L'infini qui est devant nous veut l'infini de notre désir pour corriger autant qu'il se peut l'évanouissement de notre force.

II

Cet esprit de zèle doit se concilier avec une concentration que tous les hommes de pensée profonde nous recommandent. Rien de désastreux comme l'éparpillement. Diffuser la lumière, c'est l'affaiblir dans des proportions géométriquement croissantes. Au contraire, concentrez par l'interposition d'une loupe, et ce qui était à peine échauffé par le libre rayonnement brûle au foyer où l'ardeur s'exalte.

Que votre esprit apprenne à faire loupe, grâce à une attention convergente ; que votre âme soit toute tendue vers ce qui s'est établi en vous à l'état d'idée dominante, d'idée absorbante. Sériez les travaux, afin de pouvoir vous y donner tout entier. Que chaque tâche vous prenne à fond, comme si elle était seule. C'était le secret de Napoléon ; c'est celui de tous les grands actifs. Les génies mêmes ne furent grands que par l'application de toute leur force sur le point où ils avaient décidé de donner leur mesure.

Il faut laisser chaque chose à elle-même, la faire en son temps, en réunir toutes les conditions, lui consacrer

la plénitude des ressources dont on dispose, et, une fois qu'on l'a menée à bien, passer paisiblement à une autre. On accumule ainsi incroyablement sans se ruiner en agitations.

Ce n'est pas qu'on ne puisse avoir plusieurs travaux en chantier : cela même est nécessaire; car pour avoir du recul, pour mieux se juger et au besoin se reprendre, pour se reposer d'un effort par un autre, peut-être aussi pour des motifs accidentels, on ne peut éviter l'interruption et l'échange des tâches. Mais alors, ce que nous disons de la concentration s'applique à chaque besogne et à chaque reprise la concernant. Au moment où celle-ci est en question, il faut exclure celle-là, établir un système de cloisons étanches, pousser à fond sur le point abordé et ne permuter qu'ensuite.

Les va-et-vient ne réussissent jamais. Le voyageur qui tâtonne et s'engage successivement dans diverses routes s'épuise, se décourage et n'avance pas. Au contraire, la continuité dans une voie et les reprises énergiques suivies de détentes opportunes, à savoir quand la première phase de l'action est satisfaite, c'est le moyen de produire au maximum, et en même temps de garder sa pensée fraîche, son courage intact. L'âme d'un vrai travailleur, en dépit de ses préoccupations et de leur multiplicité successive, devrait toujours, entre deux pesées ardentes sur l'obstacle, être trouvée paisible et noble comme l'assemblée des nuages sur l'horizon.

Ajoutez que cette loi de toute activité se renforce quand il s'agit de pensée pure, en raison de l'unité du

vrai et de l'importance d'en maintenir sous nos yeux tous les éléments pour que la clarté en jaillisse. Chaque idée, pour peu que c'en soit vraiment une, est riche à l'infini; tenant à toutes les autres, elle peut sans cesse s'y régénérer. Tant que ces dépendances éclairantes se découvrent, tant que le vrai rayonne, ne distrayez pas le regard, gardez en main le fil qui vous guide à travers le labyrinthe; semez la graine d'une féconde pensée, puis la graine de la plante nouvelle; ne vous lassez ni de culture, ni de semailles: un seul germe vaut pour tout un champ.

Tous les ouvrages d'un esprit bien fait ne devraient être que des développements d'une pensée unique, d'un sentiment de la vie qui cherche ses formes et ses applications: à plus forte raison toutes les démarches d'une période définie, d'une entreprise, d'une séance d'étude doivent-elles s'orienter, se masser avec une discipline stricte. Creuser toujours le même trou, c'est le moyen de descendre profond et de dérober ses secrets à la terre.

Un des effets de cette concentration, ce sera le choix dans la masse confuse qui presque toujours se présente à nous, lors de nos premières recherches. Peu à peu, les liaisons essentielles se découvriront, et c'est en cela que consiste avant tout le secret des puissantes œuvres. La valeur n'est nulle part dans la multiplicité; elle est dans les relations de quelques éléments qui gouvernent tout le cas, ou tout l'être, qui en fournissent la loi et permettent donc à son sujet la création originale, l'œu-

vre en relief et de solide portée. Quelques faits bien choisis ou quelques idées fortes, fortes, dis-je, par leur cohérence et leurs enchaînements plus que par leur teneur, c'est la matière suffisante d'une production géniale. Bien diriger leurs investigations et bien centrer leurs travaux, ce fut tout l'art des grands ; c'est ce qu'à leur exemple il faut tenter, chacun, pour aller jusqu'au bout de soi-même.

III

Mais une autre chose est encore plus importante, c'est de nous soumettre, en même temps qu'à la discipline du travail, à la discipline du vrai, qui est la stricte condition de son commerce. Une obéissance prompte : voilà ce qui appelle en nous la vérité. A ce rendez-vous solennel, nous devons apporter une âme respectueuse. La vérité ne se livre que si nous sommes d'abord dépouillés et bien décidés à ce qu'elle seule suffise. L'intelligence qui ne se donne pas est en état de scepticisme, et le sceptique est peu armé pour la vérité. La découverte est le fait de la sympathie ; or, qui dit sympathie dit don.

Par la pensée nous TROUVONS quelque chose, nous ne le faisons pas ; refuser de nous y soumettre, c'est ne la rencontrer point, et ne pas nous y soumettre d'avance, c'est esquiver sa rencontre. Cédant au vrai et nous l'exprimant du mieux que nous pouvons, mais sans altération criminelle, nous exerçons un culte auquel le Dieu intérieur et le Dieu universel répondront

en révélant leur unité et en liant société avec notre âme. En cela comme en tout, c'est la volonté propre qui est l'ennemie de Dieu.

Cette soumission suppose l'humilité, et nous aurions à rappeler ici ce que nous disions des vertus pour le règne de l'intelligence ; car les vertus ont toutes pour base l'exclusion de la personnalité orgueilleuse, qui répugne à l'ordre. Intellectuellement, l'orgueil est le père des aberrations et des créations factices; l'humilité est l'œil qui lit au livre de la vie et au livre de l'univers.

L'étude pourrait se définir en disant : C'est Dieu qui prend en nous conscience de son œuvre. Ainsi que toute action, l'intellection va de Dieu à Dieu comme à travers nous. Dieu en est la cause première; il en est la fin dernière : sur le passage, notre moi débordant peut faire dévier l'essor. Ouvrons plutôt les yeux avec sagesse, pour que notre Esprit inspirateur voie.

Notre intellect est au total une puissance passive; on est fort, intellectuellement, dans la mesure où l'on est réceptif. Ce n'est pas qu'il n'y ait lieu de réagir; mais la réaction vitale sur laquelle nous nous étendrons ne doit rien changer à la teneur de nos acquisitions, elle les fait seulement nôtres. Une grande culture, en peuplant l'esprit, y crée de nouvelles amorces et en augmente la capacité; mais sans l'humilité, cette attraction exercée sur le dehors sera elle aussi une source de mensonges. Au contraire, à l'esprit cultivé et humble, les lumières viennent de toutes parts, elles s'y accrochent comme l'aurore aux cimes.

Outre l'humilité, il faut recommander au penseur une certaine passivité d'attitude qui réponde à la nature de l'esprit et à celle de l'inspiration. Nous savons mal comment va l'esprit; mais nous savons que la passivité est sa loi première. Nous savons encore moins la route de l'inspiration; mais nous pouvons constater qu'elle utilise en nous l'inconscience plus que les initiatives. Nous avançons à travers les difficultés comme un cavalier dans la nuit : mieux vaut nous fier à notre monture que de tirer indiscrètement sur la bride.

Une activité trop volontaire rend notre intelligence moins sûre et moins réceptive; trop agités, nous demeurons à nous-mêmes, alors que comprendre c'est devenir autre et subir un heureux envahissement. Essayez de penser dans l'objet de la science, non en vous-même, comme lorsqu'on parle il faut parler dans l'espace, non dans ses propres cavités. Les chanteurs savent ce que je dis; ceux qui ont goûté de l'inspiration me comprendront de même. Il faut regarder A TRAVERS l'esprit, vers les choses, non DANS l'esprit, plus ou moins oublieux des choses. Dans l'esprit, il y a CE PAR QUOI l'on voit, mais non CE QUE l'on voit : que le moyen ne nous distraie pas du terme.

Voici le travail profond : se laisser pénétrer par la vérité, en être submergé doucement, s'y noyer, ne plus penser que l'on pense, ni que l'on soit, ni que rien au monde soit, hors la vérité elle-même. Telle est la bienheureuse extase.

Pour saint Thomas, l'extase est fille de l'amour, qui

vous transporte au dehors, vers l'objet de vos rêves : aimer la vérité assez ardemment pour s'y concentrer et se transporter ainsi dans l'universel, dans ce qui est, au sein des vérités permanentes, c'est l'attitude de contemplation et de production féconde. On est alors ramassé sur soi, mais avec l'œil sur la proie, comme le fauve, et la vie intérieure est intense, mais avec un sentiment de lointain, comme si l'on circulait dans les astres. On se sent à la fois épanoui et enchaîné, libre et esclave; on est pleinement soi-même en se donnant à plus haut que soi ; on s'exalte en se perdant : c'est le nirvâna de l'intelligence ravie et puissante.

N'allez donc pas, si vous êtes visité par cet esprit, le décourager et l'expulser pour une forme de travail tout artificielle et extérieure. S'il est absent, hâtez son retour par vos humbles vœux. Sous l'éblouissement divin, vous avez plus à gagner en peu de temps qu'en beaucoup livré à vos seules pensées abstraites. « DANS TES PARVIS, SEIGNEUR, UN JOUR VAUT PLUS QUE MILLE » (Ps. LXXIII, II).

Evitez aussi longtemps qu'il se pourra le retour de l'activité voulue, le réveil de l'Epouse. Que votre esprit soit la cire, non le cachet, afin que la ligne de la vérité demeure pure. Pratiquez le SAINT ABANDON; obéissez à Dieu; soyez comme le poète inspiré, comme l'orateur qu'une vague intérieure soulève et chez qui la pensée ne pèse plus.

D'un autre côté, ayant à recevoir des hommes par la lecture, l'enseignement, les fréquentations, goûtez cette

règle d'or insérée par saint Thomas au milieu des SEIZE PRÉCEPTES : « NE REGARDE PAS DE QUI TU ENTENDS LES CHOSES, MAIS TOUT CE QUI SE DIT DE BON, CONFIE-LE A TA MÉMOIRE. »

L'histoire des sciences est pleine des résistances de talent à talent, de génie à génie, de coterie à coterie, de chapelle à chapelle. Laënnec s'oppose à Broussais, Pouchet à Pasteur ; Lister a l'Angleterre contre lui, Harvey toute l'humanité au-dessus de quarante ans. On dirait que la vérité est trop luxuriante et qu'il faut enrayer sa pullulation. Pourtant, les lois du monde se soumettent à la matière : pourquoi l'esprit a-t-il tant de peine à plier l'esprit?

Dans la PREMIÈRE AUX CORINTHIENS (c. XIV), il est dit que si au moindre des fidèles en oraison il est révélé quelque chose, les autres doivent se taire et l'entendre. Sur quoi saint Thomas fait cette réflexion : « Nul, si sage qu'il soit, ne doit rejeter la doctrine d'un autre, si petit qu'il soit » (1), et cela se rapporte à un autre conseil paulinien : « ESTIMEZ-VOUS, EN TOUTE HUMILITÉ, SUPÉRIEURS LES UNS AUX AUTRES. » (Philipp., II, 3.) Celui-là est supérieur dans le moment, qui se trouve plus près de la vérité et en reçoit la lumière.

Ce qui importe dans une pensée, ce n'est pas sa provenance, ce sont ses dimensions; ce qui est intéressant dans le génie même, ce n'est ni Aristote, ni Leibniz, ni

(1) In EVANG. JOANN. C. IX, lect. 3, fin.

Bossuet, ni Pascal, c'est la vérité. Plus une idée est précieuse, moins il importe de savoir d'où elle vient. Elevez-vous à l'indifférence des sources. La vérité seule a droit, et elle a droit partout où elle se montre. Comme il ne faut s'inféoder à personne, encore moins faut-il dédaigner personne, et s'il n'est pas opportun de « CROIRE A TOUS », on ne doit non plus refuser de croire qui que ce soit, s'il exhibe ses titres.

Là est la grande liberté, et la récompense en est si ample que l'avarice s'en saisirait, si elle ne se croyait mieux inspirée en gardant ses coffres. Nous croyons volontiers détenir tout, être capables de tout, et nous n'écoutons que distraitement les voix étrangères. Seuls quelques privilégiés, hommes ou livres, ont notre oreille et nous servent d'inspirateurs. Or, en réalité, l'inspiration est partout ; l'Esprit souffle à pleines vallées comme il hante les cimes. Dans la plus pauvre intelligence est un reflet de la Sagesse infinie, et la profonde humilité sait l'y reconnaître.

Comment ne pas se sentir en présence de Dieu, quand un homme enseigne? N'en est-il pas l'image? Image déformée quelquefois, mais authentique souvent, et la déformation est toujours partielle. Nous demander à quel prix s'opérerait le redressement et dans quelle mesure la rectitude demeure, ce serait un travail plus fécond que de hausser les épaules ou de s'opposer avec âpreté. Il est vain de s'opposer jamais; mieux vaut réfléchir. Partout où le Dieu de vérité a laissé de lui-même, nous devons nous empresser de recueillir, de vénérer reli-

gieusement et d'utiliser avec diligence. Là où le semeur éternel a passé, ne lèverons-nous pas la moisson?

IV

Enfin, pour ennoblir l'esprit du travail, il faut ajouter à l'ardeur, à la concentration, à la soumission un effort d'élargissement qui donne à chaque étude ou à chaque production une portée en quelque sorte totale.

Un problème ne peut être enfermé en soi; il déborde en raison de sa nature propre; car l'intelligibilité qu'il invoque est empruntée à des sources plus hautes que lui-même. Ce que nous avons dit de la science comparée nous renseigne ici. Chaque objet de notre étude appartient à un ensemble où il agit et reçoit de l'action, subit des conditions et pose les siennes; on ne peut l'étudier à part. Ce qu'on nomme spécialité ou analyse peut bien être une méthode, ce ne doit pas être un esprit. Le travailleur sera-t-il dupe de son propre stratagème? J'isole une pièce d'un mécanisme afin de la mieux voir; mais tandis que je la tiens et que mes yeux l'observent, ma pensée doit la maintenir en place, la voir jouer dans son tout, sans quoi j'altère le vrai et dans le tout rendu incomplet, et dans le rouage devenu incompréhensible.

Le vrai est un; tout se tient dans l'unique vérité suprême; entre un objet particulier et Dieu, il y a toutes les lois du monde, dont l'ampleur va croissant à partir de la norme appliquée à cet objet jusqu'à l'Axiome

éternel. D'autre part, l'esprit de l'homme lui aussi est un; sa formation ne saurait se satisfaire du mensonge des spécialités considérées comme un émiettement du vrai et du beau en fractions éparses. Si restreinte que soit votre enquête, si exigu le cas qui vous retient, c'est tout l'homme et tout l'univers qui sont réellement en cause. Le sujet et l'objet visent tous deux à l'universel. Etudier véritablement une chose c'est évoquer par degrés le sentiment de toutes les autres et de leur solidarité, c'est se mêler au concert des êtres; c'est s'unir à l'univers et à soi-même.

Nous parlions tout à l'heure de concentration; mais on savait que nous ne voulions point de ce fait rétrécir l'étude. Concentrer et élargir se concilient fort bien; l'un et l'autre est nécessaire. J'appelle concentration la convergence de l'attention sur un point; j'appelle élargissement le sentiment que ce point est le centre d'un vaste ensemble, voire le centre de tout, car dans la sphère immense « le centre est partout et la circonférence nulle part ».

Notre esprit a cette double tendance : unifier les détails pour arriver à une synthèse compréhensive; perdre dans le détail, en s'y oubliant, le sentiment de l'unité. Il faut équilibrer ces deux penchants. Le premier répond au but de la science, le second à notre faiblesse. Nous devons isoler pour mieux pénétrer, mais ensuite il faut unir, afin de mieux comprendre.

Ne placez donc pas, en travaillant, votre point de vue trop bas. Pensez de haut. Gardez l'âme d'un voyant en

épluchant les broutilles du vrai, et à plus forte raison ne rapetissez pas les questions sublimes. Sentez-vous en rapport avec les grands secrets, dans le souffle des grands êtres; percevez la lumière qui filtre ici ou là, mais qui plus loin, en continuité avec ce filet ténu, inonde les univers et rejoint la Source pure.

Corot ne peint pas un arbre en oubliant l'horizon ; Vélasquez pose ses Ménines en plein Escurial, en pleine vie, il serait plus vrai encore de dire en plein Etre, car c'est ce sentiment du mystère de l'Etre qui fait de ce prodigieux talent un génie qui stupéfie l'âme en charmant les yeux. C'est une règle de l'art de peindre, qu'il faut surtout penser au morceau qu'on ne peint pas, et que d'ailleurs le morceau cède au CARACTÈRE, à la portée générale du sujet, à l'élargissement hors la toile.

L'artiste à propos du moindre détail, doit être en état de rêverie universelle; l'écrivain, le philosophe, l'orateur, en état de pensée et d'émotion universelles. En posant le doigt sur un point de la mappemonde, il faut sentir toute son étendue et sa rondeur. C'est toujours du tout que l'on parle.

Fuyez ces esprits qui jamais ne peuvent sortir de la scolarité, qui sont esclaves du travail au lieu de le pousser devant eux en pleine lumière. Se laisser ligoter par d'étroites formules et se pétrifier l'esprit dans des formes livresques est une marque d'infériorité qui contredit clairement la vocation intellectuelle. Ilotes ou éternels enfants : tel est le nom de ces prétendus travailleurs, qu'on trouve dépaysés en toute haute région, devant tout

horizon large, et qui volontiers réduiraient les autres à leur orthodoxie de primaires étriqués.

Le génie est de voir, dans le travail, ce qu'on n'y mettra point, dans les livres ce qu'ils ne sauraient dire. Les interlignes d'un grand texte en sont le vrai trésor; ils suggèrent, ils donnent à penser que rien n'est étranger aux plus profondes pensées de l'homme. Au lieu de les diminuer, de les vider, prêtez donc aux sujets restreints ce qui en fait la solide substance, à savoir ce qui ne leur appartient pas, mais est commun à eux et à d'autres, à eux et à tous, comme la lumière est commune aux couleurs et à leur distribution sur les êtres.

L'idéal serait d'établir dans son esprit une vie commune de pensées qui se pénétreraient et n'en feraient pour ainsi dire qu'une seule. Ainsi en est-il en Dieu; peut-on trouver un meilleur modèle pour guider de loin notre pauvre science?

L'esprit de contemplation et d'oraison que nous avons requis nous rapprocherait tout naturellement de cet état; il porte ce fruit de lui-même. En adoptant le point de vue Dieu, grâce auquel chaque chose obtient son suprême raccordement et toutes leur cohésion, on doit se sentir au centre de tout, invité par des richesses et par des possibilités inépuisables.

Si l'on veut bien y réfléchir, on se rendra compte que l'espèce d'éblouissement qui nous prend en face d'une vérité nouvelle tient à ce sens des perspectives indéfinies et des attaches universelles. Ce seul pas fait dans le sens du vrai est comme une randonnée de lumière. On voit le

monde sous un nouveau jour; on sent le tout qui palpite au contact du fragment retrouvé. Plus tard, cette idée, ramenée en deçà des confins où elle jouait le rôle d'une avant-courrière, pourra sembler mesquine à celui qu'elle éblouissait; n'évoquant plus qu'elle-même, elle perd vie, elle déçoit le sentiment de l'infini qui est l'âme de toute recherche.

Les grands hommes ont souffert de ce desséchement des pensées. Leur vision était grande : ils trouvent leurs résultats petits. C'est pourquoi il faut les lire, eux aussi, dans un esprit non littéral, non livresque, dans un esprit de dépassement qui les rendra simplement à eux-mêmes. La lettre tue : que la lecture et l'étude soient esprit et vie.

V

C'est assez dire que le sens du mystère doit demeurer, même après notre effort maximum et même après que la vérité a paru y sourire. Ceux qui croient tout comprendre prouvent par cela seul qu'ils n'ont rien compris. Ceux qui se satisfont de réponses provisoires à des problèmes qui en réalité se posent toujours faussent la réponse qui leur est donnée, ne la sachant point partielle. Toute question est une énigme que nous pose la nature, et à travers elle Dieu ; ce que propose Dieu, Dieu seul y peut répondre. Les portes de l'infini sont toujours ouvertes. Ce qu'il y a de plus intéressant en chaque chose, c'est ce qui ne s'exprime point. « Nous ne

savons le tout de rien », dit Pascal et « pour comprendre à fond une seule chose, ajoute Claude Bernard, il faudrait les comprendre toutes ». On peut dire de la pleine vérité en une matière quelconque ce que disait de Dieu saint Augustin : « Si tu comprends, dis-toi que ce n'est pas cela ». Mais le petit esprit croit posséder le cosmos et sa fortune; un seau à la main avec trois litres d'eau miroitante, il dit : Voyez, j'ai capté l'océan et les astres.

Saint Thomas, à la fin de sa vie, gagné par ce sentiment du mystère de tout, répondait à frère Réginald qui le poussait à écrire : « Réginald, je ne puis plus : tout ce que j'ai écrit ne me paraît que de la paille ». N'ayons pas la présomption de souhaiter que ce haut désespoir vienne trop tôt ; il est une récompense; c'est le silence précurseur du grand cri dont vibrera toute l'âme envahie de lumière; mais un peu de cet émoi est le meilleur correctif de l'orgueil qui éblouit et des prétentions qui égarent. C'est aussi un stimulant du travail, car les lumières lointaines nous attirent tant que nous gardons l'espoir d'y atteindre. Au contraire, à croire que tout est dit et qu'il n'est que d'apprendre, on travaille dans un petit rond et l'on s'immobilise.

Un caractère élevé sait que nos lumières ne sont que les degrés d'ombre par lesquels nous montons vers la clarté inaccessible. Nous balbutions, et l'énigme du monde est parfaite. Etudier, c'est préciser quelques conditions, classer quelques faits : on n'étudie grandement qu'en plaçant ce peu sous les auspices de ce que l'on

ignore encore. Ce n'est point le placer dans l'obscurité; car la lumière qui ne se voit pas est celle qui soutient le mieux les reflets de notre nuit astrale.

Le mystère est en toutes choses la lumière du connu, comme l'unité est la source du nombre, comme l'immobilité est le secret des courses vertigineuses. Sentir en soi bruire tout l'être et toute la durée, les appeler en témoignage, c'est encore, en dépit de leur silence, s'entourer des meilleures garanties pour l'acquisition du vrai. Tout tient à tout, et les claires relations des êtres plongent dans cette nuit où je pénètre à tâtons.

CHAPITRE VII

LA PREPARATION DU TRAVAIL

A. LA LECTURE. — B. L'ORGANISATION DE LA MÉMOIRE. — C. LES NOTES

A. LA LECTURE

I. LIRE PEU. — II. CHOISIR. — III. QUATRE ESPÈCES DE LECTURE. — IV. LE CONTACT DES GÉNIES. — V. CONCILIER, AU LIEU D'OPPOSER. — VI. S'APPROPRIER ET VIVRE.

I

Travailler signifie apprendre et signifie produire : dans les deux cas il y faut une longue préparation. Car produire est un résultat, et pour apprendre, en matière ardue et complexe, il faut avoir traversé le simple et le facile : « par les ruisseaux, non de suite, il faut aller à la mer », nous dit saint Thomas.

Or, la lecture est le moyen universel d'apprendre, et c'est la préparation immédiate ou lointaine de toute production.

On ne pense jamais isolément; on pense en société, en collaboration immense ; on travaille avec les travailleurs du passé et ceux du présent. Tout le monde intellectuel peut être comparé, grâce à la lecture, à une salle de rédaction ou à un bureau d'affaires : chacun trouve dans le voisinage l'initiation, l'aide, le contrôle, le renseignement, l'encouragement qu'il lui faut.

Savoir lire et utiliser ses lectures est donc pour l'homme d'étude une nécessité primordiale et plût à Dieu que l'inconscience coutumière ne l'oubliât point!

La première règle est celle-ci: Lisez peu. Je ne conseille pas de se réduire arbitrairement : tout ce qui précède protesterait contre une telle interprétation. Nous voulons nous former un esprit large, pratiquer la science comparée, garder devant nous l'horizon ouvert : cela ne va pas sans beaucoup de lectures. Mais beaucoup et peu ne s'opposent que sur le même terrain. Il faut ici beaucoup absolument, parce que l'œuvre est vaste ; mais peu, relativement au déluge d'écrits dont la moindre spécialité encombre aujourd'hui les bibliothèques et les âmes.

Ce que l'on proscrit, c'est la passion de lire, l'entraînement, l'intoxication par excès de nutrition spirituelle, la paresse déguisée qui préfère une facile fréquentation à un effort.

La passion de la lecture, dont beaucoup s'honorent comme d'une précieuse qualité intellectuelle, est à la vérité une tare; elle ne diffère en rien des autres passions qui accaparent l'âme, y entretiennent le trouble, y lan-

cent et y entre-croisent des courants confus et en épuisent les forces.

Il faut lire intelligemment, non passionnément. Il faut aller aux livres comme une ménagère se rend aux halles, une fois réglés ses menus du jour conformément aux lois de l'hygiène et d'une sage dépense. L'esprit de la ménagère au marché n'est pas celui qu'elle aura, le soir, au cinématographe. Il ne s'agit pas de se griser, de s'éblouir, mais de régir une maison et de la faire bien vivre.

La lecture désordonnée engourdit l'esprit, elle ne le nourrit pas; elle le rend peu à peu incapable de réflexion et de concentration, par suite de production; elle l'extériorise au dedans, si l'on peut ainsi dire, et le rend esclave de ses images mentales, de ce flux et reflux dont il s'est fait l'ardent spectateur. Une telle ivresse est un alibi; elle dépossède l'intelligence et ne lui permet plus que de suivre à la trace les pensées d'autrui et de se livrer au courant des mots, des développements, des chapitres, des tomes.

Les petites excitations permanentes ainsi provoquées ruinent les énergies, comme une constante vibration use l'acier. Nul vrai travail à attendre du grand liseur, après qu'il s'est surmené les yeux et les méninges; il est, spirituellement, en état de céphalalgie, alors que le sage travailleur, gardant la possession de lui-même, calme et léger, ne lit que ce qu'il veut retenir, ne retient que ce qui doit servir, organise son cerveau et ne le malmène point par un bourrage absurde.

Allez donc plutôt dehors, lire au livre de la nature, respirer un air frais, vous détendre. Après l'activité voulue, oganisez la distraction voulue, au lieu de vous livrer à un automaïisme qui n'a d'intellectuel que sa matière, qui en lui-même est aussi banal qu'une glissade sur une pente ou une escalade sans but.

On parle de se tenir « au courant », et sans doute un intellectuel ne peut ignorer le genre humain, ni surtout se désintéresser de ce qui s'écrit dans le monde de sa spécialité ; mais prenez garde que le « courant » n'entraîne chez vous toutes les disponibilités laborieuses et, au lieu de vous porter en avant, ne vous immobilise. On n'avance qu'en ramant de sa personne; nul courant ne peut vous mener là où vous tendez. Faites vous-même votre route, et ne vous engagez pas dans tous les sillages.

La réduction doit surtout porter sur les lectures les moins substantielles et les moins sérieuses. Vous empoisonner de romans, il n'en est pas question. Un, de temps en temps, pour vous délasser et ne pas négliger une gloire littéraire, soit ; mais c'est une concession ; car la plupart des romans ébranlent et ne délassent guère; ils agitent et désorientent les pensées.

Quant aux journaux, défendez-vous contre eux avec une énergie que rendent indispensable et la constance et l'indiscrétion de leurs attaques. Il faut savoir ce que les journaux contiennent ; mais ils contiennent si peu ! et il serait si facile de s'en informer sans s'installer en d'interminables séances paresseuses ! En tous cas, il est

des heures mieux adaptées à cette course aux nouvelles que l'heure du travail.

Un grand travailleur devrait se contenter, semble-t-il, de la chronique hebdomadaire ou bi-mensuelle d'une Revue, et quant au reste, se tenant aux écoutes, ne recourir aux quotidiens que s'il lui est signalé un article émérite ou un grave événement.

Je me résume à cet égard en disant : Ne lisez jamais quand vous pouvez recueillir; lisez uniquement, sauf aux moments de distraction, ce qui a rapport au but que vous poursuivez, et lisez peu, pour ne pas dévorer le silence.

II

En ces premières remarques est déjà inclus le principe du choix. « Combien, disait Nicole, doit-on apporter de discernement à ce qui sert de nourriture à notre esprit et qui doit être la semence de nos pensées! Car ce que nous lisons aujourd'hui avec indifférence se réveillera dans les occasions et nous fournira, sans même que nous nous en apercevions, des pensées qui seront source de notre salut ou de notre perte. Dieu réveille les bonnes pensées pour nous sauver; le diable réveille les mauvaises pensées dont il trouve la semence en nous (1). »

(1) Nicole. Essais de morale contenus en divers traités, t. II, Paris 1733, p. 244.

Il faut donc choisir, ce qui signifie deux choses : choisir les livres et choisir dans les livres.

Choisir les livres. Ne pas en croire les réclames intéressées et les titres alléchants. Avoir des conseillers dévoués et experts. Ne s'abreuver qu'aux sources. Ne fréquenter que l'élite des penseurs. Ce qui ne se peut pas toujours en matière de relations personnelles est facile, et il faut en profiter, en matière de lectures. Admirer de tout son cœur ce qui le mérite, mais ne pas prodiguer son admiration. Dédaigner les ouvrages mal faits, qui sont probablement mal pensés.

Ne lire que de première main, là où brillent les idées maîtresses. Celles-ci sont peu nombreuses. Les livres se répètent, se diluent, ou bien se contredisent, ce qui est une autre façon de se répéter. A y regarder de près, les trouvailles de la pensée sont rares ; le fond ancien, ou pour mieux dire le fond permanent en est le meilleur, il faut s'y appuyer pour communier vraiment avec l'intelligence de l'homme, loin des petites individualités balbutiantes ou querelleuses. La plupart des écrivains ne sont que des éditeurs ; ce n'est pas rien, mais l'auteur m'appelle.

Donc, vous lirez sans parti pris ce qui s'écrit de bien ; vous ferez la part de l'actualité ; vous la ferez d'autant plus large qu'il s'agira d'information, de positivités en évolution ou en croissance ; vous voulez être de votre temps ; vous ne serez pas « un type archaïque ». Mais n'ayez pas non plus la superstition du nouveau ; aimez les livres éternels, qui disent les vérités éternelles.

Vous devrez choisir ensuite DANS les livres, où tout n'est pas égal. Ne prenez pas pour cela une attitude de juge, soyez plutôt à l'égard de votre auteur un frère en la vérité, un ami, et un ami inférieur, puisque, sous certains rapports tout au moins, vous le prenez pour guide. Le livre est un aîné : il faut l'honorer, l'aborder sans orgueil, l'écouter sans prévention, supporter ses défauts, chercher le grain dans la paille. Mais vous êtes un homme libre; vous demeurez responsable : réservez-vous assez pour garder votre âme et au besoin la défendre.

« Les livres sont les ouvrages des hommes, dit encore Nicole, et la corruption de l'homme se mêle dans la plupart de ses actions, et comme elle consiste dans l'ignorance et dans la concupiscence, presque tous les livres se ressentent de ces deux défauts » (1). Filtrer, afin d'épurer, est donc souvent nécessaire au cours d'une lecture. Pour cela, se confier à Dieu et au meilleur soi-même, au soi-même qui est fils de Dieu et en qui un instinct du vrai, un amour du bien servira de sauvegarde.

Souvenez-vous d'ailleurs que pour une part un livre vaut ce que vous valez, vous, et ce que vous le faites valoir. Leibniz utilisait tout; saint Thomas a dérobé aux hérétiques et aux paganisants de son époque une foule de pensées, il n'a pâti d'aucune. Un homme intelligent trouve partout de l'intelligence, un sot projette sur tous les murs l'ombre de son front étroit et inerte.

(1) Op. cit., p. 246.

Choisissez de votre mieux; mais tâchez que tout soit bon, large, éveillé au vrai, prudent et progressif, parce que vous l'aurez été vous-même.

III

Pour préciser un peu davantage, je distingue quatre espèces de lectures. On lit pour se former et devenir quelqu'un; on lit en vue d'une tâche; on lit pour s'entraîner au travail et au bien; on lit pour se distraire. Il y a des lectures de FOND, des lectures d'OCCASION, des lectures d'ENTRAINEMENT ou d'ÉDIFICATION, des lectures de DÉTENTE.

Tous ces genres de lectures doivent profiter de nos observations; chacune présente aussi ses exigences particulières. Les lectures de fond veulent la docilité, les lectures d'occasion la maîtrise, les lectures d'entraînement l'ardeur, les lectures de détente la liberté.

Quand on se forme et qu'on doit presque tout acquérir, l'heure n'est pas aux initiatives. Qu'il s'agisse d'une première formation, d'une culture d'ensemble, ou qu'on aborde une nouvelle discipline, un problème jusque-là négligé, les auteurs consultés à cette fin doivent être crus plus que critiqués, et suivis dans leur propre marche plus qu'utilisés selon les vues du lecteur. Etre trop tôt un agissant nuit à l'acquisition; il est sage de se plier d'abord. « Il faut croire à son maître », dit saint Thomas, répétant Aristote. Lui-même a cru et s'en est bien trouvé.

Il ne s'agit nullement de se livrer à l'aveugle; un noble esprit ne s'enchaîne pas; mais comme l'art du commandement ne s'apprend que dans l'obéissance, ainsi la maîtrise de la pensée ne s'obtient que par la discipline. Une attitude de respect, de confiance, de foi provisoire, tant qu'on n'a pas en main toutes les normes du jugement, c'est une nécessité tellement évidente que seuls les fats et les présomptueux s'y dérobent.

Personne n'est infaillible ; mais l'élève l'est beaucoup moins que le maître, et s'il refuse la soumission, pour une fois qu'il aura raison, vingt fois il esquivera le vrai et se rendra victime d'apparences. Au contraire, la créance et une passivité relative, en accordant au maître quelque chose de ce qui est dû à la vérité, profitent à cette dernière et permettent à la fin d'utiliser même les insuffisances et même les illusions du docteur. On ne sait ce qui manque à un homme qu'en supputant sa richesse.

Auparavant, il sera d'une élémentaire sagesse de choisir entre mille les guides à qui l'on veut ainsi se confier. Le choix d'un père intellectuel est toujours sérieux. Nous avons conseillé saint Thomas pour les hautes doctrines : on ne peut s'y renfermer; mais trois ou quatre auteurs à connaître à fond pour la culture générale, trois ou quatre autres pour la spécialité et un nombre à peu près égal pour chaque problème qui se pose, c'est tout le nécessaire. On recourra à d'autres sources pour S'INFORMER, non pour SE FORMER, et l'attitude d'esprit ne sera plus pareille.

Elle sera même inverse à certains égards; car celui qui s'informe, qui veut utiliser n'est plus dans un état de pure réceptivité, il a son idée à lui, son plan; l'œuvre consultée lui devient une servante. Une dose de soumission est toujours requise; mais elle s'adresse alors au vrai plus qu'à l'écrivain, et si elle concerne celui-ci, elle lui accorde une foi qui ménage peut-être ses conclusions, qui n'emboîte plus le pas à sa marche.

Ces questions d'attitude ont beaucoup d'importance; car consulter comme on étudie, c'est perdre du temps, et étudier en esprit de consultation, c'est demeurer son seul maître et perdre le bénéfice de formation que vous offrait un initiateur.

Celui qui lit en vue d'un travail a l'esprit dominé par ce qu'il prétend faire; il ne se plonge pas dans le flot, il y puise; il se tient sur la rive, garde sa liberté de mouvements, renforce à chaque emprunt son idée propre, au lieu de la noyer dans l'idée d'autrui, et sort de sa lecture enrichi, non dépossédé, ce qui aurait lieu si la fascination de la lecture nuisait au parti pris d'utilisation qui la justifiait.

A l'égard des lectures d'entraînement, le choix, outre nos règles générales, doit faire appel à l'expérience de chacun. Ce qui vous a réussi a chance de vous réussir encore. Une influence peut s'user à la longue, mais elle commence par se renforcer; l'habitude l'avive; une pénétration plus intime l'acclimate en nous; l'association des idées et des sentiments attache à telle page des états d'âme qui font retour avec elle.

Avoir ainsi dans les moments de dépression intellectuelle ou spirituelle ses auteurs favoris, ses pages entraînantes, les tenir sous la main, toujours prêts à vous inoculer leur bonne sève, c'est une ressource immense. J'en sais que la péroraison de l'Oraison funèbre du Grand Condé a relancés pendant des années toutes les fois que leur verve était en souffrance. D'autres, au spirituel, ne résistent pas au MYSTÈRE DE JÉSUS de Pascal, à une PRIÈRE de saint Thomas, à tel chapitre de l'IMITATION ou à telle parabole. Que chacun s'observe, note ses réussites, classe tout près de lui ses REMÈDES POUR LES MALADIES DE L'AME et ne craigne pas de revenir, jusqu'à épuisement, au même cordial ou au même antidote.

Que s'il s'agit de détente, l'importance du choix paraît beaucoup moindre; elle l'est en effet relativement; mais qu'on ne croie pas indifférent de se distraire à ceci ou à cela, quand le but est de revenir dans les plus sûres conditions à ce qui est votre raison d'être. Certaines lectures ne vous détendent pas assez; d'autres vous détendent trop, aux dépens du recueillement qui doit suivre; d'autres peuvent vous dévoyer, je l'entends au sens étymologique, c'est-à-dire vous pousser hors de vos chemins.

Je sais quelqu'un qui se distrayait d'un travail ardu dans l'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE GRECQUE, de Zeller : c'était une distraction, mais insuffisante. D'autres lisent des histoires pimentées ou fantastiques qui les dissocient; d'autres se livrent à des tentations qui décou-

ragent leur travail et nuisent à leur âme. Tout cela est mauvais. Si les livres sont serviteurs, comme les objets à l'usage de nos vies, ceux-là surtout doivent se subordonner qui n'ont à jouer qu'un rôle accessoire. N'allez pas vous sacrifier à votre éventail.

Beaucoup de penseurs ont trouvé un allégement et un attrait habituels dans les récits de voyages et d'explorations, dans la poésie, la critique d'art, la comédie lue à domicile, les mémoires. Chacun a ses goûts et le goût est ici la chose capitale. Une seule chose, selon saint Thomas, repose véritablement : la joie; essayer de se distraire dans l'ennui ne serait qu'un leurre.

Lisez ce qui vous plaît, ce qui ne vous entraîne pas trop, ce qui ne vous nuit en aucune façon, et puisque, même vous distrayant, vous êtes un consacré, ayez l'intelligence de lire, à égalité d'utilité reposante, ce qui vous sera utile d'une autre façon, vous aidant à vous compléter, à vous orner l'esprit, à être homme.

IV

Je veux parler spécialement, y attachant une importance extrême pour la conduite de l'esprit et de la vie, de l'utilisation des grands hommes. Le contact des génies est une des grâces de choix que Dieu accorde aux penseurs modestes; on devrait s'y préparer comme on le doit pour l'oraison d'après l'Ecriture, comme on se

recueille et se met en état de respect quand on aborde un grand personnage ou un saint.

Nous pensons trop peu au privilège de cette solidarité qui multiplie la joie et l'utilité de vivre, qui élargit le monde et nous en rend le séjour plus noble et plus cher, qui renouvelle pour chacun la gloire d'être homme, d'avoir l'esprit ouvert aux mêmes horizons que les grands êtres, de vivre haut et de fonder avec ses pareils, avec ses inspirateurs une société en Dieu.

Nous nommer de temps en temps ceux qui brillent d'un spécial éclat dans le firmament de l'intelligence, c'est feuilleter nos titres de noblesse, et cet orgueil a la beauté et l'efficacité d'un orgueil de fils à l'égard d'un père illustre ou d'une grande lignée.

Si vous êtes littérateur, ne goûtez-vous pas le bienfait d'avoir derrière vous Homère, Sophocle, Virgile, Dante, Shakespeare, Corneille, Racine, La Fontaine, Pascal ? Si vous êtes philosophe, vous passeriez-vous de Socrate, de Platon, d'Aristote, de saint Thomas d'Aquin, de Descartes, de Leibnitz ? Savant, savez-vous bien ce que vous devez à Archimède, à Euclide, à Aristote encore, à Galilée, à Képler, à Lavoisier, à Darwin, à Claude Bernard, à Pasteur ? Homme religieux, pensez à l'appauvrissement de toutes les âmes, si elles n'avaient, après saint Paul, saint Augustin, saint Bernard, saint Bonaventure, l'auteur de l'IMITATION, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, Bossuet, saint François de Sales, Newman.

La COMMUNION DES SAINTS est le support de la

vie mystique; le Banquet des Sages, éternisé par notre culte et notre assiduité, est le réconfort de la vie intellectuelle. Cultiver la faculté de l'admiration et en conclure la fréquentation constante des penseurs illustres, c'est le moyen non d'égaler ce qu'on honore, mais de s'égaler, soi, et c'est là, je le redis, l'objectif à envisager et à poursuivre.

Le contact des génies nous procure comme bénéfice immédiat un exhaussement; par leur seule supériorité ils nous gratifient avant même de nous rien apprendre. Ils nous donnent le ton, ils nous accoutument à l'air des sommets. Nous nous mouvions dans une basse région : ils nous ramènent d'un coup à leur atmosphère. Dans ce monde de pensée haute, le visage de la vérité paraît se dévoiler; la beauté brille; le fait que nous suivons et comprenons ces voyants donne à songer que nous sommes après tout de même race, que l'âme universelle est en nous, l'Ame des âmes, l'Esprit auquel il suffirait de s'adapter pour éclater en discours divins.

Quand le génie parle, nous le trouvons volontiers tout simple; il exprime l'homme et son écho se fait entendre en nous. Lorsqu'il se tait, ne pourrons-nous pas continuer sur le même mode et achever la période écourtée? Hélas non! Dès qu'il nous laisse nous sommes rendus à l'impuissance première, nous balbutions; mais nous savons que la vraie parole existe, et nos balbutiements ont déjà un accent nouveau.

Ecoutez certains préludes de Bach. Ils vous disent

peu de chose : une brève modulation qui se reprend, des variations insistantes, d'un relief aussi peu accentué que celui d'une médaille de Roty. Mais quel niveau d'inspiration ! Dans quel monde inconnu ne sommes-nous pas transportés ! Y demeurer et s'y mouvoir soi-même librement, ce serait le rêve! Tout au moins nous pourrons y remonter en souvenir, et quel bienfait que cette possibilité d'ascension qui nous éloigne des futilités, nous affine et nous aide à juger comme il convient les feux d'artifice puérils dont se composent si souvent les fêtes de l'esprit.

Quand ensuite le génie nous fournit des thèmes, nous livre des vérités, explore pour nous les régions mystérieuses et parfois, comme un Thomas d'Aquin ou un Gœthe, nous montre concentré en une seule personne des siècles de culture : que ne lui devons-nous pas? Le grand penseur nous donne droit sur les domaines qu'il a conquis et défrichés, qu'il a ensemencés et cultivés. A l'heure de la moisson, il nous appelle.

La société des intelligences est toujours étroite : la lecture l'élargit; nous ouvrons sur la page géniale un regard implorateur qui n'est point déçu; on nous secourt, on nous ouvre des voies; on nous rassure; on nous initie; le travail de Dieu dans les esprits rares est porté en compte à notre avantage comme au leur; nous grandissons par eux; nous sommes enrichis d'eux; le géant porte le nain et l'ancêtre offre un héritage. N'allons-nous pas profiter de cet accroissement? Nous le pouvons : l'attention et la fidélité y sont seules requises.

Le génie nous renouvelle tout. C'est le don par excellence de ce voyant de présenter à la pensée sous un jour inconnu, au cœur d'un système de relations qui pour ainsi dire la recrée, la réalité qui était là, évidente, et que nous ne voyions pas.

Tout l'infini de la pensée est derrière chaque fait; mais nous attendons que la perspective se dégage; seul le génie avance, écarte les voiles et nous dit : Viens. La science consiste à voir au dedans : le génie voit au dedans; il fréquente dans l'intime des êtres, et grâce à lui l'être même nous parle, au lieu de nos faibles et douteux échos.

Le génie simplifie. La plupart des grandes découvertes sont de soudaines et fulgurantes concentrations. Les grandes maximes sont de multiples expériences condensées. Le trait sublime, en peinture, en musique, en architecture, en poésie est un jaillissement qui contient et unifie des valeurs jusque-là disséminées et indécises.

Un grand homme, parce qu'il reflète la commune humanité, en réduit les acquisitions à l'essentiel, comme Léonard de Vinci synthétisait en un seul moment les expressions changeantes du modèle. La ligne égyptienne appliquée à tout, c'est le génie, et sa riche simplicité compose notre faste.

Le génie nous stimule et nous donne confiance. L'émotion qu'il provoque est l'aiguillon des ardentes initiatives, le révélateur des vocations et le remède des timidités inquiètes. Une impression de sublimité est dans notre âme comme un lever de soleil. La sagesse éprouvée

dans ses héros nous fait à nous aussi ses invites secrètes, et quel bonheur de se dire : Elle est aussi en moi.

Il n'est peut-être pas vrai que les grands hommes reflètent seulement leur siècle; mais il est vrai qu'ils reflètent l'humanité, et tout membre de cette humanité en a sa part de gloire. Les penseurs médisants auront beau faire, ils auront tort en face du genre humain, du fait des génies, autant que les Juifs en face de Jésus quand ils disaient : « QUELQUE CHOSE DE BON PEUT-IL VENIR DE NAZARETH ? » Oui, quelque chose de bon peut venir de ce pauvre monde, puisqu'un Platon en vient. Un grand homme ne serait rien, s'il n'était, par ses ressources et par l'emploi qu'il en fait, un fils de l'Homme. Or, la souche qui le porte n'est pas affaiblie; ceux qui reçoivent la même sève peuvent toujours espérer grandir et porter, eux aussi, des fleurs immortelles.

Il n'est pas jusqu'à leurs erreurs, qui chez les grands ne puissent contribuer au bénéfice que nous attendons de leur commerce. Nous avons à nous défendre contre eux ; leur force parfois s'égare ; soit l'exagération d'un point de vue, soit tel autre entraînement les emporte loin de la rectitude. Pourtant, il n'en est point qui en dépit de ses aberrations ne fasse toucher à un esprit averti les fondements éternels de la science et les secrets de la vie.

Leurs erreurs ne sont pas des erreurs vulgaires; ce sont des excès; la profondeur et l'acuité de vision n'en sont pas absentes; en les suivant avec précaution, on est sûr d'aller loin et l'on peut se préserver de leurs

faux pas. « POUR CEUX QUI AIMENT DIEU, TOUT TOURNE BIEN », dit l'Apôtre; pour ceux qui sont fixés dans la vérité, tout peut être utile. Ayant formé notre esprit à bonne école, gardant bien ajustés et bien fermés nos cadres de pensée, nous pouvons espérer grandir au contact des erreurs géniales. Dans ce péril, pourvu qu'on ne s'y expose pas indiscrètement, il y a encore une grâce; une sphère nouvelle nous est révélée; une face du monde nous est montrée, peut-être avec trop d'exclusivité, mais avec puissance; l'animation procurée à notre esprit lui demeurera acquise ; les approfondissements exigés par la résistance même nous affermissent; nous serons mieux formés, mieux gardés, pour avoir couru sans y succomber ces sublimes risques.

Saint Thomas, dont je m'inspire ici, conclut de ces observations que nous devons de la reconnaissance même à ceux qui nous ont ainsi tentés, si à leur occasion et par leur fait nous avons progressé en quelque chose. Directement, nous ne sommes débiteurs que du vrai; mais indirectement, nous devons à ceux qui errent le surcroît de formation que nous procure grâce à eux la Providence (1).

Mesurez ce que l'Eglise doit aux hérésies et la philosophie à ses grands litiges. S'il n'y avait eu Arius, Eutichès, Nestorius, Pélage, Luther, le dogme catholique ne serait pas constitué. Si Kant n'avait pas ébranlé les fondements de la connaissance humaine, la critériologie serait encore dans l'enfance, et si Renan n'avait

(1) S. THOMAS. In II. METAPHYS. LECT. 1.

pas écrit des origines chrétiennes, le clergé catholique serait bien loin de la formation historique et exégétique dont il est pourvu.

Ce qui est vrai collectivement est vrai individuellement. On doit apprendre à bien penser surtout au contact des sages; mais la folie elle-même porte un enseignement; celui qui échappe à sa contagion en extrait une force. « Celui qui trébuche sans tomber fait un plus grand pas. »

V

Une condition essentielle pour profiter des lectures, soit courantes, soit géniales, c'est de tendre toujours à concilier ses auteurs, au lieu de les opposer. L'esprit critique a ses applications; on peut avoir à démêler des opinions et à classer des hommes; la méthode par contraste est alors utilisable et demande seulement à n'être pas forcée. Mais s'il s'agit de formation, d'utilisation personnelle ou même d'exposition doctrinale, il en va tout autrement. Ce qui est intéressant alors, ce ne sont pas les pensées, mais les vérités, ce ne sont pas les combats des hommes, mais leur œuvre et ce qui en demeure. S'éterniser sur des différences est donc vain; s'enquérir des points de contact, c'est la recherche féconde.

Saint Thomas nous donne ici un exemple admirable. Il s'est toujours efforcé de rapprocher les doctrines, de les éclairer et de les compléter l'une par l'autre. Aristotélicien, il s'appuie de Platon; sans être augustinien, il fait d'Augustin sa nourriture constante; lui qui déclare

Averroès un DÉPRAVATEUR du péripatétisme, ne l'appelle pas moins un sublime esprit (PRÆCLARUM INGENIUM) et le cite à tout propos. Quand il commente, il sollicite au besoin le texte au profit de sa plus pure vérité ou de sa plus grande richesse, disant ce qu'il y faut voir, fermant les yeux charitablement à ce qui s'y peut déceler de regrettable. Personne moins que lui ne ressemble à ces protes qui ne lisent que pour trouver des fautes d'impression.

Celui qui veut acquérir, dans le commerce des auteurs, non des aptitudes de combat, mais de la vérité et de la pénétration doit y apporter cet esprit d'accommodement et de diligente récolte, l'esprit de l'abeille. Le miel se fait avec beaucoup de fleurs. Un procédé d'exclusion, d'élimination sommaire et de choix borné nuit infiniment à une formation. Une intelligence s'en trouve rétrécie. Au lieu de tout voir du point de vue de l'éternel, de l'universel, on tombe à l'esprit de coterie, aux commérages.

Il n'y a pas de commères que sur le pas des portes, il en est dans l'histoire de la philosophie, des sciences, de la théologie même, et beaucoup les imitent. Elevez-vous plus haut. Vous qui cherchez la vérité, prêt à reconnaître partout son visage, ne jetez par l'un contre l'autre ses serviteurs, fussent-ils de ces « anges incomplets », génies partiels que le vrai a visités sans y élire sa demeure.

A l'égard surtout des très grands, c'est une sorte de profanation que de prendre une attitude querelleuse.

Attristons-nous de leurs erreurs, mais ne les accablons pas; jetons des ponts, ne creusons pas de fossés entre leurs doctrines. Il y a une grande lumière dans la découverte des liaisons qui rattachent secrètement les idées et les systèmes les plus disparates. S'adonner à ce travail de reconstitution du vrai intégral à travers ses déformations est autrement fécond qu'une perpétuelle critique.

Au fond, si nous savons les utiliser, les grands hommes nous font tous communiquer avec les mêmes vérités essentielles. Je ne dis pas qu'ils les proclament tous, mais tous nous mettent dans leur perspective, nous y conduisent ou nous y poussent invinciblement. Ils paraissent se combattre et diviser la science, désunir l'esprit humain; en réalité, ils convergent. Les colonnes du temple sèment leurs bases sur les dalles, s'écartent, se rangent en travées lointaines; mais elles poussent les arceaux l'un vers l'autre et, par de nombreuses nervures, elles finissent par former une seule voûte. Voir cet abri et vous y réfugier, c'est ce qui convient à votre appel, vous qui cherchez non le bruit, le choc des partis, la contention ou l'excitation factice de l'intelligence, mais la vérité seule.

VI

Une dernière et capitale indication s'impose touchant les lectures. Le lecteur s'il doit être passif d'une certaine façon, afin de s'ouvrir à la vérité et de ne pas en gêner l'emprise, est pourtant invité à réagir sur ce

qu'il lit afin de se l'approprier et d'en composer son âme. On ne lit que pour penser, on s'enrichit pour utiliser, on se nourrit pour vivre.

Nous avons condamné l'éternel liseur qui en arrive peu à peu à un débit machinal, à un automatisme savant qui n'est plus du vrai travail. Mais il n'est pas besoin d'être un grand liseur pour glisser à cette passivité. Beaucoup lisent comme on tricote. Livré à une sorte d'indolence, leur esprit assiste au défilé des idées et se tient là inerte,

Comme un pâtre assoupi regarde l'eau couler.

Le travail est pourtant une vie, la vie est une assimilation, l'assimilation une réaction de l'organisme vivant sur la nouriture. Il ne suffit pas de moissonner en son temps, de faire sa gerbe et à la fin de cuire son pain, il faut élaborer sa chair, car à cela seulement servent les blés superbes.

Celui qui apprend toujours peut ne s'instruire jamais, s'il ne change en sa propre substance ce qu'il a appris dans des fréquentations dociles. La docilité est vertueuse et nécessaire, elle ne suffit pas. « L'obéissance est à la base du perfectionnement », dit Auguste Comte ; mais elle n'est pas le perfectionnement. Le génie qui nous instruit pourrait dire, comme son Inspirateur : « JE SUIS VENU POUR QU'ILS AIENT LA VIE ET POUR QU'ILS L'AIENT PLUS ABONDANTE » (Jean, X, 10). Ce qui était vie en autrui ne sera-t-il en nous que comme une lampe éteinte ?

Personne ne peut nous instruire sans nous. La lecture nous propose du vrai : nous avons à le faire nôtre. Ce n'est pas la marchande des halles qui nourrit mon corps. Ce que j'absorbe doit devenir moi : moi seul y puis suffire. « Par la doctrine, écrivait Boèce, l'esprit de l'homme est seulement excité à savoir (1). » Saint Augustin avait dit avant lui : « Un homme n'est à l'enseignement que comme l'agriculteur à l'arbre (2). »

Saint Thomas, descendant plus profondément dans le cas, observe que la parole ou l'écriture n'atteignent même pas l'esprit; tout leur rôle, au moyen des sons et des signes, est de procurer à l'âme une matière. Le son résonne; la lumière vibre; nos sens perçoivent et communiquent le signal, et, par un mouvement inverse, ce signal, qui est issu de l'idée, a mission de provoquer une idée semblable. Mais en tout cela les esprits ne se rejoignent pas; les signaux de l'un n'arrivent qu'indirectement au contact de l'autre, et ce qui fait la science, ce n'est pas le système de signes à nous proposé, c'est le travail de notre propre raison sur ces signes.

Au fond, les propos de science qu'on nous tient demeurent aussi extérieurs à l'intelligence que les choses mêmes qu'il s'agit de connaître; ils ont seulement cet avantage de correspondre, en tant que signes, à des idées déjà élaborées et mises en ordre. Cela nous facilite la pensée, mais ne la supplée pas. L'enseignement ne nous fournit que des moyens d'agir spirituellement, comme la

(1) Boèce. De Consolatione philosophica. V. prosa 5.
(2) Saint Augustin. Opuscule De Magistro.

médecine offre à nos corps des moyens de se guérir; mais de même que nulle médecine n'a d'action sur un organisme inerte, nul enseignement ne vient à bout de l'esprit négligent.

En réalité, la nature se guérit elle-même, et l'esprit n'est éclairé que de sa propre lumière, à moins qu'on ne dise : de la lumière de Dieu infuse en lui selon la parole du Psaume : « La lumière de ta face est imprimée sur nous, o Seigneur » (Ps. IV, 7.) Aussi Dieu est-il finalement notre seul Maître, lui qui nous parle au dedans, et c'est de lui avec nous que nous vient toute instruction; d'homme à homme, la pensée est strictement incommunicable (1).

Cette analyse pénétrante a des conséquences pratiques. Si l'idée ne nous parvient pas, si c'est en nous que nécessairement elle doit naître, faisons effort pour que la matière intellectuelle procurée par le livre, pour que ces signaux d'un muet interlocuteur nous élèvent vraiment à la pensée exprimée et même au delà, car une évocation, dans un esprit actif, devrait toujours en provoquer une autre.

Nous n'entrons dans l'intimité des génies qu'en participant à leur inspiration; les écouter du dehors, c'est se condamner à ne les pas entendre. Ce n'est ni avec les yeux, ni avec les oreilles qu'on ENTEND une grande parole, c'est avec une âme au niveau de ce qui lui est

(1) Saint Thomas. De Magistro, dans les Quæstiones disputatæ de Veritate, q. XI, art. 1er, avec les arguments et les réponses.

révélé, avec une intelligence éclairée par une même lumière.

La source du savoir n'est pas dans les livres, elle est dans la réalité et dans la pensée. Les livres sont des poteaux indicateurs; la route est plus ancienne, et nul ne fait pour nous le voyage de la vérité. Ce que dit un écrivain n'est pas ce qui nous importe d'abord; il s'agit de ce qui est, et notre esprit se propose non de répéter, mais de COMPRENDRE, c'est-à-dire de prendre avec soi, c'est-à-dire d'absorber vitalement et finalement de penser par soi-même. La parole entendue, il faut, après l'auteur, grâce à lui peut-être, mais à la fin indépendamment de lui, obliger l'âme à se la redire. Il faut recréer à notre usage toute la science.

Le principal bénéfice de la lecture, tout au moins celle des grandes œuvres, n'est d'ailleurs pas l'acquisition de vérités éparses, c'est l'accroissement de notre sagesse. L'éclosion de cette sagesse était le but premier de notre éducation; elle est celui de l'éducation que nous nous procurons à nous-mêmes. Sans elle, ce qui est introduit en nous serait de nul prix, ce serait le calque d'un livre, un autre livre, aussi inutile que le premier quand il était dans la bibliothèque. Il y a aussi en nous des volumes et de grands textes que nous ne lisons pas.

Quel abus, de voisiner avec les génies et de n'en tirer que des formules! Et comme cela se connaîtra, quand nous voudrons, en écrivant nous-mêmes, les utiliser! On a tôt fait de juger ce psittacisme et de constater qu'on n'a devant soi personne.

Utiliser vraiment, c'est inventer. Même quand on cite littéralement, si le passage cité est encastré dans un discours où il prend sa place exacte, qui lui-même est de niveau, qui appartient à la même coulée et résorbe l'emprunt dans son unité vivante, on est en cela original pour ainsi dire à l'égal du maître. En donnant gloire à autrui, on en reçoit une pareille. La citation est à vous comme les mots que vous fournit le dictionnaire et que pourtant vous créez, comme l'âme crée son corps.

Saint Thomas cite ainsi, ainsi Bossuet, ainsi Pascal. Et nous qui ne prétendons qu'à de tout humbles tâches, nous devons y appliquer les mêmes lois de l'esprit. La vérité est l'ancêtre de tous les hommes; la sagesse les invite tous; il ne faut pas laisser aux plus grands le monopole des utilisations supérieures. Devant les génies, nous ne sommes que des enfants, mais des enfants qui héritent. Ce qu'ils nous donnent est à nous, appartenant à l'éternité; eux-mêmes l'en reçurent. Ce qui était avant eux et qui est au-dessus d'eux, ce que Dieu prépare à tous, c'est ce qu'il faut contempler tandis qu'ils nous parlent.

L'originalité est à ce prix, et si un jour notre sagesse croit, nous comptons bien faire œuvre originale au bon sens du terme. A l'égard d'une production vraiment personnelle, la lecture ne peut servir qu'à nous exciter, à nourrir notre être même, non nos pages. Il y a là un sens nouveau de ce que je disais : trouver dans les livres ce qui n'y est pas, des entrées pour pénétrer dans de nouveaux domaines.

Si déjà l'on ne parvient que par soi-même aux connaissances communes, à plus forte raison ne fournit-on son écot de pensée nouvelle que par son propre effort. Quand je lis, je voudrais trouver dans le livre un heureux point de départ, mais le quitter au plus tôt, me libérer, avec le sentiment d'une dette. J'ai le devoir d'être moi. A quoi bon répéter autrui? Si peu que je sois, je sais que Dieu ne fait en vain aucun de ses esprits, beaucoup moins encore qu'aucune des choses de la nature. J'obéis à mon Maître en m'affranchissant.

Je vis, je ne suis pas un reflet, et je veux une vie féconde. Ce qui n'engendre pas n'est pas : que ma lecture me donne d'engendrer de la pensée, à la similitude non de mon inspirateur, mais de moi-même.

Là est, je crois, le dernier mot de la question des livres. Un livre est un signal, un stimulant, une aide, un initiateur, ce n'est pas un remplaçant, et ce n'est pas une chaîne. Il faut que la pensée soit nous. En lisant, il ne faut pas aller vers nos maîtres, il faut en partir. Une œuvre est un berceau, ce n'est pas une tombe. Physiquement, nous naissons jeunes et nous mourrons vieux; intellectuellement, à raison de l'héritage séculaire, « nous naissons vieux : il faut tâcher de mourir jeunes » (1).

Les vrais génies n'ont pas voulu nous garrotter, mais nous rendre libres. Que s'ils voulaient notre esclavage,

(1) Pensée familière à l'abbé de Tourville, qui l'appliquait à la science sociale.

il faudrait nous défendre d'eux, nous garder de cet envahissement qui annihile d'autant mieux qu'on ne peut lutter avec les mêmes ressources. Sachons émanciper notre âme. Plus la pensée procédera de notre intimité, de notre incommunicabilité, plus elle reflétera l'homme, et plus les autres hommes s'y reconnaîtront. Le respect humain s'éloigne, la spontanéité se rapproche de l'humanité. Les répétitions ouvertes ou déguisées sont vite fastidieuses. « Quand on ne parle que de ce qu'on a lu, dit Schopenhauer, on ne se fait pas lire. »

Travaillons, finalement, entre la vérité et nous, entre Dieu et nous. Notre modèle est dans la pensée créatrice. Les génies ne sont qu'une ombre. Etre l'ombre d'une ombre est une déchéance pour celui qui petit ou grand, est un fait spirituel incomparable ici-bas, inédit et unique.

L'homme est multiple et nous sommes un de ses cas; Dieu est en tous : sachons honorer en nous l'homme et y respecter Dieu.

B. L'ORGANISATION DE LA MÉMOIRE.

I. QUE FAUT-IL RETENIR. — II. DANS QUEL ORDRE RETENIR. — III. COMMENT FAIRE POUR RETENIR.

I

Acquérir par la lecture ne servirait de rien et réfléchir serait impossible, si la mémoire ne retenait et ne nous présentait en temps opportun ce qui doit servir notre œuvre et le travail de l'esprit.

Plusieurs génies ont joui d'une mémoire prodigieuse; d'autres en ont manqué; la plupart l'avaient médiocre et devaient y suppléer diversement. On ne peut classer les maîtres d'après ce don; il est bien certain toutefois qu'à égalité, une mémoire ample et tenace est une précieuse ressource.

N'en concluons pas qu'il faille exercer la mémoire sans discernement et nous charger du plus grand nombre possible de notions, de faits, d'images, de textes. Saint Thomas pourrait sembler le dire, quand il écrit dans les SEIZE PRÉCEPTES : « TOUT CE QUE TU POURRAS, DÉPOSE-LE DANS LE TRÉSOR DE TON ESPRIT, COMME CELUI QUI ENTEND REMPLIR UN VASE. » Mais on doit accorder à cette brève maxime le bénéfice d'un sous-entendu. Il faut retenir tout ce qu'on peut, à

condition que ce soit utile, comme sous la même réserve on lit tout ce qu'on peut.

Nous avons mis en garde l'intellectuel contre l'abus des lectures ; ce que nous objections à cet égard vaut ici en grande partie, vu que se souvenir, c'est conserver des acquisitions dont on ne peut séparer soit leurs avantages, soit leur nuisance.

Tous les maîtres nous disent que surcharger la mémoire est préjudiciable à la pensée personnelle et à l'attention. L'esprit se noie dans la masse de ses matériaux ; ce qui demeure sans emploi l'encombre et le paralyse ; le poids mort opprime le vivant, l'aliment en excès empoisonne ; tant de prétendus érudits à l'esprit faux et inerte, tant de « bibliothèques vivantes », de « dictionnaires ambulants » nous en donnent la preuve.

On ne vit pas de sa mémoire, on se sert de sa mémoire pour vivre. Gravez en vous ce qui peut vous aider à concevoir ou à exécuter, s'assimiler à votre âme, répondre à votre but, vivifier votre inspiration et soutenir votre œuvre. Quant au reste, livrez-le à l'oubli. Et s'il se peut que, occasionnellement, beaucoup de choses soient utiles qui ne le paraissaient point et qui ne le sont point en effet à l'ordinaire, ce n'est pas une raison pour dire : Retenons-les à tout hasard. Au besoin, vous les rechercherez ; le papier les portera sans peine. Sous prétexte qu'on peut avoir à prendre n'importe quel train, on n'apprend pas de mémoire le grand Indicateur.

Pascal disait qu'il ne pensait pas avoir oublié jamais une chose qu'il avait VOULU retenir : voilà la mémoire utile, à condition de ne vouloir retenir que ce qui sert. Lorsque saint Augustin définit le bonheur « ne désirer rien que de bien et avoir tout ce qu'on désire », il définit du même coup la mémoire heureuse. Confiez à la vôtre ce qui est bon, et priez Dieu qu'il vous accorde s'il lui plaît la grâce de Pascal, celle de saint Thomas « où rien ne périssait » ou celle de Mozart, qui restituait en entier, à première audition, une messe solennelle. Mais je répète qu'une telle grâce n'est pas nécessaire; on peut y suppléer sans dommage essentiel, et à quoi bon supputer son prix, ayant à administrer ce qui nous a été donné, non ce qui nous manque?

Une règle capitale consiste à faire entrer la mémoire dans le courant général de la vie intellectuelle, de la faire participer à la vocation. La mémoire doit se spécialiser comme l'esprit, dans la même mesure, avec la même concentration quant au principal et les mêmes élargissements.

Il est des choses que tout le monde doit savoir, que tout chrétien en particulier doit garder présentes; il en est qu'un intellectuel ne peut ignorer; il en est d'autres qui tiennent à la spécialité par les liens plus ou moins étroits et que chacun sentira le besoin de posséder suivant l'esprit d'ampleur ou d'étroitesse qu'il y apporte; il en est enfin qui sont la spécialité même et sans lesquelles

on est au-dessous de sa tâche, a bon droit taxé d'ignorance et de coupable inertie.

Ce que chacun doit s'efforcer de conserver en pleine lumière dans sa tête et disponible à la première réquisition, c'est ce qui constitue sa base de travail, ce que savent, pour ce motif, tous les esprits éminents de sa profession. Là, pas de négligence possible, et aussi peu de délai qu'on le pourra. Quant au reste on acquerra au fur et à mesure ce qui sera exigé par une tâche particulière, sans trop chercher à le fixer immuablement.

Dans les deux cas, on voit que l'enregistrement part d'une idée préconçue, comme la lecture; il y a seulement cette différence qu'un travail particulier est une vocation du moment, la vocation un travail durable, et que la mémoire s'y adapte.

Nicole suggère au chrétien d'« apprendre par cœur divers psaumes et diverses sentences de l'Ecriture sainte, dans le dessein de sanctifier la mémoire par ces divines paroles (1). » C'est une façon de consacrer notre commune vocation céleste et de faciliter l'effort vers le bien. Fort peu comprennent aujourd'hui de pareils conseils. Tel déclame des tirades de Virgile, de Racine, de Musset, qui serait bien en peine de réciter un psaume, qui ignore son ANGELUS, son SALVE REGINA, son TE DEUM, son MAGNIFICAT. C'est là évidemment un désordre. Ce qui tient à notre esprit par des liens de mémoire y agit davantage; un catholique doit souhaiter

(1) Op. cit., p. 261.

cette action au maximum à l'égard de ce qui anime sa foi. Il lui serait si bon de pouvoir de temps à autre, au cours d'une journée ou dans une occasion qui le comporte, se redire à soi-même des formules pleines de sève chrétienne !

II

Une fois réglé le quantum du contenu, il faut songer à l'ordre. Une mémoire ne doit pas être un chaos. La science est une connaissance par les causes ; toute expérience ne vaut que par ses connexions, ses groupements et ses hiérarchies de valeur. Emmagasiner en tas, c'est rendre tout inutilisable et se condamner à ne se le remémorer que par hasard.

Il est tout indiqué qu'une mémoire intellectuelle obtienne les caractères de l'intellectualité ; or celle-ci ne se satisfait pas de notions disparates, sans affinités précises. Cherchez toujours ce qui rattache ceci à cela, ce qui conditionne ceci et cela, et que ce soit cette coordination, non des bribes éparses, qui s'établisse en votre mémoire. Une tête bien faite est comme un arbre généalogique, où toutes les branches tiennent au tronc et par là communiquent entre elles ; les parentés à tous leurs degrés s'y révèlent clairement, exprimant une lignée en toutes ses relations et dans son ensemble.

Et c'est-à-dire qu'il faut tout rapporter à l'essentiel, dans la mémoire comme dans la pensée même. Le primordial, le fondamental, le simple, d'où le complexe

sort en échelons et par des DIFFÉRENCES successives : c'est ce qui soutient la mémoire comme la science et la rend efficace au moment où elle doit intervenir.

Rien ne sert d'avoir acquis des myriades de notions, si les notions premières, au lieu d'y trouver un enrichissement grâce aux dépendances que la mémoire y manifeste, s'y butent comme à un obstacle et voient ainsi aggravée leur ruineuse solitude. Cinquante données ne valent pas mieux qu'une, si elles n'expriment que le même rapport profond; émiettées, elles sont inféconds et, comme le figuier de l'Evangile, c'est en vain qu'elles occupent la terre.

Conservez avant tout, comme nous avons dit cherchez avant tout les idées maîtresses; qu'elles soient présentes au premier appel, prêtes à éclairer tout ce qui s'offre à vous, à maintenir dans leur rang, en dépit des apports nouveaux, les idées anciennes, à se développer elles-mêmes à l'occasion de chaque progrès, comme le cerveau profite de ce que reçoit l'estomac, le cœur de l'exercice effectué par les membres.

Une pensée neuve agit rétrospectivement; un flambeau éclaire aussi en arrière. Des matériaux délaissés se transfigurent quand on les range sous une idée. Alors tout se recrée en nous et s'anime d'une vie nouvelle. Mais il faut pour cela que les chemins de la clarté soient ouverts, que nos pensées soient en rang et puissent communiquer de proche en proche.

Ayant réglé son ordre intérieur, on sera défendu

presque automatiquement contre la surcharge, et l'on constatera que deux préceptes en apparence distincts n'en sont pour ainsi dire qu'un seul. L'inutile, qui trouve place dans le chaos, ne la trouve pas dans une organisation. Qu'on serve ou qu'on quitte la place! Il y a du ridicule, dans l'effort de quelqu'un ou de quelque chose pour envahir un dispositif où il n'est pas prévu, qu'il ne complète pas et ne secourt pas. Toute hiérarchie fait sa police d'elle-même.

Ainsi allégé et bien aménagé, un esprit pourra vaquer à ses œuvres avec toutes ses forces; il ira droit à ce qui porte et ne s'attardera pas aux vétilles qui pour un autre, il est vrai, peuvent devenir le principal.

Quand Pasteur vint dans le Midi pour attaquer et vaincre en peu de temps le mal qui menaçait la sériciculture française, il ne connaissait pas les mœurs du ver à soie; il s'en enquit assez distraitement auprès du grand entomologiste Henri Fabre. Celui-ci s'étonna d'abord de la légèreté apparente du « Parisien »; mais bientôt, voyant que Pasteur cherchait plus profond et travaillait aux sources mêmes de la vie, il comprit, et il célébrait plus tard cette simplicité géniale.

Il y a en chaque matière quelques idées qui gouvernent tout, qui sont des clés universelles; il en est qui gouvernent aussi la vie, et c'est devant elles qu'il faut allumer, au dedans de nos cœurs, la lampe du sanctuaire.

La faculté créatrice dépend pour une grande part de

la sagesse et de la sobriété de la mémoire. L'attachement à l'essentiel tient ouvertes au dehors toutes les perspectives, et la logique de l'acquis tend à se prolonger dans de nouveaux apports. Les pensées servent d'amorce aux pensées; l'eau ne vient qu'à la rivière; on ne prête qu'aux riches; ON DONNERA A CELUI QUI A ET IL ABONDERA, déclare l'Evangile. Chaque vérité est l'aube d'une autre; toute possibilité cherche sa réalisation, et quand l'ordre intérieur s'offre à l'expérience, il en est comme d'une racine qui plonge dans la terre : sa substance travaille, son chevelu s'épanouit et accapare les sucs; la vie croît parce que l'adaptation du vivant à son milieu est l'unique condition de sa fécondité, comme, au départ, de sa substance.

Le milieu de la science, c'est le COSMOS, qui lui le premier est organisation, structure : il faut et il suffit, pour que l'homme d'étude progresse, qu'il établisse en soi, grâce à la mémoire, une structure correspondante qui lui permette de s'adapter, et par là d'agir.

III

Reste à dire comment s'obtient une mémoire ainsi qualifiée, et comment elle s'utilise. Ce n'est pas un bien grand secret, quoique cela tienne aux plus profondes conditions de notre vie mentale.

Saint Thomas propose quatre règles : 1° ordonner ce qu'on veut retenir; 2° y appliquer profondément l'esprit; 3° le méditer fréquemment; 4° quand on veut s'en ressouvenir, prendre la chaîne des dépendan-

ces par son bout, qui entraînera tout le reste (1). Il ajoute accessoirement, d'après Cicéron, qu'il est bon de rattacher la mémoire des choses intellectuelles à celle des choses sensibles, car ces dernières, dit-il, sont l'objet propre de l'intellect et elles appartiennent à la mémoire par elles-mêmes, les autres indirectement, par accident (2).

L'importance de l'ordre a été rappelée déjà à un autre point de vue; mais pour fixer le souvenir, chacun a pu en faire l'expérience. Une succession de mots, de nombres, d'idées ou d'éléments sans lien est très difficile à loger en nous; ces isolés ne se casent point; chacun est là comme perdu et s'évade avec promptitude. Au contraire, une série fait corps et se défend. Ce qui s'appuie à sa raison propre et à sa société naturelle, ce qui plonge dans son milieu court moins le risque de dispersion. Cela seul se conserve qui est, et un élément n'est qu'à demi, séparé d'éléments connexes.

Voulant retenir, prenez donc garde aux liaisons et aux raisons des choses; analysez, cherchez les pourquoi, observez la généalogie des événements, les successions et les dépendances, imitez l'ordre mathématique, où la nécessité part de l'axiome et aboutit aux plus lointaines conclusions. Comprendre à fond, apprendre ensuite et introduire dans son esprit non des anneaux et des anneaux, mais une chaîne, c'est assurer l'adhérence du tout. L'union fait la force.

(1) De Memoria et Reminiscentia, lect. 5.
(2) Ibid. lect. 2.

L'application de l'esprit, qu'on recommande ensuite, a pour but d'appuyer sur le mystérieux burin qui trace en nous la figure des mots et des choses. Plus l'attention est ardente, plus le burin creuse et mieux les traces résisteront au flux permanent qui tend à remplacer les idées comme la mort remplace les êtres. Quand vous lisez ou quand vous écoutez en vue d'apprendre, soyez tout concentré et tout présent; répétez-vous comme à haute voix ce qui vous est dit; martelez-en les syllabes. Je le dis au figuré; mais quelquefois, l'appliquer à la lettre a des avantages. Soyez en état, aussitôt lu ou entendu ce dont il s'agit, de le redire dans la mesure précise où il y a lieu de le fixer. Est-il question d'un livre, ne le quittez pas sans pouvoir le résumer, l'apprécier. J'ajoute ce dernier mot, parce que l'objet qui a provoqué de notre part une intervention active est beaucoup moins fugitif; il tient à la personne.

Après cela, méditer aussi souvent qu'on le peut et qu'il le mérite l'objet à préserver de l'oubli, c'est une nécessité consécutive à la première. La vie efface les traces de la vie, et pour cette raison on nous conseillait de buriner fortement : le même motif nous invite, constatant que néanmoins les traces s'affaiblissent, à repasser le burin dans les tailles, à prodiguer l'eau-forte, c'est-à-dire à revivifier constamment nos pensées utiles et à ruminer les faits que nous voulons garder sous les yeux.

L'agitation de l'esprit est contraire à ce travail, aussi la vie paisible et l'éloignement des passions sont-ils re-

quis pour le bon usage de la mémoire comme pour toutes les fonctions intellectuelles.

La faculté de l'admiration, la jeunesse d'âme en face de la nature et de la vie confèrent aussi au souvenir. On retient mieux ce qui vous a frappé. Pour cette raison après bien d'autres, l'intellectuel doit cultiver ce sentiment du tout neuf, du toujours nouveau, qui est le point de départ des élans vigoureux vers les fécondes créations ou vers la recherche.

Enfin, est-il question de retrouver le souvenir et de remettre en activité les images anciennes, on nous conseille de nous appuyer une fois de plus sur ce fait des dépendances mutuelles entre les pensées, entre les impressions, qui a servi de base à la constitution de la mémoire. Tout s'enchaîne plus ou moins dans le cerveau, même sans qu'on le veuille : l'ayant voulu de toutes ses forces et ayant formé industrieusement les liens les plus naturels possibles entre les notions, on en recueillera le bénéfice.

Qu'on ne cherche donc pas au hasard, dans un tout qui n'est pas établi au hasard; qu'on procède logiquement, utilisant la logique des choses telle qu'elle s'impose d'elle-même, ou telle qu'on l'a envisagée au départ, remontant ou redescendant les séries instituées, invoquant la contiguïté des idées, des circonstances, bref, ramenant de force sous le faisceau de l'attention ce que l'attention avait fixé et entreposé selon ses lois.

C'est ce que saint Thomas appelle tirer sur la chaîne, et le bout de la chaîne qu'il conseille de saisir c'est celui

qui se présente comme le plus immédiatement en dépendance de ce que nous cherchons. Exemple : Je me souviens d'avoir pensé à un plan d'étude; ce plan m'échappe; mais je sais que je me trouvais alors en tel endroit, ou que je causais avec tel ami, ou que cela se rattachait à tel ensemble d'opérations spirituelles, à tel aspect de ma vocation, ou encore que le projet s'était inspiré d'une lecture antérieure, ou était exigé par de précédents travaux. Pour ressaisir l'idée évanouie, je réveillerai l'impression du lieu de la société amicale, de l'ensemble idéologique, du rôle à remplir, du livre analysé ou du travail accompli. Partant de là, j'explorerai le voisinage, et par diverses tentatives j'essaierai de rencontrer ce que je sais être lié avec telle de ces données.

En résumé, ce qui importe à la mémoire, c'est moins le nombre de ses acquisitions que leur qualité d'abord, leur ordre ensuite et enfin l'habileté de leur emploi. Les matériaux ne manquent guère à la pensée, c'est la pensée qui leur manque. Apprendre n'est rien, sans l'assimilation intelligente, la pénétration, l'enchaînement, la progressive unité d'une âme riche et réglée.

Ce qui est intéressant, ce n'est pas le chantier, c'est l'architecture, et c'est surtout l'esprit de l'habitant. Ayez l'inspiration élevée, l'attention ardente, l'émotion en face du vrai, le zèle de la recherche, et vous aurez assez de souvenirs.

C. LES NOTES

I. COMMENT NOTER. — II. COMMENT CLASSER SES NOTES. — III. COMMENT UTILISER SES NOTES.

I

Nous sommes contraints de nous répéter souvent. Si nous le faisons au maximum en parlant des lectures, de la mémoire et des notes, c'est que ces trois objets n'en font pour ainsi dire qu'un. Il s'agit en tout cela de nous compléter, afin de pouvoir, en son temps, faire notre œuvre.

Il faut lire relativement peu; il faut retenir encore beaucoup moins, et la nature, du reste, s'en charge. Les notes, qui sont une sorte de mémoire extérieure à nous, une « mémoire de papier » disait Montaigne, doivent se réduire énormément par rapport aux lectures; mais elles peuvent s'élargir plus que le souvenir, le suppléer, par suite le soulager et venir au secours du travail dans une mesure difficilement assignable.

S'il fallait se fier à la mémoire pour garder intact et prêt à servir ce que nous avons rencontré ou découvert au cours de notre vie studieuse, ce serait bien du malheur. La mémoire est une infidèle; elle perd, elle enfouit, et elle n'obéit guère à l'appel. Nous refusons

de l'alourdir, d'encombrer l'esprit; nous préférons la liberté de l'âme à une fortune indigeste. La solution, c'est le cahier de notes ou la boîte de fiches.

De plus, la mémoire classe à sa façon et nous avons essayé de l'y aider; mais ses classements sont capricieux et instables. Pour trouver au moment voulu le souvenir voulu, il faudrait une possession de soi-même qui n'est le fait d'aucun mortel. Là encore les folios et les casiers nous secourront. Il faut organiser nos réserves, déposer nos économies à la banque, où elles ne produiront il est vrai aucun intérêt, mais seront du moins en lieu sûr et disponibles. C'est nous qui serons le caissier.

Les pratiques sont ici très diverses; mais il est quelques lois générales qu'il sera bon de rappeler, pour que chacun s'en inspire.

Deux sortes de notes peuvent être distinguées, correspondant à la préparation lointaine ou à la préparation immédiate du travail. Vous lisez ou vous méditez pour vous former et vous nourrir l'esprit; des idées se présentent qui vous paraissent bonnes à fixer; des faits, des indications diverses sont là qui pourront resservir : vous les notez. D'autre part, ayant à étudier un sujet précis, à réaliser une production, vous cherchez à vous documenter, vous lisez ce qui a paru sur la matière, vous recourez à toutes les sources d'information dont vous pouvez disposer et vous réfléchissez pour votre compte, le tout la plume à la main.

La première catégorie de notes a pour caractère d'être

un peu fortuite; seuls les cadres de la spécialité et la sagesse de vos lectures y peuvent réduire la dose du hasard. Comme la vie est toujours complexe, l'esprit fugace, et que nous-mêmes avons plaidé les élargissements, beaucoup d'aléa s'introduit dans les notes de cette espèce. Au contraire, quand vous notez en vue de produire, la production ayant un caractère défini, les notes se définissent aussi, elles serrent de près le sujet envisagé et forment un tout plus ou moins organique.

Il y a, pour ces deux groupes de notes, des règles communes, et il y en a de particulières.

Dans les deux cas, il faut éviter l'excès, l'encombrement des matériaux où l'on est ensuite noyé et qui deviennent inutilisables. Certains ont des cahiers si pleins et si nombreux qu'une sorte de découragement anticipé les empêche de les ouvrir jamais. Ces prétendus trésors ont coûté beaucoup de temps et de peine, et ils ne rendent rien; une foule de non-valeurs les engorgent; leurs utilités mêmes pourraient souvent demeurer avec avantage dans les volumes dont ils sont extraits, un renvoi avec un mot de résumé tenant lieu de fastidieuses pages.

Ayez des notes prises avec réflexion, avec sobriété. Pour éviter les surprises du premier moment, l'effet de préoccupations passagères et aussi les emballements causés quelquefois par un mot brillant, ne rangez définitivement qu'après un délai. Au calme, à bonne distance, vous jugerez de vos récoltes et n'engrangerez que le bon grain.

Dans les deux cas également, il faut noter après un travail d'esprit énergique et dans un sentiment personnel. Il s'agit de se compléter, soi, de se meubler, soi, de s'armer d'une panoplie vraiment à sa taille, conforme aux besoins de la bataille qu'on entend livrer. Qu'une chose soit belle et bonne, qu'elle soit précieuse théoriquement, ce n'est pas une raison pour l'écrire. Grâce à Dieu, il y a beaucoup de belles choses dans les livres: allez-vous recopier toute la Bibliothèque nationale? On n'achète pas une jaquette parce qu'elle est belle, mais parce qu'elle vous va, et un meuble admiré chez l'antiquaire fera bien d'y demeurer si ni sa taille, ni son caractère ne conviennent à l'appartement qui attend.

Evitez le caprice en tout. Comme la lecture est une nutrition, le souvenir une possession enrichissante qui fait corps avec la personne, les notes sont une réserve alimentaire et personnelle aussi. Lectures, souvenirs, notes, tout cela doit nous achever, donc nous ressembler, être de notre espèce, de notre rôle, de notre vocation, répondre à nos fins et à la forme des gestes par lesquels nous pouvons et voulons les réaliser.

On sait combien un livre de comptes renseigne sur son propriétaire, sur sa façon de vivre et les buts qu'il poursuit : le registre de notes, le casier de fiches devraient se tenir aussi près de l'intellectuel, de ce qu'il doit et veut être; là est son compte AVOIR, tout au moins pour une partie, et ce compte doit correspondre au possesseur d'une part, à la dépense présumée ensuite. Je me reflète dans mes œuvres : je dois me refléter

dans mes moyens, si j'ai bien adapté les uns aux autres comme à moi-même.

Bien mieux, il serait souhaitable qu'en dehors des documents proprement dits, faits, textes ou statistiques, les notes qu'on prend fussent non seulement adaptées à vous, mais de vous, et cela non seulement quand elles émanent de vos réflexions, mais aussi quand elles procèdent d'une lecture. La lecture aussi doit être réfléchie, et nous disions qu'un emprunt peut devenir nôtre au point de ne plus différer d'une création.

Je lis, et en lisant j'écris; mais j'écris ce que je pense au contact d'autrui, plus que je n'écris la pensée d'autrui, et mon idéal est que cela soit vrai même si je transcris textuellement, n'espérant pas exprimer mieux la pensée commune. L'écrivain est celui qui conçoit, et moi aussi je conçois ce que je m'assimile avec profondeur, ce que je m'efforce de pénétrer, de COMPRENDRE au sens complet du mot, ce que je fais mien : j'en suis donc l'écrivain aussi, et je le mets à part comme une richesse propre.

Pour les notes prises de loin, il n'y a plus rien d'essentiel à considérer. De près, en vue d'un travail, il faut d'abord renforcer l'application de nos règles et il faut y ajouter ceci.

Nous demandions que le mode de notation fût personnel, c'est-à-dire en rapport exact avec l'écrivain : il faut qu'il soit encore en rapport rigoureux avec l'œuvre à faire. Vous avez un objet précis : pensez-y forte-

ment; que votre esprit trace un plan provisoire d'après lequel vous dirigerez vos lectures et vos réflexions, d'après lequel aussi vous noterez ceci ou cela qui en remplira les cases. Claude Bernard déclarait qu'une observation scientifique est une réponse à une question que l'esprit se pose, et qu'on ne trouve en réalité que ce que l'on cherche. De même, une lecture intelligente est une réponse possible à la question posée en nous par le sujet à traiter; il faut donc lire dans un sentiment d'attente, comme on suit des yeux, à la sortie d'une gare, le flot des voyageurs où se coule un ami.

Que la lecture soit en conséquence de plus en plus tendancieuse; qu'elle ait égard non plus seulement à la vocation et à la personne, mais à leur application actuelle. Une telle lecture est un parti pris; or, un parti pris est comme un crible qui retient le grain voulu et laisse passer les autres. Ne vous distrayez pas; ne vous attardez pas; n'ayez que votre objectif présent, sans aucun regard pour celui de l'auteur, qui est peut-être tout autre. J'ose dire, en dépit de ce que ce mot a de déplaisant et de contre-indiqué en presque tous les cas: Posez-vous des œillères, pour mieux vous concentrer sur ce qui, en ce moment, vous veut tout entier.

Il y a ici deux procédés un peu différents, et que peut-être il y aura lieu d'employer tour à tour, suivant la nature de l'œuvre.

Vous pouvez établir un plan détaillé et ne vous documenter qu'ensuite. Vous pouvez commencer par

la documentation, par des réflexions et des lectures qui supposent évidemment quelques directives, mais sans plan proprement dit. Vous tournez alors autour du sujet, vous l'envisagez sous toutes ses faces, vous y opérez des sondages qui essaient de n'en rien laisser inexploré; des idées de plan vous viennent et vous les notez, comme Pascal quand il écrit en tête d'un fragment : ORDRE ; vous mettez à part les documents à utiliser tels quels; vous fixez les idées qu'il faudra développer, dont vous marquez seulement, si elles s'offrent, les caractéristiques principales; vous mentionnez les mots justes, les comparaisons heureuses qui se présentent; parfois vous rédigez un passage entier, non dans l'idée de l'achever, mais parce qu'il vient tout seul et que l'inspiration est comme la grâce, qui passe et ne revient pas.

Quand vous pensez avoir épuisé la matière, je dis à l'égard de ce que vous prétendez ou espérez, votre travail est prêt; le chantier est plein de matériaux dont quelques-uns sont informes, d'autres taillés provisoirement. Nous parlerons tout à l'heure de la construction; mais on voit déjà que le plan procédera ici des matériaux mêmes, non les matériaux du plan.

Cette dernière marche, qui paraît la moins logique, et qui l'est moins en effet, abstraitement parlant, a pour avantage de vous laisser plus libre en vos réflexions et en vos études préalables, de vous livrer davantage à l'inspiration, de vous maintenir en joie, du fait que vous trouvez sans vous obliger à chercher trop distinctement, que vous pouvez aller, revenir, surseoir, attendre la

veine et ne travailler que d'un travail frais, sans contrainte mentale.

Un ouvrage peut être ainsi achevé sans être commencé ; toute sa valeur est déterminée dans vos notes ; le plan s'y trouve à l'état latent, un plan à tiroirs, comme disent les architectes, c'est-à-dire que diverses combinaisons sont possibles ; mais la matière est enserrée, maîtrisée, et vous êtes sûr, le plan établi, qu'il répondra à une conception réelle, à des idées que vous avez, après lesquelles vous ne courrez point, qu'il ne sera donc pas un schème arbitraire, un système de cases que vous serez forcé de remplir, n'ayant parfois rien à y mettre de jaillissant, de spontané, par suite de vivant.

Les notes ainsi comprises, notes d'étude, notes d'inspiration ne peuvent être prises « à moments perdus » ; elles sont du plein travail, on doit en réserver la recherche pour ce que nous avons appelé les instants de plénitude. Les autres notes, sans échapper à l'obligation de l'effort, auront parfois le caractère d'une heureuse trouvaille, d'un hasard. Les meilleures seront pourtant celles qu'une étude approfondie vous invite à moissonner et à engranger comme la richesse d'une vie.

II

Les notes prises et à supposer qu'on les croie de nature à servir plus tard, il faut les classer. En industrie, l'ordre, c'est de l'argent, et combien d'argent ! en science, c'est de la pensée. Il est inutile de noter, si vous

ne pouvez retrouver en temps opportun ce qui ne serait plus en ce cas qu'un trésor sous terre. Garder la trace de ses lectures et de ses réflexions, relever des documents, c'est bien; mais à condition d'être ainsi mis en état de feuilleter quand on voudra l'auteur favori et aussi de se feuilleter soi-même.

Il faut se défier d'un certain esprit de collectionneur qui s'empare fort souvent de ceux qui cueillent des notes. Ils veulent remplir leur cahier ou leur classeur; ils ont hâte de combler les vides, et ils empilent des textes comme on garnit un album de timbres ou de cartes illustrées. Une telle pratique est déplorable; on tombe ainsi à l'enfantillage; on risque de devenir un maniaque. L'ordre est une nécessité; mais c'est lui qui doit nous servir, non pas nous. S'acharner à accumuler, à compléter, c'est se distraire de produire et même d'apprendre; le souci excessif du classement est pris sur l'usage; or, tout ici, doit se subordonner au bien du travail.

Comment classer ses notes. Les hommes célèbres ont adopté des systèmes différents. Le meilleur, en fin de compte, est celui qu'on a expérimenté, confronté avec ses besoins et ses habitudes intellectuelles et consacré par une longue pratique.

Le système du registre sur lequel on écrit ou colle à la file les notes recueillies est très défectueux, en ce sens qu'il ne permet aucun classement, même avec le secours des réserves de blanc, dont on ne peut détermi-

ner la mesure. Des registres différents pour chaque sujet corrigent un peu cet inconvénient, mais ne permettent pas non plus un classement précis, outre qu'ils se prêtent mal à l'emploi, au moment d'écrire.

On peut avoir des chemises en papier fort, portant un titre, et où l'on enfermera les notes d'une catégorie. Un ensemble de chemises semblables, répondant à un titre plus général, pourra se loger dans un casier, et chaque casier portera à l'extérieur, sinon le titre lui-même, qu'on peut préférer ne pas afficher ainsi, du moins un numéro d'ordre correspondant à une table des matières que le travailleur aura toujours sous la main.

Mais la méthode la plus pratique de beaucoup, semble-t-il, pour la plupart des travaux, c'est la méthode des fiches. Ayez des fiches de papier suffisamment consistant, d'une taille uniforme que vous déterminerez d'après la longueur moyenne de vos notes. Rien n'empêchera de continuer sur une seconde fiche le relevé commencé sur une première. Vos fiches seront coupées très exactement, au massicot, travail que tout relieur ou imprimeur exécutera en cinq minutes, que du reste des maisons spéciales vous évitent, vous procurant des fiches de toute taille, de toute couleur, en même temps que les boîtes et accessoires nécessaires (1).

Il vous faut en effet des boîtes, ou même, si votre collection de notes doit être importante, un meuble à tiroirs d'une dimension appropriée. Il vous faut aussi

(1) Je signale la Maison Borgeaud, 41, rue des Saints-Pères, Paris, qui renseigne et organise matériellement un grand nombre de travailleurs.

un certain nombre de fiches spéciales à encoche, ou bien des « cavaliers », pour numéroter visiblement les catégories, après avoir numéroté au coin ou au milieu chaque fiche.

Ce point de départ admis, voici comment vous procédez :

Quand vous prenez une note au cours d'une lecture, en réfléchissant à un travail, au lit, etc., prenez-la sur une fiche, ou, si vous n'en avez pas sous la main, sur un papier plus petit, dont le recto seul sera occupé, et que vous collerez ensuite. La fiche écrite, vous la classez, à moins que vous ne décidiez de surseoir, selon le conseil donné tout à l'heure.

Classer, cela suppose que vous avez adopté un mode de classement très soigneusement choisi en concordance avec vos travaux. On ne peut donner ici que des indications générales. Chacun doit se dresser un catalogue de sujets, avec divisions et subdivisions, sur lesquels il a déjà ou il estime devoir se procurer des notes. Un système très ingénieux, appelé SYSTÈME DÉCIMAL, est applicable à tous les genres de recherches; je renvoie pour son exposé à une brochure intéressante et très claire (1).

Si l'on craint la complication, qui est en effet un très grave inconvénient, qu'on s'en rapporte à ses propres vues pratiques. Il faut être en cela réaliste et ne pas

(1) L'ORGANISATION DU TRAVAIL INTELLECTUEL, par le Dr CHAVIGNY, agrégé du Val-de-Grâce. Delagrave, 1918.

s'amuser à établir des divisions à priori, qui ne serviraient de rien.

D'après le catalogue, dont chaque division ou subdivision doit porter une lettre ou un numéro d'ordre, vous pouvez immatriculer vos fiches. Celles-ci rangées, vous les retrouverez sans peine à l'heure du travail.

III

Vous voici au moment d'utiliser la documentation. Vous avez votre cueillette immédiate, les notes prises en vue précisément de l'œuvre actuelle; vous avez de plus en réserve, non extraites encore, les notes anciennes qui s'y rapportent plus ou moins directement. Assemblez le tout en vous reportant au catalogue et aux indications qu'il vous donne. Ensuite, d'après ce qui précède, deux voies vous sont ouvertes.

Si vous avez un plan détaillé et si c'est d'après lui que vous avez constitué ou cherché vos notes, numérotez les articles successifs de ce plan; numérotez en conséquence (au crayon et légèrement si les notes doivent plus tard resservir) les fiches qui les concernent; réunissez les fiches portant les mêmes numéros; insérez chaque petit tas dans une pince à notes, classez les tas, et vous n'avez plus qu'à rédiger en étalant devant vous, successivement, le contenu de chaque tas.

Si, au contraire, vous avez préparé votre ouvrage sans plan arrêté, sur de simples directives, il s'agit main-

tenant d'établir le plan ; vous devez l'extraire de la documentation même. Pour cela, voici comment vous pouvez procéder. Vous avez toutes vos fiches en vrac; vous les prenez l'une après l'autre et inscrivez sur une feuille, à la file, le contenu de chacune, en procédant par propositions aussi brèves que possible. Une fois le stock épuisé, vous avez devant vous les idées dont vous disposez. Parcourez-les en vous rendant compte de leurs rapports et dépendances; dégagez mentalement les idées maîtresses; rangez sous elles ce qui en relève; aidez-vous pour cela d'une numérotation marginale qu'on peut corriger autant de fois qu'il le faut. Peu à peu la clarté se fera et un ordre s'établira dans cette masse confuse.

Cela fait, recopiez vos propositions dans l'ordre obtenu, les numéros se suivant désormais. S'il y a des vides dans votre plan, comblez-les : vous ferez s'il le faut, à leur sujet, des recherches supplémentaires; numérotez d'un numéro correspondant à chaque thème les fiches qui s'y rapportent; classez et pincez comme tout à l'heure, et votre rédaction est prête.

CHAPITRE VIII

LE TRAVAIL CREATEUR

I. ÉCRIRE. — II. SE DÉTACHER DE SOI-MÊME ET DU MONDE. — III. ÊTRE CONSTANT, PATIENT ET PERSÉVÉRANT. — IV. TOUT BIEN FAIRE ET TOUT ACHEVFR. — V. NE RIEN TENTER AU-DESSUS DE SOI.

I

Vous voici donc au moment de réaliser. On ne peut toujours apprendre et toujours préparer. Du reste, appendre et préparer ne vont pas sans une dose de réalisation qui les favorise. Toute vie va en cercle. Un organe qui s'exerce croît et se fortifie; un organe fortifié s'exerce avec plus de puissance. Il faut écrire tout le long de la vie intellectuelle.

On écrit tout d'abord pour soi, pour voir clair dans son cas, pour mieux déterminer ses pensées, pour soutenir et aviver l'attention qui cède bientôt si l'action ne l'oblige, pour amorcer les recherches dont la nécessité se relève dans la production, pour encourager l'effort qui se lasserait à ne constater jamais un effet visible, enfin pour former son style et acquérir cette valeur qui achève toutes les autres : l'art de l'écrivain.

Ecrivant, il faut publier, dès que de bons juges vous

en croient capable et que vous-même éprouvez l'aptitude du vol. L'oiseau sait bien quand il peut affronter l'espace; sa mère le sait avec plus de sécurité: appuyé sur vous-même et sur une sage maternité spirituelle, volez, dès que vous le pourrez. Le contact du public vous obligera à mieux faire; les louanges méritées vous stimuleront; les critiques exerceront leur contrôle; le progrès vous sera pour ainsi dire imposé, au lieu de la stagnation qui pourrait résulter d'un perpétuel silence. La paternité intellectuelle est une semence de biens. Toute œuvre est une source.

Le Père Gratry insiste beaucoup sur l'efficacité de l'écriture. Il voudrait qu'on méditât toujours la plume à la main et que l'heure pure du matin fût consacrée à ce contact de l'esprit avec soi-même. Il faut tenir compte des dispositions personnelles; mais il est certain que chez la plupart, la plume qui court joue le rôle de l'entraîneur dans les jeux sportifs.

Parler, c'est entendre son âme et en elle la vérité; parler solitairement et silencieusement au moyen de l'écriture, c'est s'entendre et ressentir le vrai avec la fraîcheur de sensation d'un homme matinal qui ausculte au petit jour la nature.

Il faut, en toutes choses, commencer. « Le commencement est plus que la moitié du tout », a dit Aristote. A ne rien produire, on s'habitue à la passivité; la peur d'orgueil ou la timidité s'accroissent de plus en plus; on recule on s'épuise d'attendre, on devient improductif comme un bourgeon noué.

L'art d'écrire, ai-je dit, exige cette longue et précoce application qui peu à peu devient une habitude mentale et constitue ce qu'on appelle le style. Mon « style », ma « plume », c'est l'instrument spirituel dont je me sers pour me dire et dire à autrui ce que j'entends de la vérité éternelle. Cet instrument est une qualité de mon être, un pli intérieur, une disposition du cerveau animé, c'est-à-dire que c'est moi évolué d'une certaine façon. « Le style, c'est l'homme ».

Le style se forme donc en chacun avec l'écrivain; le mutisme est une diminution de la personne. Si vous voulez être pleinement, au point de vue intellectuel, il faut savoir penser tout haut, penser explicitement, c'est-à-dire former pour le dedans et pour le dehors votre verbe.

Peut-être est-ce l'occasion de dire en quelques mots ce que doit être un style répondant aux fins suggérées ici à l'intellectuel.

Hélas! il faudrait ne pas écrire pour oser dire comment on écrit. L'humilité n'est pas difficile, quand devant Pascal, La Fontaine, Bossuet, Montaigne, on a subi l'emprise ou éprouvé le calme élargissement d'un grand style. Du moins peut-on confesser l'idéal qu'on vise et qu'on n'atteint pas; le déclarer, c'est à la fois s'accuser et s'honorer en lui, qui nous juge.

Les qualités du style peuvent être expliquées en autant d'articles qu'on veut; tout peut tenir, je crois, en ces trois mots: Vérité, individualité, simplicité, à moins qu'on ne préfère se résumer en cette seule parole : Ecrire vrai.

Un style est vrai quand il répond à une nécessité de la pensée et quand il se tient intimement au contact des choses.

Le discours est un acte de vie : il ne faut pas que dans la vie il représente une coupure, et c'est ce qui a lieu quand nous tombons dans l'artificiel, le conventionnel, M. Bergson dirait le « tout à fait ». Ecrire d'une part, vivre de l'autre sa vie spontanée et sincère, c'est offenser le verbe et l'harmonieuse unité humaine.

Le « discours de circonstance » est le type de ces choses qu'on dit parce qu'il faut les dire, qu'on ne pense que littérairement, y dépensant cette éloquence dont se moque la vraie éloquence. Aussi le discours de circonstance n'est-il souvent que discours d'occasion. Il se peut qu'il soit génial, et Démosthène ou Bossuet nous l'apprennent; mais il ne l'est que si la circonstance tire de notre fond ce qui jaillirait aussi bien de soi-même, ce qui se rattache à nos vues habituelles, à nos méditations de toujours.

La vertu de la parole, parlée ou écrite, est une abnégation et une droiture : abnégation qui écarte la personne, là où il s'agit d'un échange entre la vérité qui parle au dedans et l'âme qui écoute; droiture qui expose ingénument ce qui s'est révélé dans l'inspiration et n'y ajoute pas de verbiage.

« Regarde dans ton cœur et écris », dit Sidney. Celui qui écrit ainsi, sans orgueil et sans artifice, comme pour soi, parle en fait pour l'humanité, s'il a le talent qui porte loin une véridique parole. L'humanité s'y re-

connaîtra, parce que c'est elle qui a inspiré le discours. La vie reconnaît la vie. Si je ne livre au prochain que du papier noirci, il le regardera peut-être curieusement, mais ensuite le laissera tomber à terre; si je suis un arbre offrant son feuillage et ses fruits pleins de sève, si je me donne avec plénitude, je convaincrai et, comme Périclès, je laisserai le dard dans les âmes.

Obéissant aux lois de la pensée je ne puis que me montrer proche des choses, ou pluôt dans l'intime des choses. Penser, c'est concevoir ce qui est ; écrire vrai, c'est-à-dire selon la pensée c'est révéler ce qui est, non enfiler des phrases.

Le discours doit répondre à la vérité de la vie. L'auditeur est un homme; il ne faut pas que le discoureur soit une ombre. L'auditeur vous apporte une âme à guérir ou à éclairer : ne lui servez pas des mots. Tandis que vous déroulez vos périodes, il faut qu'on puisse regarder dehors, regarder en soi et sentir la correspondance.

La vérité du style écarte le cliché. On nomme ainsi une vérité ancienne, une formule tombée en l'usage commun, lot d'expressions qui autrefois furent neuves, qui ne le sont plus précisément parce qu'elles ont perdu le contact de la réalité d'où elles étaient nées, parce qu'elles flottent en l'air, vains oripeaux qui se substituent à une coulée vive, à une transcription directe et immédiate de l'idée.

Le grand style consiste dans la découverte des liens essentiels entre les éléments de la pensée, et dans un art

de les exprimer à l'exclusion de tout balbutiement accessoire. « Ecrire comme se déposent la rosée sur la feuille et les stalactites sur les parois de la grotte, comme découle la chair du sang et comme la fibre ligneuse de l'arbre se forme de la sève (1) » : quel idéal!

La personne orgueilleuse et perturbatrice sera absente d'un tel discours, disons-nous; mais la personnalité de l'expression n'en sera que plus accentuée et plus nette. Ce qui sort de moi sans moi me ressemble en vertu d'une nécessité. Mon style, c'est mon visage. Un visage tient de l'espèce ses caractères généraux, mais il a toujours une individualité saisissante et incommunicable; il est unique sur la terre et dans tous les siècles; de là vient, pour une part, l'intérêt si prenant du portrait.

Or, notre esprit est certainement beaucoup plus original encore; mais nous le cachons derrière les généralités acquises, les phrases traditionnelles, les alliances verbales qui ne représentent que de vieilles habitudes, au lieu d'un amour. Le montrer tel qu'il est, en s'appuyant, mais sans s'y oublier, sur les acquisitions qui appartiennent à tous, ce serait susciter un intérêt inépuisable, et ce serait l'art.

Le style qui convient à une pensée est comme le corps qui appartient à une âme, comme la plante qui provient d'une certaine graine : il a son architecture propre. Imiter, c'est aliéner la pensée; écrire sans caractère, c'est la déclarer vague ou puérile.

(1) EMERSON. AUTOBIOGRAPHIE. Edit. Régis Michaud, p. 640. Colin, éd.

On ne doit jamais écrire « à la manière de... », serait-ce à la manière de soi-même. Il ne faut pas avoir de MANIÈRE : la vérité n'en a pas ; elle se pose ; elle est toujours neuve. Mais le son que rend la vérité ne peut manquer d'être personnel à chacun de ses instruments. Tout instrument a un timbre. Si la manière est une affectation, l'originalité véritable est elle aussi un fait de vérité ; elle renforce, au lieu de l'affaiblir, l'effet à produire sur le lecteur, qui à son tour recevra selon lui-même. Ce qu'on proscrit, ce n'est pas le sentiment personnel par lequel tout est renouvelé et glorifié, c'est la volonté propre opposée au règne du vrai.

De là découle la simplicité. La fioriture est une offense à la pensée, à moins que ce ne soit un expédient pour cacher son vide. Il n'y a pas de fioritures dans le réel ; il n'y a que des nécessités organiques. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans la nature rien de brillant; mais le brillant y est organique aussi, il est fondé en droit, porté par des substructions qui jamais ne défaillent.

Pour la nature, la fleur est aussi grave que le fruit et le feuillage que la branche; le tout tient aux racines et n'est que la manifestation du germe où se cache l'idée de l'espèce. Or, le style, quand il est de main d'ouvrier, imite les créations naturelles. Une phrase, un morceau écrit doivent être constitués comme un rameau vivant, comme un chevelu de racine, comme un arbre. Rien EN PLUS, rien A COTÉ, tout dans la courbe pure qui va du germe au germe, du germe éclos dans l'écri-

vain à celui qui doit éclore dans le lecteur et propager la vérité ou la bonté humaine.

Le style n'est pas fait pour lui-même; lui ménager un sort, c'est le dévoyer et c'est l'avilir. Faut-il faire peu de cas de la vérité pour se laisser agripper à la « forme », pour devenir, au lieu de poète, rimailleur, au lieu d'écrivain, styliste ! Celui qui en a le génie doit porter le style à la perfection qui est le droit de tout ce qui existe; chacun souhaite légitimement y devenir expert autant que le vieux forgeron sur sa pièce; mais le forgeron ne s'amuse pas à tourner complaisamment des volutes, il fait des ais, des ferrures et des grilles.

Le style exclut la superfluité ; il est une stricte économie au sein de la richesse; il dépense tout ce qu'il faut, épargne ici par des arrangements habiles et prodigue là pour la gloire du vrai. Son rôle n'est pas de briller, mais de faire apparaître : lui-même doit s'effacer, et c'est alors que reluit sa propre gloire.

Tendez à écrire en la forme inévitable, étant donné la pensée précise ou le sentiment exact que vous devez exprimer. Visez à être compris de tous, comme il convient quand un homme parle aux hommes, et cherchez à atteindre en eux tout ce qui est directement ou indirectement organe de vérité. « Un style complet est celui qui atteint toutes les âmes et toutes les facultés des âmes (1). »

Ne courtisez pas la mode; votre temps vous influencera de lui-même et saura s'accorder avec l'éternité.

(1) GRATRY. LES SOURCES.

Donnez de l'eau de source, non des drogues acides. Beaucoup d'écrivains, aujourd'hui, ont un système : tout système est une pose, et toute pose un affront à la beauté.

Cultivez l'art de l'omission, de l'élimination, de la simplification : c'est le secret de la force. Les maîtres, à la fin, ne répètent que cela, comme saint Jean répétait : « Aimez-vous les uns les autres. » La loi et les prophètes, en matière de style, c'est l'innocente nudité qui révèle la splendeur des formes vivantes : pensée, réalité, créations et manifestations du Verbe.

Malheureusement, l'innocence de l'esprit est rare; quand elle existe, elle s'allie quelquefois à la nullité. Aussi, deux sortes d'esprits seulement semblent prédisposés à la simplicité : les esprits de peu d'envergure et les génies; les autres sont obligés de l'acquérir laborieusement, gênés de leur richesse, et ne pouvant à leur gré se réduire.

II

Le style, et d'une façon plus générale le travail créateur veulent le détachement. La personnalité encombrante doit être écartée, le monde oublié. En pensant à la vérité, peut-on se laisser distraire par soi-même ? Que peut-on espérer de l'homme qui s'arrête à soi ? J'espère en celui qui s'élance, loin de la personnalité éphémère, vers l'immense et l'universel, qui chemine, astronome, en la compagnie des astres, poète, philosophe,

théologien, en celle de la matière animée ou inanimée, de l'humanité individuelle et sociale, des âmes, des anges et de Dieu. Je crois en celui-là, parce que l'esprit de vérité l'habite, non une préoccupation misérable.

Travailler selon l'entendement seul, nous avons vu que cela ne suffit pas : il faut engager l'homme. Mais l'homme qui s'introduit dans le travail ne doit pas être l'homme de passion, l'homme de vanité, l'homme d'ambition ou de vaine complaisance.

Tout le monde est passionné à certains moments, mais à aucun moment la passion ne doit être maîtresse. Tout le monde est exposé à la vanité, mais que le travail soit au fond une vanité, c'est là le vice. Il ne s'agit pas de ce que nous tirerons de la science, mais de ce que nous pourrons lui donner; l'essentiel n'est pas l'accueil fait à nos paroles, mais l'accueil que nous-mêmes avons fait à la vérité et celui que nous lui préparons chez les autres. Que pèsent, en face de ce but sacré, nos petits calculs égoïstes ? Beaucoup d'hommes qui ont l'air attachés de cœur à une œuvre y tiennent moins qu'à de minuscules succès. La formation des mondes, l'ascension des espèces, l'histoire des sociétés, le régime du travail servent à leur obtenir un ruban violet ou rouge; leur poésie aspire au « cher Maître », leur peinture rêve de la cimaise ; Corneille interprété par Talma tourne au « m'as-tu vu ». Il va de soi que l'esprit ainsi retourné dégénère. De telles poursuites ne peuvent que dégrader le travail, et qu'on s'élève un peu sur l'échelle des ambitions, qu'on néglige le succès actuel,

se réservant d'arriver par l'effet de son désintéressement même, le résultat est pareil.

L'inspiration n'est pas compatible avec le désir. Quiconque veut quelque chose pour soi écarte la vérité : le Dieu jaloux ne sera pas son hôte. Il faut travailler en esprit d'éternité, disions-nous, et quoi de moins éternel qu'une vue ambitieuse ? Consacré tout entier à la vérité, vous devez la servir, non vous servir d'elle.

On n'agit avec plénitude qu'en faveur des causes pour lesquelles on accepterait de mourir. Etes-vous prêt à mourir pour la vérité ? Tout ce qu'écrit un véritable ami du vrai, tout ce qu'il pense devrait être comme les signes que traçait avec le sang de sa blessure saint Pierre martyr mourant : CREDO.

La personnalité égoïste vient toujours en diminution ; elle contamine tout, réduit tout ; elle désoriente les forces. Celui qui va devant soi, s'inspirant du vrai et laissant à Dieu la responsabilité des suites, celui-là est un digne penseur. « POUR MOI, VIVRE, C'EST LE CHRIST », dit saint Paul : voilà une vocation et une certitude d'action victorieuse. On n'est vraiment un intellectuel que si l'on peut dire : Pour moi, vivre, c'est la vérité.

Une forme de personnalité particulièrement hostile au travail, c'est cette hypocrisie presque universelle qui consiste à projeter en avant une apparence de savoir, là où la sincérité confesserait l'ignorance. Cacher son indigence intellectuelle à l'ombre des mots, c'est ce

qu'on reproche au plumitif de rencontre, au journaliste en mal de copie ou au député ignare; mais tout écrivain qui s'interrogera avec droiture devra avouer qu'il cède à tout instant, sur ce point, aux suggestions de l'orgueil. On veut garder pour soi son secret; on déguise son insuffisance; on pose grand, se sentant petit; on « affirme », on « déclare », on « est certain que... »; au fond, on ne sait rien ; on s'en impose au prochain, et, vaguement dupe de son propre jeu, on se séduit soi-même.

Une autre tare est la recherche, dans la pensée, de cette fausse originalité que nous condamnions tout à l'heure dans le style. Vouloir plier le vrai à sa personne est un orgueil insupportable et tourne en sottise. La vérité est essentiellement impersonnelle. Qu'elle emprunte notre voix et notre esprit, elle en prendra la couleur sans qu'on le recherche; elle la prend d'autant mieux qu'on n'y songe pas ; mais presser sur la vérité pour qu'elle nous ressemble, c'est la fausser, c'est substituer à cette immortelle un violateur et un éphémère.

« Ne regardez pas d'où vient la vérité », disait saint Thomas : ne regardez pas non plus à qui elle donne gloire; souhaitez que votre lecteur, en face de votre œuvre, ne regarde pas non plus d'où vient la vérité. Ce sublime désintéressement est la marque du grand être ; y tendre, en faire sa loi toujours acceptée, sinon toujours obéie, c'est corriger ce qu'on ne peut dérober à sa misère. On se grandit ainsi de la seule grandeur vraie. L'humble support a sa part de gloire, quand la vérité

resplendit, flamme authentique, sur le chandelier de l'esprit.

***

Il faut aussi, disais-je, oublier le public. « Plus un livre est écrit loin du lecteur, plus il est fort » a dit le Père Gratry dans les SOURCES, et les PENSÉES de Pascal, les travaux de Bossuet pour le Dauphin, la SOMME de saint Thomas d'Aquin surtout sont donnés en exemple; la comparaison du PETIT CARÊME et des DISCOURS SYNODAUX de Massillon sert de confirmation. Cela est vrai, et Vauvenargues en est d'accord, quand il dit : « Tout ce qu'on n'a pensé que pour les autres est ordinairement peu naturel ».

Ce n'est pas à dire qu'on puisse négliger le prochain et se désintéresser d'être utile. L'intellectuel appartient à tous et il doit le savoir. Mais s'inquiéter d'une utilité n'est pas demander un mot d'ordre. Il ne faut pas se laisser influencer par le QU'EN DIRA-T-ON; il faut se garder de biaiser sous la pression d'un conformisme lâche, qui se dit ami de tout le monde pour que tout le monde paye sa complaisance de retour.

Rechercher l'approbation publique, c'est enlever au public une force sur laquelle il comptait. Ne lui êtes-vous pas dévoué ? N'est-il pas en droit de vous demander : où est ton œuvre ? Or, la pensée ne sera pas votre œuvre, si le souci de plaire et de vous adapter rend serve votre plume. Le public pensera alors pour vous, qui deviez penser pour lui.

Cherchez l'approbation de Dieu; ne méditez que le vrai, pour vous et pour les autres; ne soyez pas esclave, et rendez-vous digne de dire avec Paul : « LE VERBE DE DIEU N'EST PAS ENCHAINÉ. »

Cette indépendance vertueuse est d'autant plus nécessaire que le public, dans sa masse, a tout ce qu'il faut pour vous abaisser. Le public est primaire. Dans la plupart de ses milieux et par le plus grand nombre de ses voix, il proclame des conventions, non des vérités; il veut être flatté ; il redoute avant tout qu'on le dérange. Pour que les vérités essentielles l'aient comme auditeur, il faut que de haute lutte vous les lui imposiez. Vous le pouvez, et c'est cette heureuse violence que le penseur solitaire doit tenter.

Sa force pour y réussir, c'est de s'appuyer sur lui-même et sur la nature des choses ; c'est de « frapper comme un sourd », ainsi que disait de Bourdaloue Mme de Sévigné, et de lancer le SAUVE QUI PEUT qui à la fin séduit et conquiert les âmes.

Il n'y a de vraiment puissant et de vraiment entraînant qu'une conviction forte, unie à un caractère qui donne des garanties aux faibles humains. Ceux mêmes qui exigent qu'on les courtise méprisent leur courtisan et se rendent à leur maître. Si vous êtes de ce monde, ce monde vous aimera parce que vous êtes sien, mais son dédain silencieux mesurera votre chute.

Ce monde pervers n'aime au fond que les saints; ce lâche rêve des héros; Roger Bontemps devient grave et pense à se convertir devant un ascète. Dans une huma-

nité ainsi faite, il ne faut pas céder à l'opinion et écrire comme si elle lisait par-dessus votre épaule. Il faut se dépouiller d'autrui comme de soi. Dans le domaine intellectuel comme dans tous les autres, surmonter l'homme c'est se préparer à des prodiges, car c'est ouvrir la route à l'Esprit.

Devant votre écritoire et dans la solitude où Dieu parle au cœur, il faudrait écouter comme écoute l'enfant et écrire ainsi que l'enfant parle. L'enfant est simple et dégagé, parce qu'il n'a pas encore de volonté propre, de siège fait, de désirs factices, de passions. A sa naïve confiance et à son discours direct un puissant intérêt s'attache. Un homme mûr et nourri d'expérience, qui saurait néanmoins conserver cette candeur serait un beau réceptacle de vérité et sa voix retentirait dans l'intime des âmes.

III

Le travail créateur veut encore d'autres vertus ; ses exigences correspondent à son prix. Je réunis ici trois de ses requêtes qui se corroborent l'une à l'autre et ne laisseront pas une œuvre courte, ni indigente. Il faut apporter au travail la CONSTANCE qui se tient à pied d'œuvre, la PATIENCE qui supporte les difficultés, la PERSÉVÉRANCE qui évite l'usure du vouloir.

« Il ne faut pas s'imaginer, dit Nicole, que la vie de l'étude soit une vie facile... La raison en est qu'il n'y a rien de plus contraire à la nature que l'uniformité et le

repos, parce que rien ne nous donne plus de lieu d'être avec nous-mêmes. Le changement et les occupations extérieures nous emportent hors de nous et nous divertissent en faisant que nous nous oublions nous-mêmes. De plus, ce langage des mots est toujours un peu mort et n'a rien qui pique vivement notre amour-propre et qui réveille fortement nos passions. Il est destitué d'action et de mouvement... Il nous parle peu de nous-mêmes et il nous donne peu de lieu de nous voir avec plaisir. Il flatte peu nos espérances, et tout cela contribue à mortifier étrangement l'amour-propre qui n'étant pas satisfait répand la langueur et le dégoût dans toutes les actions (1). »

Cette analyse, qui rappelle la théorie du DIVERTISSEMENT dans Pascal, pourrait nous mener loin. J'en retiens seulement que « la langueur et le dégoût » étant ici des ennemis redoutables, il faut songer à les vaincre.

Chacun connaît ces intellectuels qui travaillent par à-coups, par phases coupées de paresse et de négligence. Il y a des trous dans l'étoffe de leur destinée ; ils en font une loque recousue tant bien que mal, au lieu d'une draperie noble. Nous voulons, nous, être intellectuels tout le temps, et que cela se connaisse. On saura qui nous sommes à notre art de nous reposer, de muser, à notre façon de nouer nos chaussures : à plus forte raison cela se verra-t-il s'il s'agit de fidélité au

(1) NICOLE, op. cit., p. 255.

travail, c'est-à-dire du retour ponctuel à la tâche et de la continuité.

On est tenté souvent de perdre du temps parce que « ce n'est pas la peine de s'y mettre », parce que « l'heure va sonner ». On ne songe pas que ces bouts de durée qui se prêtent mal en effet à une entreprise, sont tout indiqués pour préparer le travail ou y faire une retouche, pour vérifier des références, relever des notes, classer des documents, etc. Ce serait autant de gagné pour les vraies séances laborieuses, et les instants ainsi employés seraient aussi utiles que les autres, puisque ces petites besognes s'y réfèrent et sont indispensables.

Durant les séances mêmes, la tentation est d'interrompre l'effort dès que le moindre incident ramène la « langueur » et provoque le « dégoût » dont parlait Nicole. Les ruses de la paresse sont infinies, comme celles des enfants. En cherchant un mot qui ne vient pas, ou se mettra à griffonner dans sa marge, et il faudra que le dessin s'achève. En ouvrant le dictionnaire, on sera attiré par une curiosité verbale, puis par une autre, et l'on restera là, pris dans un buisson. Vos yeux tombent sur un objet : vous allez le ranger, et un futile entraînement vous retient un quart d'heure. Voici quelqu'un qui passe ; un ami est dans la pièce voisine ; le téléphone tente vos lèvres,... ou bien, c'est le journal qui arrive, votre œil s'y pose et vous y êtes bientôt égaré. Une idée en amenant une autre, il se peut que

le travail même vous éloigne du travail, une rêverie s'autorisant d'une pensée et vous menant dans ses perspectives.

Aux moments d'inspiration, ces pièges sont moins à craindre, la joie de la découverte ou de la production vous soutient ; mais les heures ingrates viennent toujours, et tant qu'elles durent, la tentation est puissante. Une véritable force d'âme est parfois nécessaire pour échapper à ces riens. Tous les travailleurs gémissent des instants de dépression qui coupent les heures ardentes et menacent d'en ruiner l'épargne. Quand la nausée se prolonge, on souhaite planter des choux, plutôt que de poursuivre une étude lassante ; on envie l'ouvrier manuel, qui de son côté vous traite de « fainéant » parce que votre fauteuil est tranquille. Quel danger d'abandon, dans un si morne ennui !

C'est surtout dans les tournants, qu'il faut veiller à la soudaineté ou à la perfidie des attaques. Tous les travaux ont des transitions pénibles ; les emboîtements sont la grande difficulté des études et des créations. Tout est liaison. Une avancée en ligne droite est suivie d'un coude, dont l'angle est difficile à mesurer ; la direction se perd ; on hésite, et c'est alors que le démon de la paresse surgit.

Il est bon, quelquefois, de surseoir, quand on ne voit pas la suite des pensées et qu'on est exposé au grave péril des transitions artificielles. Un peu plus tard, il se peut que tout s'éclaire sans effort. J'ai dit que la nuit, le matin limpide, les moments de détente rêveuse ont ici

des grâces. Mais surseoir n'est point paresser. Prenez le travail par un autre bout et reportez là votre application fervente.

Refusez énergiquement tout arrêt injustifié. Si votre lassitude est trop grande, faites une pause volontaire en vue de vous ressaisir. L'énervement ne mènerait à rien. Un bout de lecture dans l'auteur favori, une récitation à voix haute, une prière faite à genoux pour modifier l'état organique et par suite, plus ou moins, délier votre esprit, une séance de respiration à l'air frais, quelques mouvements rythmés : tels sont les remèdes possibles. Après cela, revenez à l'effort.

Certains recourent aux excitants : c'est une méthode néfaste. L'effet n'en est que momentané ; le moyen s'use ; il faut de jour en jour augmenter la dose ; les tares physiques et mentales sont au bout de ce progrès. Votre excitant normal, c'est le courage. Le courage est soutenu, outre la prière, par la vision renouvelée du but qu'on poursuit. Le prisonnier qui veut s'évader sait avoir toutes les énergies ; il ne se lasse pas des lointaines préparations, des reprises après échec : la liberté est là qui l'appelle. N'avez-vous pas à vous évader de l'erreur, à conquérir la liberté de l'esprit dans une œuvre faite ? Voyez votre travail achevé : cette apparition vous redonnera du cœur.

Un autre effet de la constance est de vaincre les impressions de fausse lassitude qui atteignent l'esprit aussi bien que le corps. Quand on commence une excursion, il est fréquent que le premier raidillon vous trouve es-

soufflé et pesant ; la courbature vous prend ; volontiers on reviendrait au gîte. Persistez : les articulations se dérouillent, les muscles s'entraînent, la respiration s'élargit et l'on goûte la joie de l'action. Il en est de même de l'étude. La première sensation de fatigue ne doit pas être obéie ; il faut pousser ; il faut forcer l'énergie intérieure à sortir. Peu à peu, les rouages fonctionnent, on s'adapte, et une période d'enthousiasme peut succéder à la pénible inertie.

Quelle qu'en soit la cause, il faut savoir traverser les difficultés sans fléchir, conservant la maîtrise de son être. Une séance de travail est comme un terrain de courses coupé d'obstacles. On saute une haie ; un peu plus loin c'est un fossé, ensuite un talus, et ainsi de suite. Devant la première barrière, on ne s'arrête pas, on saute et les entraves ont entre elles des zones calmes où l'on va bon train. Un embarras vaincu vous apprend à en vaincre d'autres ; un effort en évite quatre ; le courage d'une minute vaut pour une journée et le travail dur pour du travail fécond et joyeux.

Dans l'ensemble de votre vie, cette ténacité contribuera à vous rendre l'activité de plus en plus facile. On s'habitue à penser, comme on s'habitue à jouer du piano, à monter à cheval ou à peindre : saint Thomas dictait en dormant. L'esprit prend le pli de ce qu'on lui demande fréquemment. N'eussiez-vous pas de mémoire, vous en acquérez pour ce qui est votre objet constant ; porté à la dispersion de l'esprit, l'attention du professionnel vous échoit ; peu apte à départager des

idées, vous prenez au contact persévérant des génies un jugement plus aigu et plus sûr. En toute matière, quand vous avez démarré un certain nombre de fois, votre moteur s'échauffe, la route fuit. Apprenez la constance par une application et des reprises obstinées : un jour viendra où les langueurs persistantes se dissiperont, les dégoûts momentanés auront peu d'effet ; vous serez devenu un homme ; le travailleur sans constance n'est qu'un enfant.

A l'expérience, on s'aperçoit que beaucoup de difficultés sont vaincues d'avance par celui qui se jette énergiquement dans le travail, comme le coureur qui s'élance. Toutefois, il en restera toujours un lot considérable auquel devra parer une vertu voisine : la patience.

Les génies se sont tous plaints des tribulations de la pensée, déclarant que leurs travaux, bien qu'ils leur fussent une nécessité et une condition de bonheur, leur infligeaient de longs tourments, parfois de véritables angoisses.

Le cerveau a d'obscures lois ; son fonctionnement ne dépend que peu du vouloir; quand il se refuse, que faire ? Quand les fils de la science s'embrouillent et que les heures passent en vain, quand un pénible sentiment d'impuissance vous prend, sans que rien n'annonce pour bientôt la fin de l'épreuve, que devenir et quel secours invoquer hors le secours divin ?

Votre lecteur trouvera toutes simples vos réussites ;

il critiquera vos défaillances avec âpreté ; il ne se doutera point de votre peine. Vous porterez votre fardeau seul. Les grands êtres vous ont averti que ce fardeau de la pensée est le plus lourd que puisse charger l'homme.

Dans la recherche, vous devrez être aussi indomptable que l'explorateur du pôle ou de l'Afrique centrale. Dans l'assaut contre l'erreur ou dans la résistance, il vous faut l'endurance et l'ardeur de César ou de Wellington. Le travail veut de l'héroïsme comme la bataille. Un bureau est parfois une tranchée où il faut se tenir ferme comme un honnête martyr.

Quand vous sentez que vous êtes désarmé, vaincu ; quand la route s'étend devant vous, interminable, ou quand, ayant pris sans doute une fausse direction, vous avez l'impression d'être perdu, noyé dans des brumes épaisses, désorienté, c'est le moment de faire appel aux énergies gardées en réserve. Persistez, soutenez le coup, patientez au grand sens du mot, qui évoque la Passion du Maître. L'ardeur est plus facile que la patience, mais toutes deux sont requises, et le succès est leur commune récompense.

L'alpiniste qui traverse un nuage pense que l'univers est plongé dans la nuit : il marche, et il trouve au delà le soleil. Quand on est par le mauvais temps dans un appartement clos, on croirait le dehors inabordable : on sort, et l'on fait tranquillement sa route, puis le beau temps revient.

C'est sa longueur principalement, qui rend l'art de

penser si morose et si disproportionné à nos ordinaires courages, ARS LONGA, VITA BREVIS. La vertu de patience a là de quoi s'exercer à l'aise. A respecter les lois d'éclosion des choses et à ne pas offenser la science d'une hâte indiscrète, vous gagnerez plus qu'à une fougueuse précipitation. La vérité et la nature vont d'un pas égal, et la nature opère sur des durées au prix desquelles la vie et la mort du globe sont comme un lever et un coucher de soleil.

« Ce qui se passe dans les fontaines profondes, écrit Nietzsche, s'y passe avec lenteur ; il faut qu'elles attendent longtemps pour savoir ce qui est tombé dans leur profondeur (1). » L'âme est cette fontaine secrète : ne cherchez pas à lever prématurément son mystère. Les réserves du temps sont à Dieu ; peu à peu il nous les livre; mais ce n'est pas à nous d'exiger, de nous impatienter. Il n'est de trésor que celui qui vient à son heure.

Evitez donc la trépidation de l'homme pressé. Hâtez-vous lentement. Dans le domaine de l'esprit, le calme a plus de valeur que la course. Ne confondez pas une généreuse stimulation avec les excitations qui en sont presque le contraire, puisqu'elles en brisent le rythme. Vous ne pouvez pas, dans le trouble, opérer ce travail de paix qu'est le rangement des idées, la délicate élaboration des pensées nouvelles. Voulez-vous donc perdre du temps, par la sotte inquiétude d'en manquer ?

(1) FRÉDÉRIC NIETZSCHE. AINSI PARLA ZARATHOUSTRA. (Alcan, éd.)

Chrétiennement, vous avez à respecter Dieu dans sa providence. C'est lui qui pose les conditions du savoir : l'impatience est à son égard une révolte. Quand la fièvre vous prend, l'esclavage spirituel vous guette, la liberté intérieure s'évanouit. Ce n'est plus vous-même qui agissez, encore moins le Christ en vous. Vous ne faites plus l'œuvre du Verbe.

A quoi bon se presser indiscrètement, quand le chemin est déjà un but, le moyen une fin ? L'intellectualité vaut par elle-même en tous ses états. L'effort vertueux est une conquête. Celui qui travaille pour Dieu et selon Dieu trouve en Dieu sa demeure. Qu'importe que le temps coule, quand on est installé dans l'éternité ?

Le couronnement de la constance et de la patience qui durent, c'est la persévérance qui achève. « CELUI QUI PERSÉVÉRERA JUSQU'A LA FIN, CELUI-LA SERA SAUVÉ », dit l'Evangile. Le salut intellectuel n'a pas d'autre loi que le salut total. « CELUI QUI MET LA MAIN A LA CHARRUE ET REGARDE EN ARRIÈRE » n'est pas digne, là non plus, du royaume des cieux.

Que de travailleurs ont ainsi abandonné les labours, les semailles, et renoncé aux récoltes ! La terre est toute peuplée de ces fuyards. Les premiers essais ont dans la science le caractère d'épreuves éliminatoires : successivement, les faibles caractères cèdent, les vaillants résistent ; on ne retrouve à la fin que les trois cents de Gédéon ou les trente de David.

Persévérer, c'est vouloir ; celui qui ne persévère pas

ne veut pas, il projette. Celui qui lâche n'a jamais tenu; celui qui cesse d'aimer n'a jamais aimé. La destinée est une, et à plus forte raison une œuvre partielle. Le véritable intellectuel est par définition un persévérant. Il assume la tâche d'apprendre et d'instruire ; il aime la vérité de tout son être ; il est un consacré : il ne se soustrait pas prématurément.

Les grandes vies nous ont toutes montré cette marque suprême. Elles se terminent comme un jour glorieux. Les rougeurs du couchant ne sont pas moins belles que les dorures légères du matin, et elles y ajoutent leur mélancolique grandeur. L'homme de bien qui a longuement travaillé et qui n'a pas faibli peut se coucher, lui aussi, dans un simple et somptueux trépas ; son œuvre le suit, en même temps qu'elle nous reste.

Ne soyez pas, vous qui marchez après les grands, de ces lâches itinérants qui désertent, qui franchissent une étape, s'arrêtent, se perdent, s'assoient comme épuisés et reviennent tôt ou tard aux régions vulgaires. Il faut tenir jusqu'à la fin du voyage. « PAS A PAS, ON VA LOIN », et les grandes enjambées sans persévérance ne sont que de vaines sauteries qui ne conduisent nulle part.

Fortifiez votre volonté et confiez-la au Seigneur pour qu'il la consacre. Vouloir, c'est être assujetti, c'est être enchaîné. La nécessité du devoir ou d'une résolution réfléchie, fût-elle libre d'obligation, doit être aussi contraignante pour nous que les nécessités de la

nature. Un lien moral n'est-il pas plus qu'un lien matériel ?

Sachez donc, après vous être déterminé votre tâche, vous y tenir avec une souple rigueur; excluez même les devoirs inférieurs, à plus forte raison les infidélités. Efforcez-vous en profondeur, pour conquérir la durée dans celle de ses dimensions qui vous est directement accessible. Engagé dans son flot, vous ne l'abandonnerez pas qu'elle ne vous abandonne. Vous serez de la lignée des penseurs fidèles. Les géants du travail, les Aristote, les Augustin, les Albert le Grand, les Thomas d'Aquin, les Leibnitz, les Littré, les Pasteur vous reconnaîtront pour fils et vous irez dignement à la rencontre de Celui qui vous attend patiemment.

IV

Ces trois vertus satisfaites, il n'est guère à craindre que le résultat en soit médiocre et imparfait. Toutefois, il est bon de souligner avec énergie la nécessité de parfaire et le devoir d'achever tout ce qu'il a été jugé utile d'entreprendre.

On a dû réfléchir avant d'attaquer un travail. Celui-là n'est qu'un étourdi qui se lance dans une aventure, petite ou grande, sans avoir, comme le dit l'Evangile, « calculé la dépense ». La sagesse veut que ce soit en face de l'obligation de terminer qu'on délibère sur l'opportunité de commencer. Ne pas terminer une œuvre,

c'est la détruire. « Celui qui fléchit au cours d'un ouvrage est frère de celui qui détruit ce qu'il fait », disent les Proverbes (xviii, 9).

A quoi sert une maison en cours de construction ? Quel témoignage porte-t-elle sur celui qui posa le fondement et les premières assises ? Une telle ruine évoque des malheurs ; on ne songe pas qu'un vivant ou un homme que le sort épargne puisse supporter ces murs qui ressemblent aux colonnes brisées des cimetières. Et vous, constructeur selon l'esprit, voulez-vous faire de votre passé un champ de décombres ?

Il y a des gens sur lesquels on peut compter ; quand ils promettent, ils tiennent ; or, tout commencement est une promesse, si ce n'est pas une sottise. D'autres s'engagent, jurent leurs grands dieux, et rien ne vient ; on dirait qu'ils ne sont pas des sujets aptes à l'obligation ; on ne peut les lier et eux-mêmes ne peuvent se lier : c'est une eau qui coule.

De telles gens représentent moralement une espèce inférieure; l'intellectuel qui leur ressemble n'en est pas un, sa vocation s'est condamnée elle-même. Vous qui êtes un consacré, décidez-vous à être fidèle. Il y a une loi en vous : que cette loi soit obéie. Vous avez dit : « Je ferai », faites. Un cas de conscience vous est posé : résolvez-le à votre honneur ; tout travail inachevé vous serait un reproche.

Je vois une cause de déchéance dans l'abandon qui est fait d'une ébauche ou d'une entreprise. On s'habitue au fléchissement ; on prend son parti du désordre et de

la mauvaise conscience ; on est celui qui fait et ne fait pas. De là un abaissement de dignité qui ne peut favoriser nos progrès.

Mesurez dix fois, ne taillez qu'une ; bâtissez avec soin, et quand vient le moment de coudre, que rien au monde ne puisse vous faire dire : je renonce.

Il s'ensuivra que vous coudrez, autant qu'il est en vous, dans la perfection. ACHEVÉ signifie terminé, mais signifie également parfait, et ces deux sens se corroborent. Je ne termine pas vraiment ce que je refuse d'acheminer vers le meilleur. Ce qui ne se parfait pas n'est pas. D'après Spinoza, l'être et la perfection répondent à la même idée ; l'être et le bien sont convertibles.

On raconte de Titien qu'il ébauchait vigoureusement ses toiles, les poussait jusqu'à un certain point et adossait l'œuvre au mur jusqu'à ce qu'elle fût pour lui comme une étrangère. Alors, il la reprenait et, l'enveloppant d'un « regard ennemi », il forçait le chef-d'œuvre.

Quand vous avez établi un travail, il faut ainsi le laisser reposer, vous rafraîchir l'œil et prendre vos distances. S'il vous déplaît alors, recommencez. S'il est de votre niveau, poussez la critique à fond, dans tous les détails, et revenez à la tâche jusqu'à ce que vous puissiez dire : Mon pouvoir est épuisé ; ce qui demeure déficient, que Dieu et mon prochain me le pardonnent. « QUOD POTUI FECI : VENIAM DA MIHI, POSTERITAS », dit Léonard de Vinci sur son épitaphe.

Il n'est pas nécessaire que vous composiez beaucoup. Si ce que vous faites répond à votre génie, à vos grâces et au temps qui vous est laissé ; si vous y êtes vous-même au complet et si le vœu de la Providence en vous est satisfait par une pleine obéissance, tout est bien. Vous ferez toujours beaucoup, si vous rendez accompli ce que vous faites. Ce que vous feriez mal n'y ajouterait rien et même y retrancherait, comme une tache sur une précieuse soie.

La vocation intellectuelle n'est pas un à peu près ; vous devez vous donner tout entier. Consacrée au Dieu de vérité dans son ensemble, votre vie est à lui dans chaque cas dont elle est formée. Devant chaque travail, dites-vous : J'ai le devoir de le faire, donc aussi de le bien faire, puisque ce qui ne s'achève pas n'est pas. Dans la mesure où je fais mal, je manque ma vie, je désobéis au Seigneur et me soustrais à mes frères. Dans cette mesure je renonce à ma vocation. Avoir une vocation c'est avoir l'obligation du parfait.

Un conseil pratique important se place ici. Quand vous avez décidé un travail, que vous l'avez bien conçu, bien préparé et que vous êtes à pied d'œuvre, déterminez TOUT DE SUITE, par un effort vigoureux, la valeur qu'il doit revêtir. Ne comptez pas vous reprendre. Quand la paresse vous dit : Bâcle maintenant, tu reviendras plus tard, dites-vous que ces retours sont la plupart du temps illusoires. La pente une fois descendue, on ne la remonte guère. Vous ne trouverez pas le

courage de repenser AB OVO un ouvrage médiocre; votre lâcheté d'aujourd'hui est une mauvaise garantie pour l'héroïsme de demain. Quant aux additions que vous y pourriez faire, fussent-elles parfaites en soi, elles y détonneraient. Un ouvrage, quant au fond, veut être d'une seule venue. Beethoven remarquait qu'un morceau introduit après coup n'est jamais dans le caractère. Une belle œuvre est une coulée de lave. Titien reprenait à fond, mais dans la note première, uniquement en vue de parachever ; il ne modifiait rien de la donnée, de la composition, des lignes fondamentales. L'effort était fait ; il s'agissait de surcroît.

Donnez donc toujours votre maximum au moment de la création. L'œuvre enfantée, vous la traiterez comme l'enfant qu'on nourrit et qu'on éduque, mais dont l'hérédité est fixée, dont les caractères fondamentaux sont acquis. Ce sera alors le moment d'appliquer à votre géniture spirituelle le mot de la Bible : « CELUI QUI ÉPARGNE LES VERGES, CELUI-LA HAIT SON FILS. » (Proverbes, XIII, 24.)

V

Une telle sévérité envers soi-même suppose que les travaux entrepris vous sont adaptés et se mesurent à vos ressources. Si la proie est plus forte que le chasseur, elle le dévore. Il est alors dérisoire de donner des règles. On ne dit pas au chasseur de lièvre : Abordez le léopard de telle façon.

Le dernier des SEIZE PRÉCEPTES thomistes est celui-ci : « ALTIORA TE NE QUAESIERIS, NE CHERCHE PAS AU-DESSUS DE TOI. » C'est une grande sagesse. L'oracle antique avait dit déjà : « N'élargis pas ta destinée ; n'essaie pas de dépasser le devoir qu'on t'impose. » Le travail intellectuel n'est que le prolongement de nos tendances natives. Nous sommes, nous agissons, l'œuvre éclot : telle est la filière. Si vous cherchez à prolonger du plomb avec du fer, du coton avec de la soie, il n'y aura pas adhérence, rien ne vaudra.

La vocation emploie nos ressources, elle ne les crée pas. L'intellectuel mal doué ne fera jamais qu'un « raté » ; mais mal doué se dit aussi relativement, à l'égard d'une œuvre particulière. Or, c'est de cela maintenant que nous parlons.

Discernez en toute occasion l'effort qui vous convient, la discipline dont vous êtes capable, le sacrifice que vous pouvez consentir, la matière que vous pouvez aborder, la thèse que vous pouvez écrire, le livre dont vous pouvez profiter, le public que vous pouvez servir. Jugez de tout cela avec humilité et confiance. Au besoin, demandez conseil, sans oublier que la légèreté et l'indifférence foisonnent. Fixez-vous de votre mieux. Après cela, donnez-vous au travail de tout votre cœur.

Toute œuvre est grande, quand elle est exactement mesurée. Celle qui déborde est de toutes la plus petite. Bien des fois nous avons dit : Votre œuvre à vous est unique, celle d'un autre également, n'interchangez pas.

Vous seul pouvez bien faire ce dont vous avez charge ; vous feriez mal ce que le prochain fera bien. Dieu se satisfait en tous.

Entreprendre selon ses forces, n'assumer de dire que si l'on sait, ne pas se forcer à penser ce qu'on ne pense pas, à comprendre ce qu'on ne comprend pas, éviter le péril d'éluder la substance des choses dont on déguise l'absence avec de grands mots, quelle sagesse ! L'orgueil ne s'y tient pas ; mais l'orgueil est l'ennemi de l'esprit comme de la conscience. Le présomptueux succombe à son œuvre, se ridiculise et annihile sa force. Infidèle à soi-même, il n'est fidèle à rien, c'est une flamme éteinte.

Le succès en toute matière s'obtient toujours aux mêmes conditions : réfléchir au départ, commencer par le commencement, procéder avec méthode, s'avancer avec lenteur, donner toutes ses forces. Mais la réflexion initiale a pour objet premier de déterminer ce pour quoi nous sommes faits. Le « connais-toi toi-même » de Socrate n'est pas seulement la clef de la morale, il est celle de toute vocation, puisque, être appelé à quelque chose, c'est se voir marquer un chemin à soi, dans l'ampleur de la voie humaine.

CHAPITRE IX

LE TRAVAILLEUR ET L'HOMME

I. GARDER LE CONTACT AVEC LA VIE. — II. SAVOIR SE DÉLASSER. — III. ACCEPTER LES ÉPREUVES. — IV. GOUTER LES JOIES. — V. ESCOMPTER LES FRUITS.

I

Après avoir tant demandé et, en apparence, forgé tant de chaînes, sera-ce une ironie de se tourner une dernière fois vers l'intellectuel et de lui dire : Gardez une âme libre !

Ce qui importe le plus à la vie, ce ne sont pas les connaissances, c'est le caractère, et le caractère serait menacé, si l'homme était pour ainsi dire au-dessous de son travail opprimé par le rocher de Sisyphe. Il est une autre science que celle qui tombe dans la mémoire : la science de vivre. Tout n'est qu'ébauche dans le savoir ; l'œuvre achevée, c'est l'homme.

L'intellectualité confère à la souveraineté de l'homme ; elle n'y suffit pas. Outre la moralité, où s'inclut la vie religieuse, des élargissements divers doivent être envisagés. Nous avons mentionné la société, l'activité pratique : joignons-y la fréquentation de la nature,

le souci de sa maison, les arts, les asemblées, une dose de poésie, le culte de la parole, les sports intelligents, les manifestations publiques.

La mesure de tout cela est difficile à préciser : j'ai confiance que le lecteur trouvera ici tout au moins l'esprit de cette décision. C'est un sûr indice, pour la pensée et pour la pratique, de savoir apprécier la valeur relative des choses.

L'étude n'est faite que pour procurer l'extension de notre être : il ne faut pas qu'elle aboutisse à nous rétrécir. Si l'art, c'est l'homme ajouté à la nature, la science, c'est la nature ajoutée à l'homme : dans les deux cas il faut sauver l'homme.

Pascal refuse d'estimer le spécialiste qui ne serait que cela; il ne veut pas, quand un homme entre dans une société, qu'on se souvienne de son livre. « C'est une mauvaise marque », dit-il, et il ne l'entend pas seulement dans cet esprit de science comparée que nous avons décrit, il songe à l'harmonie humaine.

Il faut toujours être plus que l'on n'est; philosophe, il faut être un peu poète, et poète, un peu philosophe; artisan, il faut être poète et philosophe à ses heures, et le peuple y consent. Ecrivain, il faut être praticien, et le praticien doit savoir écrire. Tout spécialiste est d'abord une personne, et l'essentiel de la personne est au delà de tout ce qui se pense, de tout ce qui se fait.

On ne comprend pas la destinée comme on comprend une chose particulière; on s'y ouvre « avec la fleur de l'esprit », ainsi que dit Zoroastre. Les buts particuliers

ne valent pas la vie, ni les actes l'action, ni le talent une ample intuition où toute l'existence se range; l'œuvre ne vaut pas l'ouvrier. Tout nuit, détaché de ses larges rapports, et dans notre ambiance générale seulement s'épanouit notre âme.

Celui qui ne pense qu'à son travail travaille mal; il se diminue; il prend un pli professionnel qui deviendra une tare. L'esprit doit demeurer ouvert, garder le contact avec l'humanité et avec le monde, afin qu'à chaque séance d'étude il apporte la capacité d'un nouvel essor.

Nous avons cité déjà ce mot d'un rabbin : « Dans un tonneau plein de noix, on peut encore verser beaucoup de mesures d'huile »; nous l'avons appliqué aux travaux qui se soutiennent l'un l'autre, au lieu de ce combattre. Appelons maintenant noix le travail technique tout entier, on peut y ajouter sans surcharge, au contraire en allégeant, l'huile de la vie intellectuelle facile des nobles loisirs, de la nature, de l'art.

Le travail technique lui-même en profitera. Il profite amplement de la société, de l'amitié, de l'action extérieure, j'en ai dit les raisons. Ici, je ne fais qu'étendre la donnée, dont la portée est générale. Pense-t-on qu'une visite au Louvre, l'audition de la Symphonie héroïque ou de la Messe en *Ré*, une promenade à Versailles dans les dorures d'automne, la simple vue d'un coucher de soleil, une séance patriotique au Trocadéro ou au grand amphithéâtre de la Sorbonne, les jeux olympiques d'Anvers, un Mystère à Jumiège

ou au théâtre d'Orange, un grand discours à Notre-Dame soient étrangers à quelque spécialité que ce soit?

Ce serait bien mal comprendre la pensée que de n'en pas voir les liaisons avec toutes les manifestations créatrices. La nature renouvelle tout, rafraîchit toute tête bien faite, ouvre des voies et suggère des aperçus qu'ignore l'abstraction. L'arbre est un instructeur et le pré fourmille d'idées comme d'anémones ou de pâquerettes; le ciel roule des inspirations avec ses nuages et ses astres; les montagnes stabilisent nos pensées avec leur masse et les hautes méditations s'élancent à la suite des courants d'eau.

Je sais quelqu'un qui en regardant un torrent rapide s'élevait invinciblement à l'idée des mondes, rêvant de ces masses qui se précipitent avec la même hâte, sous l'empire des mêmes lois, en la dépendance des mêmes forces, grâce au même Dieu d'où tout part et où tout revient. En retournant au travail il se sentait soulevé par la Force unique, pénétré de cette Présence répandue partout, et il plongeait son obscure action dans la communion des êtres.

Mais vous, esprit ratatiné, cœur desséché, vous pensez perdre votre temps à suivre les torrents et à errer dans le troupeau des astres. L'univers remplit l'homme de sa gloire et vous ne le savez pas. L'étoile du soir s'ennuie dans son écrin sombre, elle veut loger dans la pensée, et vous lui refusez le gîte. Vous écrivez, vous calculez, vous enfilez des propositions et élaborez des thèses, et vous ne REGARDEZ pas.

Qui ne sait que dans un concert, l'intellectuel peut être saisi par une impression de grandeur, de beauté, de puissance qui se transpose aussitôt en ses modes particuliers, profite à ses objets, colore ses thèmes accoutumés et lui procurera tout à l'heure une séance laborieuse plus riche? Ne va-t-il pas, au dos de son programme, griffonner hâtivement le schème d'un chapitre ou d'un discours, une idée de développement, une image vive? L'harmonie a haussé le ton de son inspiration, et le rythme, où il a été pris comme un passant dans une troupe en marche, l'a entraîné dans des routes nouvelles.

La musique a ceci de précieux pour l'intellectuel qu'elle ne précise rien, et par conséquent ne gêne rien. Elle ne fournit que des états d'âme, dont l'application de chacun à une tâche particulière tirera ce qu'elle voudra. Rodin en fera une statue, Corot un paysage, Gratry une page enflammée, Pasteur une recherche plus passionnée et plus attentive. Tout se tient dans l'harmonie et tout s'y régénère. Le rythme, père du monde, est aussi le père du génie où le monde se reflète. Sur l'horizon indistinct du rêve, chacun voit monter l'image de son choix et en inscrit les traits dans sa langue.

Selon saint Thomas, les circonstances de personne et les circonstances de fait font partie des activités; elles concourent à les intégrer et elles leur communiquent leurs caractères. L'action de penser fera-t-elle seule exception ? Ne sera-t-elle pas influencée par l'ambiance imaginative, sensorielle, spirituelle, sociale que

nous saurons lui procurer, afin qu'elle ne soit plus un chant isolé, mais une voix de l'orchestre ?

On est bien pauvre, à soi seul, dans un cabinet de travail ! Il est vrai qu'on y peut amener l'univers et le peupler de Dieu ; mais ce peuplement n'est effectif qu'après une longue expérience dont les éléments sont partout. Trouverais-je Dieu dans ma chambre, si je n'allais jamais à l'église et sous le ciel qui « raconte sa gloire » ? Ecrirais-je dans l'impression de la nature et de la beauté universelle, si les grands sites, la campagne paisible et les théâtres de l'art ne m'avaient préalablement éduqué ?

Il faut ainsi élargir le travail, pour n'être pas un forçat à la chaîne et ne pas réduire l'intellectualité au rôle de carcan. Le travail est un acte libre.

Vous donc qui entendez vous consacrer à la vocation de l'étude, gardez-vous de tourner le dos, en sa faveur, au reste de la vie. Ne renoncez à rien de ce qui est de l'homme. Gardez un équilibre où le poids dominant ne cherche pas à entraîner tout. Sachez établir une thèse et regarder une aurore, vous enfoncer dans les abstractions profondes et jouer, comme le divin Maître, avec les enfants. Aujourd'hui les « robes de pédants » et les « bonnets pointus » n'ont plus cours, ils sont RENTRÉS, mais subsistent et sont dans les âmes : ne vous en affublez pas. Refusez d'être un cerveau qui s'est détaché de son corps et un humain qui s'est diminué de son âme. Ne faites pas du travail une monomanie.

Mon intellectuel est l'homme d'un savoir large et varié prolongeant une spécialité pénétrée à fond; il est ami des arts et des beautés naturelles ; son esprit se révèle le même dans les occupations courantes et dans la méditation ; on le retrouve identique devant Dieu, devant ses pairs et devant sa servante, portant en soi un monde d'idées et de sentiments qui ne s'inscrivent pas seulement dans des livres et dans des discours, qui s'épanchent dans la conversation amicale et qui guident sa vie.

Au fond, tout tient ensemble et tout est la même chose. L'intellectualité ne souffre aucune cloison. Tous nos objets sont autant de portes pour pénétrer dans le « jardin secret », dans le « cellier à vin » qui est le terme des recherches ardentes. Les pensées et les activités, les réalités et leurs reflets ont tous un même Père. Philosophie, art, voyages, soins domestiques, finances, poésie et tennis savent former des alliances et ne se contredisent que par la désharmonie.

Le nécessaire, à tout moment, est d'être là où l'on doit et de faire ce qui importe. Tout s'unit dans le concert humano-divin.

II

Chacun se rend compte que s'élargir comme nous le requérons, c'est déjà se délasser. La meilleure part du délassement est comprise dans les modes secondaires de vie que nous avons mentionnés. Il est bon toutefois de

louer plus explicitement le repos, envers du travail, où le travail se qualifie par conséquent d'une certaine façon, se révélant excessif, raisonnable, soumis ou non à la règle humaine qui se confirme dans la loi de Dieu.

Rien ne doit excéder. Le travail, précisément parce qu'il est un devoir, veut des limites qui le maintiennent dans sa vigueur, dans sa durée et lui procurent, au cours de la vie, la plus grande somme d'effets dont il est capable.

L'intempérance est un péché parce qu'elle nous détruit, et il y a obligation de ménager la vie parce qu'il y a obligation de vivre. Or, il n'est pas d'intempérance qu'à l'égard des grossières joies; les plus subtils, les plus nobles entraînements participent de sa malice. Aimer la vérité aux dépens de la prudence, c'est-à-dire de la vérité de la vie, c'est une inconséquence. On prouve ainsi qu'en dépit de ses protestations, ce n'est pas la vérité que l'on aime, mais le plaisir qu'on y prend, les avantages de vanité, d'orgueil, d'ambition qu'on en espère, pareil à ces amoureux dont on dit qu'ils aiment aimer et qu'ils aiment l'amour, plutôt que leur objet.

La détente est un devoir, comme l'hygiène où elle s'inclut, comme la conservation des forces. « Je veux que tu t'épargnes toi-même », dit saint Augustin à son disciple (1). L'esprit ne se fatigue pas, mais l'esprit dans la chair se fatigue ; nos pouvoirs de pensée sont

(1) De Musica, c. II.

proportionnés à une certaine dose d'action. De plus, le sensible étant notre milieu connaturel et les plus petites actions pratiques formant la trame de vie à laquelle nous sommes préparés, quitter ce domaine pour monter à l'abstrait ne va pas sans lassitude. L'effort ne peut persister. Il faut revenir à la nature et nous y plonger, afin de nous refaire (1).

L'être en contemplation est un « plus lourd que l'air » : il ne se maintient élevé que par une dépense considérable de force; en peu de temps, le combustible s'épuise et il faut de nouveau « faire le plein ».

On peut admettre sans paradoxe ce mot de Bacon que corroborent les données de la physiologie : « C'est paresse que de passer trop de temps à l'étude. » C'est paresse directement, en ce que c'est impuissance à vaincre un déterminisme, à manier le frein. C'est paresse indirectement, parce que le refus du repos est le refus implicite d'un effort que le repos permettrait, que le surmenage va compromettre. Mais c'est paresse encore d'une autre façon plus cachée. En effet, physiologiquement, le repos est un énorme travail. Lorsque l'activité pensante s'interrompt, le génie intérieur du corps entreprend une restauration qu'il voudrait complète. Le soi-disant loisir n'est qu'une transformation d'énergie.

Au théâtre, quand le rideau est baissé, toute une armée d'opérateurs se précipite sur la scène, nettoie, répare, modifie, et ainsi s'apprête l'acte suivant. Le régisseur qui interromprait ou entraverait cette corvée ne

(1) Cf. Saint Thomas IIa IIæ, q. CLXVIII, art. 2.

serait-il pas un ennemi de la pièce, de l'auteur, des interprètes, du public, de lui-même ? Le surmené s'oppose ainsi à sa propre vocation, à Celui qui la lui donne, à ses coéquipiers dans l'œuvre intellectuelle, à ses frères qui en profiteraient, à son propre bien.

Le meilleur moyen de se défendre serait encore, s'il était possible, de ne pas se fatiguer, je veux dire d'équilibrer son travail de façon à ce qu'une opération vous reposât d'une autre. En médecine, on combat souvent les effets d'une drogue nuisible au moyen de son antagoniste. Tout ne se fatigue pas de la même façon, ni au même moment. Le puddleur qui ruisselle devant son four se reposerait à botteler du foin en pleine campagne, et le botteleur à distribuer le foin dans les auges.

Nous avons déjà donné des indications en ce sens. En parlant de l'emploi du temps, puis à propos de la constance dans le travail, nous avons touché au principe de la distribution des tâches. Tout, dans l'intellectualité, n'est pas concentration épuisante : il y a les préparations, les à côté, les corollaires pratiques des pensées et des créations. Choisir des livres, trier des documents, rassembler des notes, classer des manuscrits, coller des « papillons » dans ses marges, revoir des épreuves, disposer ses objets de bureau, ranger sa bibliothèque, c'est là s'occuper, ce n'est pas travailler. En s'organisant bien, on peut ne se tendre qu'à bon escient et, dans les intervalles, fournir encore beaucoup de ces besognes peu fatigantes, indispensables pourtant

et qui ont donc elles-mêmes une valeur de contemplation.

Ce rangement des travaux selon leurs exigences cérébrales aura un double avantage : il évitera le surmenage et il rendra au travail intense toute sa pureté.

Quand on n'a pas prévu le repos, le repos qu'on ne prend pas SE PREND ; il s'intercalle subrepticement dans le travail, sous forme de distractions, de somnolence et de nécessités auxquelles il faut pourvoir, n'y ayant point songé en son temps.

Je suis en plein effort créateur : voici qu'une référence me manque; il n'y a plus d'encre dans l'encrier; un classement de notes a été oublié; un livre, un manuscrit dont j'ai besoin sont dans une autre pièce, ou enfouis dans des tas dont il faut les extraire. Il y a une heure, tout cela se fût fait en jouant, avec joie, songeant à la séance tranquille que je me fusse ainsi préparée. En ce moment, j'en suis troublé; mon élan s'arrête. Si j'ai omis ces préparations au bénéfice d'un faux travail que mon intempérance a voulu sauver, le malheur est double. J'en arrive à ceci : pas de vrai repos, pas de vrai travail. Le désordre règne.

Evitez soigneusement, ai-je dit, en ce qui concerne les « instants de plénitude », le demi-travail qui est un demi-repos et qui à rien ne profite. Travaillez énergiquement, ensuite détendez-vous, ne fût-ce que de cette détente relative qui prépare, seconde ou conclut le travail.

Le repos complet sera d'ailleurs nécessaire aussi,

complet, dis-je, par l'abandon momentané de tout souci laborieux, sauf celui du « travail permanent » dont nous avons dit l'aisance et les bénéfices.

Saint Thomas explique que le vrai repos de l'âme, c'est la joie, l'action délectable. Les jeux, les conversations familières, l'amitié, la vie de famille, les lectures plaisantes dont nous avons dit la loi, le voisinage de la nature, l'art facile, un travail manuel très doux, la badauderie intelligente dans une ville, les spectacles peu astreignants et peu passionnants, les sports modérés : tels sont nos éléments de détente.

Il n'y faut pas excéder non plus. Une trop longue détente, outre qu'elle dévore le temps, fait du tort à l'entraînement d'une vie laborieuse. Il est très important de découvrir, chacun, le rythme qui permettra cet entraînement maximum allié au minimum de fatigue. Travailler trop longtemps, c'est devenir fourbu; s'interrompre trop tôt, c'est ne pas donner sa mesure. De même, se reposer trop longtemps, c'est détruire l'entraînement acquis; se reposer trop peu, c'est manquer de restaurer ses forces. Connaissez-vous, et dosez tout en conséquence. Sous cette réserve, les repos fréquents et courts, qui délassent sans exiger une nouvelle mise en train, sont les plus favorables.

Ah! si l'on pouvait travailler en pleine nature, sa fenêtre ouverte sur un beau paysage, en position, dès que la fatigue vient, de se prélasser quelques instants au milieu des verdures, ou, si un arrêt se produit dans la pensée, d'en demander leur avis aux montagnes, à

l'assemblée des arbres ou des nuées, aux bêtes qui passent, au lieu de se morfondre aigrement, je gage que le produit du travail serait double et qu'il serait autrement aimable, autrement humain.

On est si réaliste, en courant la campagne, et l'âme se tient en même temps si haut! L'IMPÉRATIF CATÉGORIQUE n'a pas dû être rêvé dans un pré, et moins encore l'arithmétique soi-disant morale d'un Bentham.

Jeunes gens qui aspirez haut et qui voulez aller loin, tenez-vous dans la réalité humaine. Gardez du loisir; ne vous épuisez pas; travaillez dans le calme et la joie spirituelle; soyez libre. Rusez au besoin avec vous-mêmes : promettez-vous, au moment de l'effort, quelque agréable soulagement dont l'image vous rafraîchira déjà la pensée, en attendant que lui-même répare vos forces.

Si vous êtes en groupe, soyez accueillants aux délassements les uns des autres. L'homme qui ne plaisante jamais, dit saint Thomas, qui ne reçoit pas la plaisanterie et ne favorise pas le jeu ou la détente d'autrui est un rustre, et il est onéreux à son prochain (1). On ne peut pas vivre un jour, disait Aristote, avec un homme entièrement morose.

III

Cet équilibre du travail et de la joie reposante est d'autant plus nécessaire que les épreuves du travailleur

(1) IIa IIæ, q. CLXVIII, art. 4.

sont nombreuses. Plus d'une fois nous en avons donné le sentiment. En matière de science comme en toute chose, on n'arrive au salut que par la croix. Le mécontentement de soi, le retard de l'inspiration, l'indifférence du milieu, l'envie, les incompréhensions, les sarcasmes, les injustices, l'abandon des chefs, la défection des amis, tout peut concourir, et tout a son heure.

Si vous devenez quelqu'un, attendez-vous à l'épreuve de choix, et apprêtez-vous à en goûter les saveurs diverses : épreuve de l'idéal, qui vous apparaît plus loin à mesure que vous activez la marche; épreuve des sots qui ne comprennent rien à vos dires et s'en scandalisent; épreuve des jaloux qui vous trouvent impudent d'avoir franchi leur ligne de combat; épreuve des bons qui se laissent ébranler, vous suspectent et vous lâchent ; épreuve des médiocres qui sont la foule et que vous gênez par la muette affirmation d'un monde supérieur. SI VOUS ÉTIEZ DE CE MONDE, déclare le Sauveur, CE MONDE AIMERAIT CE QUI LUI APPARTIENT; MAIS PARCE QUE VOUS N'ÊTES PAS DE CE MONDE... A CAUSE DE CELA LE MONDE VOUS HAIT. (Jean XV, 19).

Les diversions mentionnées ci-dessus comme moyens de détente pourront ici encore apporter leur aide. Tout ce qui repose du travail est apte aussi à calmer la peine. Toutefois, recourez surtout aux moyens surnaturels, et parmi eux au travail surnaturalisé qui est notre objet unique.

Le travail guérit les peines du travail et celles du travailleur; il est l'ennemi des chagrins, des maladies

et des péchés; il nous place dans une région haute où les tracas de l'existence et les faiblesses du corps trouvent un allègement. L'élan qu'il communique, l'orientation qu'il donne aux énergies dérivent l'ennui et nous dégagent des préoccupations misérables.

Soyez oisif et tâtez votre corps : une foule de vagues malaises s'y feront probablement sentir; travaillez avec ardeur, vous n'y songerez plus. On en peut dire autant des maux de l'âme. Quand je me demande : Qu'opposerai-je aux soucis et aux lourdeurs qui m'assaillent dans le travail? Je ne trouve qu'une réponse : le travail. Quel réconfort pour mon cœur s'il doute de son œuvre? Le travail. Quel moyen de résister aux ennemis de l'effort et aux jaloux du succès? Le travail. Le travail est le remède, le travail est le baume, le travail est l'entraînement. Ajoutez-y le silence, son compagnon, et la prière, son inspiratrice, goûtez une douce amitié, si Dieu vous l'octroie, et vous avez de quoi vaincre tout.

Le travail équilibre l'âme ; il procure l'unité intérieure. Avec l'amour de Dieu, qui fonde la hiérarchie des valeurs, il réalise la subordination des forces, et l'âme se stabilise. Hors cela, le besoin d'unité ne pourra se satisfaire que par quelque manie inférieure ou quelque passion, et nos faiblesses de toute sorte reprendront l'empire.

Ce n'est pas en vain qu'on appelle la paresse mère de tous les vices; elle est aussi mère des défaillances et des peines, en tout cas elle les favorise. Le sentiment de

victoire que le travail fait naître combat cette dépression ; la dépense rythmée des forces en hausse le ton et les régularise, comme l'élan de l'équipe qui rame en chantant.

La vérité aussi est une défense ; elle nous affermit ; elle nous réjouit ; avec elle nous nous consolons de nous-mêmes et des autres; sa découverte nous est une récompense, sa manifestation une vengeance noble, aux jours de contradiction.

Le travailleur est exposé, entre autres chagrins, à celui qui peut-être est le plus sensible à l'intellectuel, sinon à l'homme : la critique ne l'épargne point. Quand cette critique est légère et injuste, il souffre, il est porté à s'irriter ; si elle touche son point faible et relève en ses productions ou son caractère des défauts qu'il aimerait oublier et dérober aux regards, ne pouvant les vaincre, c'est alors surtout qu'il se sent atteint.

Quelle riposte adéquate découvrir, et quelle attitude prendre? La même toujours. « A toutes les critiques je ne vois à faire qu'une réponse, dit Emerson : me remettre au travail (1). » On dit aussi de saint Thomas que lorsqu'il était attaqué, ce qui arrivait beaucoup plus souvent que ne le laisse supposer son triomphe posthume, il s'efforçait d'affermir sa position, de préciser et d'éclairer sa doctrine, après quoi il se taisait. Le BŒUF MUET DE SICILE n'allait pas se laisser détourner de sa voie par les gestes et les cris d'une croisade d'enfants.

(1) AUTOBIOGRAPHIE. Edition Régis Michaud, p. 145. Colin éd.

Se corriger et se taire, c'est la grande maxime; ceux qui l'ont pratiquée sont toujours montés haut; de la force qu'on dépensait à les renverser ils ont fait une impulsion victorieuse; avec les pierres qu'on leur jetait ils ont bâti leur demeure.

Il est puéril de chercher à défendre ses œuvres, ou de chercher à en établir la valeur. La valeur se défend d'elle-même. Le système solaire ne départage pas Ptolémée et Copernic. La vérité est; les œuvres de vérité participent de son être et de son pouvoir. Vous agiter autour d'elles, c'est vous affaiblir. Taisez-vous; humiliez-vous devant Dieu; défiez-vous de votre jugement et corrigez vos fautes; ensuite, demeurez ferme comme le rocher qui balaie le flot. Le temps et les forces que vous dépenseriez à soutenir une œuvre sera mieux employé à en faire une autre, et votre paix vaut mieux qu'un banal succès.

Dès qu'on vous fait un reproche, au lieu de réagir au dedans ou au dehors, comme la bête qui se hérisse, observez, comme un homme, la portée de ce qu'on dit; soyez impersonnel et intègre. Si la critique a raison contre vous, entendez-vous résister au vrai ? Y eût-il de l'inimitié au point de départ, ayez le courage de l'aveu et le noble propos d'utiliser la malveillance que Dieu met à votre service. Car le mal même est aux mains de Dieu, et la critique méchante, parce qu'elle est la plus aiguë, a de quoi vous profiter davantage.

L'utilité ainsi recueillie, laissez le reste au Seigneur qui juge pour vous et qui saura en son temps faire jus-

tice. N'écoutez plus. « On ne dit pas de mal, écrit saint Augustin, devant celui qui n'écoute pas ». L'envie est un impôt sur le revenu de la gloire, de la distinction ou du travail. Le travail, qui est vulnérable en lui-même, réclame du travailleur sa rançon. Que celui-ci paie et ne récrimine point. « Les grandes âmes souffrent silencieusement », dit Schiller.

Quand il n'y a rien à retirer d'une attaque, il y a encore à s'en retirer, soi, à en sortir tout d'abord indemne, exempt d'affaiblissement et de rancœur, ensuite grandi, amélioré par l'épreuve. La vraie force spirituelle s'exalte dans la persécution; elle gémit quelquefois, mais son gémissement est pareil à celui de toute créature qui « gémit et enfante », dit l'Apôtre.

Nous avons dit que la vie intellectuelle est un héroïsme : voudriez-vous que l'héroïsme ne coutât rien ? Les choses ne valent que dans l'exacte proportion de ce qu'elles coûtent. A plus tard le succès; à plus tard la louange, non pas celle des hommes peut-être, mais celle de Dieu et de sa cour qui feront de votre conscience leur prophète. Les travailleurs, vos frères, vous reconnaîtront aussi, en dépit de leur défection apparente. Entre intellectuels, beaucoup de petites vilenies et quelquefois de grandes iniquités se commettent ; mais un classement sous-entendu n'en consacre pas moins les valeurs véritables, même si la publicité les oublie.

S'il faut remettre à plus tard également votre utilité — qui sait? peut être au temps où vous ne serez plus, — consentez-y; l'honneur posthume est le plus désinté-

ressé, et l'utilité posthume donne satisfaction suffisante aux vraies fins de votre œuvre. Que voulez-vous? La gloriole, ou le profit? Vous n'êtes alors qu'un faux intellectuel. La vérité? Elle est éternelle. Il n'est pas nécessaire qu'on utilise l'éternité.

Le vrai se dévoile peu à peu; ceux qui le tirent de l'ombre n'ont pas à lui demander de leur faire une auréole; ils servent, cela suffit, et de ceindre un seul instant le glaive des héros ou de porter le bouclier devant eux, c'est leur récompense.

Le travail ne vaut-il point par lui-même? C'est un des crimes de ce temps de l'avoir déprécié et d'avoir substitué à sa beauté la laideur d'un âpre égoïsme. Les nobles âmes vivent une belle vie et en attendent la fécondité par surcroît. Elles travaillent non pour le fruit seulement, mais pour le travail, pour que leur vie soit pure, droite et virile, semblable à celle de Jésus et prête à la rejoindre. Aussi ne s'arrêtent-elles pas aux déceptions. L'amour ne craint pas les déceptions, ni l'espérance, ni la foi aux sérieuses racines.

On a beau travailler sans fruit apparent, semer et ne pas récolter, nager et se voir rejeter de la rive, marcher et ne trouver devant soi que des espaces sans fin, cela n'est point une déception pour qui croit, pour qui espère, et cela plaît à qui aime, parce que l'amour se prouve bien mieux quand on travaille pour le plaisir, le plaisir de l'aimé et celui de son service.

IV

Du reste, il n'est pas dans le travail que contrariétés; le travail comporte ses joies, et c'est heureux, si la joie seule nous met en disposition laborieuse et nous détend après notre effort.

Il faudrait être en joie même dans les afflictions et les contradictions, à l'exemple de l'Apôtre : « JE SURABONDE DE JOIE AU MILIEU DE MES TRIBULATIONS. » La tristesse et le doute tuent l'inspiration; mais elles la tuent uniquement quand on y cède. S'en relever par la joie chrétienne, c'est ranimer la flamme abattue.

Cela se peut toujours, et afin de nous y aider, Dieu permet que nous nous reposions parfois dans une allégresse tranquille.

Le sentiment de l'altitude donne au travailleur une âme à la fois étreinte et heureuse comme au grimpeur de roches et de glaciers. Les paysages d'idées, plus sublimes que ceux des Alpes, excitent son ivresse. « Voir l'ordre de l'univers et les dispositions de la divine Providence est une activité éminemment délectable », dit saint Thomas d'Aquin (1).

D'après l'angélique Docteur, la contemplation part de l'amour et se termine à la joie : amour de l'objet et amour de la connaissance comme acte de vie; joie de la possession idéale et de l'extase qu'elle provoque (2).

(1) In Psalm. XXVI.
(2) IIa IIæ, q. CLXXX, art. 1er.

L'intellectuel chrétien a choisi le renoncement; mais le renoncement l'enrichit plus qu'une opulence hautaine. Il perd le monde et le monde lui est donné spirituellement; il accède au trône d'où l'on juge les douze tribus d'Israël. (Luc, XXII, 30). L'idéal est sa réalité à lui, qui lui remplace l'autre et en absorbe les tares dans la beauté. Dépouillé de tout selon l'esprit et si souvent d'une pauvreté effective, il se trouve augmenté de tout ce qu'il délaisse ou qui le délaisse, car il en retrouve en secret la magnifique possession. S'il oublie dans l'action intérieure la plus absorbante, au plus profond de ce sommeil apparent il pourrait dire, comme l'Epouse : « JE DORS, MAIS MON CŒUR VEILLE. » « SUR MA COUCHE, PENDANT LA NUIT, J'AI CHERCHÉ CE QUE MON CŒUR AIME, JE L'AI SAISI ET NE LE LAISSERAI PAS ALLER. »

Quand on est dans les dispositions requises et que l'âme est tout entière à l'œuvre, quand on étudie bien, quand on lit bien, quand on note bien, quand on fait travailler l'inconscience et la nuit, les travaux qu'on prépare sont comme la graine sous le soleil, comme l'enfant que sa mère met au monde dans la douleur, mais tellement heureuse de ce qu'un homme est né qu'elle ne se souvient plus de sa douleur. (Jean XVI, 21).

La récompense d'une œuvre, c'est de l'avoir faite; la récompense de l'effort, c'est d'avoir grandi.

Chose étonnante, le véritable intellectuel semble échapper à ces tristesses de l'âge qui infligent à tant d'hommes une mort anticipée. Il est jeune jusqu'à la

fin. On dirait qu'il participe à la jeunesse éternelle du vrai. Mûr très tôt généralement, il est mûr encore, nullement aigri ou gâté lorsque l'éternité le recueille.

Cette exquise pérennité est aussi celle des saints ; elle donnerait à penser que sainteté et intellectualité sont de la même essence. En effet, la vérité est la sainteté de l'esprit ; elle le conserve, comme la sainteté est la vérité de la vie et tend à l'affermir pour ce monde comme pour l'autre. Point de vertu sans accroissement, sans fécondité, sans joie ; point de lumière intellectuelle non plus sans que ces effets en dérivent. Savant, selon l'étymologie, cela voudrait dire sage, et la sagesse est une, comprenant la double règle de la pensée et de l'action.

V

Nous arrivons par là aux dernières paroles qu'il convient d'adresser à l'auditeur de cette courte et trop longue théorie de la vie intellectuelle. « Si tu suis cette marche, dit saint Thomas à son disciple, tu porteras, dans la vigne du Seigneur, des verdures et des fruits utiles tout le temps de ta vie. Si tu pratiques ces conseils tu atteindras à ce que tu désires. Adieu. »

N'est-ce pas un noble adieu que celui qui engage, en faveur du laborieux et du fidèle, l'honneur du vrai, assurant à qui en pose les conditions les résultats qu'il souhaite ?

On ne peut rien promettre à qui n'est pas doué. Mais la vocation supposée, on a le droit de dire que la cul-

ture n'est pas fille principalement du génie; elle naît du travail, d'un travail qualifié, organisé et soutenu, tel que nous avons essayé de le peindre.

Le travail se fabrique à lui-même son propre instrument. Comme le forgeron qui trempe ses outils, il forme nos caractères et nous donne la solidité, par suite la confiance.

Cette confiance qui est fondée sur une loi des choses, appartient au travail plus qu'au travailleur; toutefois le travailleur lui aussi doit avoir foi en lui-même. N'a-t-il pas avec lui le Dieu qui a dit : « QUI CHERCHE TROUVE ET A CELUI QUI FRAPPE IL SERA OUVERT ? » Tous nous avons la Vérité derrière nous et elle nous pousse par l'intelligence; nous l'avons devant nous et elle nous appelle, au-dessus de nous et elle nous inspire.

L'âme est égale en tous; l'Esprit souffle en tous; le but et les aspirations profondes sont les mêmes pour tous; il n'y a de divers, outre les courages, que les éléments cérébraux plus ou moins libres et actifs, plus ou moins liés : or, nous savons qu'avec nos secours terrestres et célestes, nous pouvons venir à bout de bien des déficiences. La lumière peut filtrer à travers les fissures que notre effort élargit; quand elle est là, d'elle-même elle étend et corrobore son règne.

Il ne faut pas s'appuyer sur soi; mais à Dieu en soi on ne saurait accorder trop de créance. On n'a jamais une trop haute idée du moi, si c'est le moi divin.

Du reste, nous attendons aussi de nos initiateurs, de

nos amis, de nos frères dans l'œuvre intellectuelle une contribution permanente. Nous avons les génies pour nous. Les grands hommes ne sont pas grands pour eux seuls; ils nous portent; notre confiance les sous-entend. Avec leur aide, nous pouvons nous faire une vie aussi grande que la leur, sauf la disproportion des forces.

Le vrai intellectuel n'a pas à craindre la stérilité, l'inutilité : il suffit qu'un arbre soit un arbre pour porter de la graine. Les résultats viennent tard quelquefois, mais ils viennent; l'âme paie; les événements paient. Si nous ne pouvons nous égaler à ce que nous admirons, nous pouvons toujours nous égaler à nous-mêmes, et il faut le dire une dernière fois : c'est là notre seul but.

Chaque individu est unique : donc chaque fruit de l'esprit est unique aussi. L'unique est toujours précieux, toujours nécessaire. Ne manquons pas à Dieu, et le succès de Dieu sera pour une part le nôtre. Voilà ce qui peut consoler notre infériorité et, si nous produisons, nous réconforter devant le déluge des livres.

Donnez tout ce qui est en vous, et si vous êtes fidèle à vous-même, si vous l'êtes jusqu'à la fin, soyez assuré de parvenir à la perfection de votre œuvre, — la vôtre, dis-je, celle que Dieu attend de vous et qui répond à ses grâces, intérieures et extérieures. A ce moment, vous devrez vous dire que beaucoup d'œuvres et de vies sont plus belles, mais vous pourrez ajouter : « Il n'en est pas de plus belle pour moi, et il n'en est pas de semblable ».

J'ajoute encore ceci, qui fait partie de nos motifs de confiance. Quand on nous demande la fidélité, le travail acharné et bien réglé, on n'entend pas exclure toute défaillance; des promesses sous cette condition seraient dérisoires. Errer est humain; mais de toutes les prescriptions retenons l'essentiel, l'habituel, c'est de ce lot qu'on nous dit : « Il suffit, il est indispensable ».

Il serait à désirer que notre vie fût une flamme sans fumée et sans scories, que rien n'en fût perdu, que rien n'y fût impur. Cela ne se peut; mais le possible est beau encore, et beaux et savoureux en sont les fruits.

Décidé à payer, inscrivez-en sur les tablettes du cœur, aujourd'hui, si ce n'est fait déjà, la résolution ferme. Je vous conseille de l'écrire aussi noir sur blanc, bien lisible, et d'en placer les formules devant vous. En vous mettant au travail et après avoir prié, vous vous résoudrez de nouveau chaque jour. Vous aurez eu soin de noter spécialement ce qui vous est le moins naturel et le plus nécessaire, à vous, tel que vous êtes. Au besoin, vous le réciterez tout haut, pour que plus nettement votre parole vous soit donnée à vous-même.

Alors, ajoutez et répétez en toute certitude : « SI TU FAIS CELA, TU PORTERAS DES FRUITS UTILES ET TU ATTEINDRAS CE QUE TU DÉSIRES. »

Adieu.

TABLE DES MATIÈRES

IMP. HENRI DIÉVAL. — PARIS